

PALLI



BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI

II.^a SALA

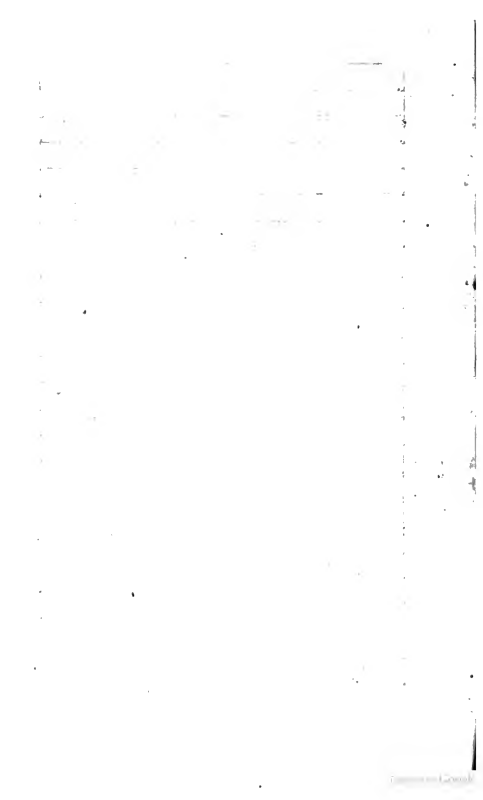
15
SCAFFALE.....

IV
PLUTEO.....

27
N.° CATENA.....

S. L. 15. IV. 27



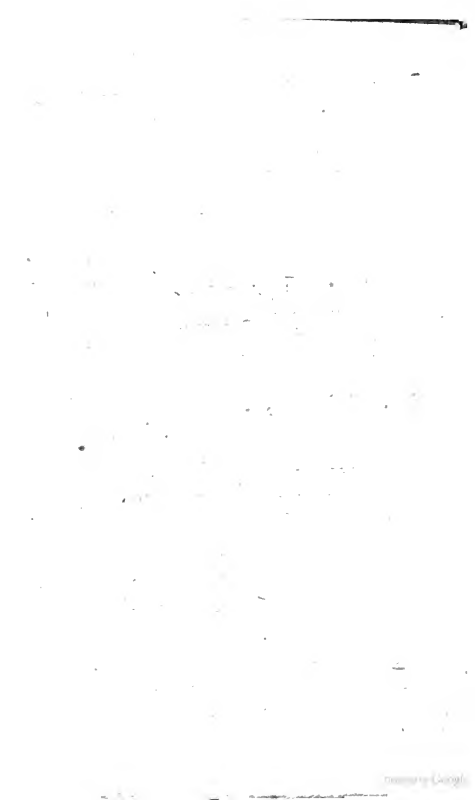


THÉÂTRE

DE

L'OPÉRA-COMIQUE.

ANSEAUME, POINSINET, SEDAINE.



THÉÂTRE
DE
L'OPÉRA-COMIQUE,
OU
RECUEIL

DES PIÈCES RESTÉES A CE THÉÂTRE;
POUR FAIRE SUITE AUX THÉÂTRES DES AUTEURS DU
PREMIER ORDRE ET DU SECOND ORDRE.

Avec des Notices sur chaque Auteur, la liste de leurs
Pièces, et la date des premières représentations.



TOME III.



PARIS,

Chez { H. NICOLLE, rue de Seine, n^o. 12;
LE NORMANT, même rue, n^o. 8.

M. D. CCC. XII.



1

LES DEUX CHASSEURS

ET

LA LAITIÈRE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE D'ARIETTES;

PAROLES D'ANSEAUME,

Musique de DUNI.

Représentée pour la première fois le 21 juillet 1763.



NOTICE

SUR ANSEAUME.

ANSEAUME (.....), né à Paris vers 1720, entra dans sa jeunesse chez les Pères de la Doctrine chrétienne; mais il quitta bientôt cette congrégation, et fut successivement maître de pension et garçon tapissier.

Il contribua à la naissance de l'Opéra-Comique, dont il fut sous-directeur, de 1753 à 1757; souffleur, de 1758 à 1761.

Après la réunion de l'Opéra-Comique et du théâtre Italien, il fut secrétaire-répétiteur et souffleur de la troupe, et s'y rendit utile de plusieurs manières. Il composa les compliments de clôture de 1763 à 1778. Il mourut en 1784. Voici la liste de ses ouvrages :

Le Monde renversé, opéra comique de Lesage et d'Orneval, qu'il mit tout en vaudevilles, 1753.

Le Chinois poli en France, 1754.

Bertholde à la ville, 1754.

Les Amants trompés, 1756.

Le Peintre amoureux de son modèle, 1757.

La Fausse Aventurière (avec Marcouville),
1757.

Le Docteur Sangrado (avec un anonyme),
1758.

Le Médecin de l'amour, 1758.

Cendrillon, 1759.

L'Ivrogne corrigé, 1759.

Le Soldat magicien, 1760. (Le plan de
cette pièce est de Serrières.)

L'Ile des Fous (avec un anonyme), 1760.

Mazet, 1761.

Le Milicien, 1763.

Les Deux Chasseurs et la Laitière, 1763.

*L'École de la Jeunesse, ou le Barneveldt
français*, 1765.

Ces seize pièces ont été réunies en 1766,
sous le titre de *Théâtre de M. Anseaume*, et
forment 3 vol. in-8°.

On a encore de cet auteur :

La Vengeance de Melpomène, prologue,
1753.

Les Epreuves de l'Amour, 1759.

Les Précautions inutiles (avec M. Achard),
1760.

La Nouvelle troupe, 1760.

Le Dépit généreux (avec M. Quétant), 1761.

Le Procès des Ariettes et des Vaudevilles
(avec Favart), 1761.

La Clochette, 1766.

Le Tableau parlant, 1769.

Le Maître d'école (avec Marcouville), 1760.

La Ressource comique, ou *la Pièce à deux*
acteurs, 1772.

La Coquette de oillage, 1771.

Le Rendez-vous bien employé, 1774.

Le Retour de tendresse, 1777.

Il a retouché *le Poirier* et *la Veuve indécise*, opéras comiques de Vadé.

Les seules pièces qui soient restées au théâtre, et que nous donnons dans notre collection, sont *les Deux Chasseurs* et *la Laitière*, et *le Tableau parlant*.

PERSONNAGES.

GUILLOT, } pauvres Paysans.
COLAS, }
PERRETTE, jeune Laitière.

Le théâtre représente une forêt très épaisse.

LES DEUX CHASSEURS

ET

LA LAITIÈRE,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

COLAS, *seul.*

ARIETTE.

Je suis percé jusqu'aux os.
Toute la nuit sur le dos,
J'ai reçu vent, grêle et pluie.
Je suis gelé, morfondu ;
J'ai le corps brisé, rompu :
Ah ! quelle chienne de vie !
De la peine que j'endure
Quand verrai-je donc la fin ?
La nuit, coucher sur la dure,
Et, le jour, mourir de faim !

Un maudit ours que je guette
M'expose à ce triste sort ;
Mais j'ai ma vengeance prête :
Si je l'attrape , il est mort.

Je suis percé jusqu'aux os.
Toute la nuit, sur le dos,
J'ai reçu vent , grêle et pluie ;
Ah ! quelle chienne de vie !

(*Il appelle.*)

Eh ! Guillot , Guillot.... Il n'est pas encore arrivé ! Chien de paresseux ! Il m'avoit promis d'être ici avant le jour.... Comme me voilà fait !.... Eh ! Guillot.... Je parie qu'il dort encore ; ah ! je m'en vais.... Mais notre ours.... Attendons.... C'est ici sa fuite ordinaire : s'il venoit.... comme je lui....
(*Il couche en joue.*) Mais Guillot.... Oh ! Guillot ne viendra pas. Il faut l'aller chercher.

SCÈNE II.

COLAS, GUILLOT.

COLAS , *apercevant Guillot.*

AH ! te voilà enfin : il est bien temps !

GUILLOT.

Parbleu, tu es bien pressé !

COLAS.

Tu ne l'es guère , toi ; voilà une belle heure pour venir à l'affût !

GUILLOT.

Nous avons plus de temps qu'il n'en faut.

COLAS.

Oui , pour ne rien faire qui vaille.

GUILLOT.

Ah ! te voilà encore avec tes craintes , oiseau de mauvaise augure !

COLAS.

Tu en parles bien à ton aise ; mais si tu avois passé la nuit comme moi , exposé aux injures de l'air...

GUILLOT.

Ce n'est rien , ce n'est rien ; ça se séchera.

COLAS.

Eh bien ! allons nous mettre en quête.

GUILLOT.

Oui , quête , quête : pour moi , je vais t'attendre ici. (*Il s'assied , et tire de son havresac des provisions. Colas les voyant , s'assied aussi.*) Eh bien ! va donc.

COLAS.

Tout-à-l'heure , tout-à-l'heure.

GUILLOT.

Tu étois si pressé !

COLAS.

Oh ! nous avons le temps. (*Il prend la bouteille.*)
Qu'est-ce que c'est que ça ? du rogomme ?

GUILLLOT.

Non , c'est du vin. J'en ai fait une petite provision pour toute la journée.

COLAS.

Bien , bien.

GUILLLOT.

ARIETTE.

Tant qu'il me reste
Le moindre espoir,
Le sort le plus funeste
Ne sauroit m'émouvoir.
Toujours leste ,
Toujours preste ,
Dans l'état le plus fâcheux ,
Je n'en suis pas moins joyeux.
Nul souci ne me tourmente :
Je ne vois dans l'avenir
Que du plaisir ;
Et sitôt qu'il se présente ,
Je suis prompt à le saisir.

COLAS.

Ah ! mordi , j'avois besoin de ça.

GUILLLOT.

Eh bien ! es-tu encore fâché ?

COLAS, *tendant la tasse.*

Oui, donne-moi à boire.

GUILLOT.

Diab! voilà une rancune bien tenace ! (*Colas boit.*) Doucement, doucement donc : du train dont tu y vas , nous n'aurons pas de quoi dîner.

COLAS, *se frottant les lèvres avec la main.*

Ma foi , c'est qu'il est bon. Où as-tu fait cette trouvaille-là ?

GUILLOT.

C'est Gros-Pierre qui m'en a cédé un quartaut.

COLAS.

Comment cela ? Tu as donc reçu de l'argent ?

GUILLOT.

De qui ?

COLAS.

Eh !... de ce marchand qui nous doit donner dix pistoles de la peau de l'ours que nous tuerons.

GUILLOT.

Non, pas encore : mais Gros-Pierre m'a fait crédit.

COLAS.

En a-t-il encore beaucoup comme ça ?

(*Il se verse du vin.*)

GUILLOT.

S'il en a ! douze bonnes demi-queues, qui font plaisir à voir.

COLAS.

Ça suffit. Il me revient cinquante francs, comme tu sais, pour ma part.

GUILLOT.

Cela est vrai.

COLAS.

Eh bien ! Gros-Pierre en touchera quelque chose, et je mettrai dans ma cave une bonne pièce... Ahi ! ahi !

GUILLOT.

Qu'as-tu donc ?

(*Ici parott l'ours.*)

COLAS.

La pièce s'enfuit.. Ahi ! ahi !

GUILLOT.

Qu'as-tu donc ?

COLAS, *tremblant.*

Mon vin répand ; tiens donc, regarde.

GUILLOT.

Quoi ! tu trembles ! eh bien ! c'est l'ours.

COLAS.

- Eh ! oui, vraiment, c'est lui.

GUILLOT.

Allons, allons, du cœur ; voilà notre fortune qui s'avance.

COLAS.

(*L'ours entre.*) Elle a pris un vilain masque.

GUILLOT.

Il est beau, au moins, cet ours-là; considère, considère un peu.

COLAS.

Je le vois, je le vois.

GUILLOT.

Tu trembles ?

COLAS.

Ah ! que non : prends, prends ton fusil.

GUILLOT.

Il n'est pas chargé : le tien l'est ; tire.

COLAS, *couchant en joue.*

Le voilà ; tiens, le voilà.

GUILLOT, *chargeant son fusil.*

Allons donc.

COLAS.

Va toi-même.

GUILLOT.

La main ferme donc.

COLAS.

C'est que le matin, comme ça, j'ai les doigts gourds.

GUILLOT.

Pars donc.

COLAS.

Ma poudre est humide.

GUILLÔT.

Mets-en d'autre.

Théâtre, Op.-Com. 3.

2

14 LES DEUX CHASSEURS, etc.

COLAS.

Et toi qui parles , tu ne fais rien.

GUILLOT , *ayant chargé son fusil.*

J'y suis , j'y suis ; ôte-toi de là , laisse-moi faire ;

(*Ici l'ours disparoit.*)

COLAS.

Oui , tu en feras de belles !

GUILLOT , *met en joue.*

Où diable est-il ?

COLAS.

Tais-toi , tais-toi.

GUILLOT , *en allant dessus.*

Tais-toi , toi-même ; je le tiens. Il est trop loin ;
je ne pourrai plus l'atteindre ; sois de moi !

COLAS.

Le voilà manqué. Ce sera pour une autre fois.

DUO.

GUILLOT.

COLAS.

Eh bien Colas ?

Eh bien Guillot ?

ENSEMBLE.

Tu ne dis mot ;

Non ; mais j'enrage.

GUILLOT.

COLAS.

L'ours est-il mort ?

Non , pas encor.

ENSEMBLE.

Ah ! quel dommage !
Il étoit là , nous le tenions !
Jamais nous ne retrouverons
Moment plus favorable.

COLAS.

GUILLOT.

L'ours est-il mort ?

Tais-toi , butor.

Il étoit là.

Je le sais bien.

ENSEMBLE.

Ah ! }
Oui , } pour un rien ,
J'enverrois tout au diable.

GUILLOT.

Comment ! tu perds courage ?

COLAS.

Non , morgué : je suis piqué au jeu ; je veux
courir après : ne t'embarrasse pas.

(Il sort du côté opposé à celui de l'ours.)

GUILLOT.

Mais ce n'est pas par là qu'il est allé ; c'est par
ici.

COLAS.

Je vais l'attendre du côté de sa tanière.

GUILLOT.

Tu sais où elle est ?

COLAS.

Oui, je l'ai vue hier... de loin, comme il y rentroit.

GUILLOT.

Va donc : moi je reste ici en cas que l'ours repasse.

COLAS.

Et moi, je vais le détourner, pendant que les voies sont bonnes.

GUILLOT.

Je me tiendrai prêt au premier coup de sifflet.

COLAS.

C'est bien dit. (*Il va et revient.*) Ecoute Guillot : si tu le vois, amuse-le jusqu'à mon retour : je veux avoir la gloire de le tuer.

GUILLOT.

Oui, oui ; si tu veux même, je te l'enverrai.

SCÈNE III.

GUILLOT, *seul.*

OUI, oui, cours, attrape ; il t'attendra. Qu'il est maladroit, ce Colas ! Sans lui, nous le tenions... Que faire ici, moi ? Je m'enrhume... Si cependant l'ours venoit... Oui... En attendant, fumons une pipe ; ça me réchauffera, et ça m'éclaircira la vue.

(*Il pose son fusil contre un arbre, prend son briquet, et allume sa pipe.*)

ARIETTE.

Le briquet frappe la pierre,
Le feu pétille à l'instant ;
L'amadou aussitôt prend.
C'est à peu près la manière
Dont l'Amour, pour un garçon,
Enflamme un jeune tendron.

Le cœur a beau se défendre,
Fût-il aussi dur qu'un roc,
L'Amour, dès le premier choc,
Sait l'obliger à se rendre.
D'un caillou tirer du feu,
Pour l'Amour ce n'est qu'un jeu.

Quand je pense à Colas, je ne saurois m'empêcher de rire. (*Il s'arrête pour fumer, et à chaque pause il crache.*) Il trembloit comme la feuille... C'est, ma foi, une belle bête que cet ours-là... Il vaut trente pistoles comme un liard, et nous l'avons donné pour dix ! c'est un marché de dupe, en vérité. La, la, patience ; nous regagnerons cela sur un autre... Mais j'aperçois une femme à travers le bois. Elle vient de ce côté... Bon, tant mieux. Si j'allois faire ici d'une pierre deux coups. (*Il ôte sa pipe de sa bouche, la nettoie, et la serre dans son gousset.*)

SCÈNE IV.

GUILLOT, PERRETTE.

PERRETTE, *le pot au lait sur la tête.*

ARIETTE.

VOILA, voilà la petite laitière,
Qui veut acheter de son lait ?
L'autre jour, avec Colinect,
Assise au bord de la rivière,
Nous faisons ensemble un bouquet,
Et d'une gentille manière ;
Nous mêlions la rose à l'œillet.
Voilà, voilà la petite laitière, etc.

Nous mêlions la rose à l'œillet,
Et mainte autre fleur printannière ;
Il s'en saisit quand il fut fait,
En me disant : tiens, ma bergère,
Veux-tu l'avoir à ton corset ?
Voilà, voilà la petite laitière, etc.

Veux-tu l'avoir à ton corset ?
Ne fais donc plus tant la sévère ;
Donne un baiser à Colinect.
J'eus beau montrer de la colère ;
Malgré moi le marché fut fait.
Voilà, voilà la petite laitière, etc.

(*Pendant l'ariette, Guillot salue Perrette, qui lui répond d'un petit air de mépris.*)

GUILLOT.

Serviteur, mademoiselle Perrette.

PERRETTE.

Ah ! ah ! bonjour, monsieur Guillot. Que me voulez-vous ?

GUILLOT.

Est-ce que vous ne vous reposez pas un peu ?

PERRETTE.

Non, non.

GUILLOT.

Un moment, vous êtes bien pressée ! et où allez-vous donc comme ça si matin ?

PERRETTE.

Où je vais ? Au marché, vendre mon lait.

(Elle pose son pot à terre.)

GUILLOT.

Vendre son lait ! la petite friponne ! et... est-il bon, votre lait ? Voulez-vous que j'en goûte ?

PERRETTE.

Vraiment, vraiment ! ce n'est pas pour votre bec.

GUILLOT.

Oh ! dame, excusez, mademoiselle Perrette : c'est que vous êtes si ragoûtante, que vous me donnez envie d'en boire.

PERRETTE.

Oui-dà !

GUILLOT.

En vérité, vous êtes plus blanche que votre lait ;

mais vous n'êtes pas si douce , à beaucoup près.
(*A part.*) Tatigoi ! qu'elle est drôle ! (*Haut.*) Ah ! si c'étoit-là l'ours que nous guettons , jarnonbille , nous ne le tuerions pas ; nous tâcherions de l'apprivoiser , et nous lui ferions faire de jolis petits tours.

PERRETTE.

Vous guettez un ours ! eh ! mais vraiment , vous en avez tout l'air.

GUILLOT.

Oui , nous le guettons... et nous le prendrons , j'en suis sûr. La rencontre que je fais d'un si joli minois m'en donne la certitude.

ARIETTE.

Si vous trouvez dans la plaine,
Me disoit certain chasseur,
Vieille femme ou procureur,
Mon ami, mauvaise aubaine,
Tout cela porte malheur ;
Mais quand une belle brune
A vos yeux viendra s'offrir,
Signe de bonne fortune,
De bonheur et de plaisir.
Je vois déjà s'accomplir
Le proverbe du chasseur :
Dans vos yeux est le bonheur,
Dans les miens est le plaisir.

PERRETTE.

C'est bien galant , au moins , ce que vous me

dites-là. Je voudrois bien vous répondre sur le même ton : mais , par malheur , je ne sais pas faire de compliments.

GUILLOT.

Ce ne sont pas des compliments que je vous demande , c'est de l'amour.

PERRETTE.

De l'amour !... pour vous ?

GUILLOT.

Oui , pour moi.

PERRETTE.

Je suis votre servante , monsieur Guillot , mais je n'en'ai point à vous donner.

GUILLOT.

Ne faites point la fière ; vous ne me connoissez pas encore ; mais regardez-moi bien ; vous verrez un luron qui en a déniché plus d'une.

ARIETTE.

Quand je trouve à l'écart ,
Une gentille fillette ,
Je suis comme un renard
Qui guette la poulette.
Sans crainte , sans pitié ,
Soudain je fais main-basse ;
Il faut , quoi qu'elle fasse ,
Que j'en tire aile ou pié.

PERRETTE.

Telle qu'une perdrix,
Qui feint d'être blessée,
Pour sauver ses petits
D'une mort assurée ;
J'amorce le galant,
Je consens à l'entendre ;
Quand il croit me surprendre,
Je m'échappe à l'instant.

ENSEMBLE.

Le renard est méchant :	La perdrix est légère,
La perdrix a beau faire ;	Le renard a beau faire ;
Il vous la happera,	Elle l'amusera,
Et puis la croque, croque,	Et puis s'envole, vole,
Et puis la croquera.	Et puis s'envolera.

PERRETTE.

Tenez, Guillot, je crois que vous croquez plus
de mensonges que de poulettes.

GUILLOT.

Laissez-moi faire, si je vous prends une fois
dans mes filets...

PERRETTE.

Ah ! qu'on ne m'amorce pas ainsi !

GUILLOT.

C'est qu'en vérité je serois bien fâché de manquer
une si jolie proie. Tenez, parlons sérieusement,
vous me revenez fort, et si vous vouliez...

PERRETTE.

Eh bien !

• GUILLOT.

Eh bien ! vous seriez ma femme.

PERRETTE.

Ah, ah, ah, la femme d'un braconnier !

GUILLOT.

Braconnier dà !

PERRETTE.

Eh bien ! d'un chasseur, passe... Le beau mari que j'aurois là !

GUILLOT.

Comment ! comment ! que me manque-t-il donc ?

PERRETTE, *le regardant, et touchant ses habits d'un air de mépris.*

Mais... tout, à ce qu'il me paroît.

GUILLOT.

Ça ? c'est mon habit de chasse.

PERRETTE.

Vous y allez donc tous les jours ?

GUILLOT.

Et puis, vous ne savez pas une chose !

PERRETTE.

Quoi ?

GUILLOT.

Je vais faire fortune...

PERRETTE.

Comment cela ?

GUILLOT.

La peau de l'ours que nous allons tuer est vendue; et, en la livrant, c'est cinquante francs qui me reviennent aussi-bien qu'à Colas mon compagnon.

● PERRETTE.

Cinquante francs ! voilà grand'chose !

GUILLOT.

Et qu'avez-vous donc, vous, pour faire tant la renchérie ?

PERRETTE.

Ce que j'ai ? Ah ! vraiment, ce que j'ai ! (*Elle montre son pot au lait.*) Et cela donc ?

GUILLOT.

Eh bien ! quoi ! c'est un pot.

PERRETTE.

Eh ! oui ; mais ce qui est dedans ?

GUILLOT.

Eh bien ! c'est du lait. Il n'y en a pas pour cinq pistoles, peut-être.

PERRETTE.

Non ; mais il m'en vaudra bien d'autres, j'espère. Je ne le donnerois pas pour toutes les peaux d'ours du monde ; pas même pour la vôtre. Tenez, écoutez.

ARIETTE.

Voici tout mon projet :
De l'argent de mon lait ,
J'achète une centaine
D'œufs que je fais couver.
Les poulets vont sans peine ,
Sous mes yeux s'élever.
Il me semble déjà ,
 Ah ! ah ! ah ! ah !
Que je vois tout cela.

L'argent qui m'en viendra ,
Bientôt me donnera
Une jeune brebis
Qui fera des petits ;
Et pour le renouveau ,
Je me forme un troupeau.
Il me semble déjà ,
 Ah ! ah ! ah ! ah !
Que je vois tout cela.

J'y joindrai des chevaux ,
Des vaches et des veaux ;
Moi-même dans la plaine
Chaque jour je les mène.
Je les y vois bondir ,
Quel plaisir ! quel plaisir !
Il me semble déjà ,
 Ah ! ah ! ah ! ah !
Que je vois tout cela.

Oui, j'aurai des petits,
Des poulets, des brebis,
Des agneaux,
Des chevreaux,
Des vaches et des veaux.
Il me semble déjà,
Ah ! ah ! ah !
Que je vois tout cela.

GUILLLOT.

Oh ! si vous le prenez ainsi , de l'argent de notre ours...

PERRETTE.

Mais votre ours ! votre ours ! vous ne le tenez pas ; et moi , je tiens mon lait. (*Elle prend son pot , et le pose sur sa tête.*) Et vous savez le proverbe. Adieu , Guillot ; quand vous pourrez m'en offrir autant , nous parlerons d'affaire. Adieu , adieu , bonne chasse ; mais surtout prenez garde de tirer votre poudre aux moineaux.

(*Elle sort en chantant.*)

Il me semble déjà,
Ah ! ah ! ah ! ah !
Que je tiens tout cela.

SCÈNE V.

GUILLOT, *seul*.

LA petite masque se moque de moi ; mais....
comme elle est intéressée , prévoyante ! ce seroit
un trésor dans un ménage , qu'une petite femme
comme ça. Il est vrai que ma parure n'est pas fort
engageante ; mais , une fois l'ours mort , elle n'y
regardera pas de si près. Il vient un temps où tous
ces petits loups-là deviennent moutons.

Jeune fille à cet âge
Est rétive et sauvage.
Aussitôt qu'on la touche ;
Avec un air farouche ;
Eh ! mais , eh ! mais , Monsieur ,
Ménagez ma pudeur...
Vous me faites rougir ,
Voulez-vous bien finir ?...
Mais quand l'Amour vainqueur
Enfin parle à son cœur ,
Vous la trouvez charmante ,
Docile , prévenante ;
C'est une jeune chatte ,
Qui folâtre toujours ;
Et qui , dès qu'on la flatte ,
Fait patte de velours.

SCÈNE VI.

GUILLOT, COLAS, *accourant.*

COLAS, *dans la coulisse.*

EH ! Guillot, sauve-toi , sauve-toi ; à mon secours, l'ours me poursuit.

GUILLOT.

Ah ! nous sommes perdus !

(*Il grimpe sur un arbre.*)

COLAS *court sur le théâtre.*

Ciel ! que devenir ?

(*Il tâche de monter sur un autre arbre , et ne le peut pas.*)

GUILLOT, *montant.*

Il va nous dévorer.

(*Ici l'ours entre , en poursuivant le paysan.*)

COLAS, *voyant entrer l'ours , se jette à terre.*

Ah ! je suis mort !

GUILLOT, *sur l'arbre.*

A moi ! à moi ! au secours ! Hé , Pierre ! Guillaume ! Blaise ! au secours ! ah ! mon pauvre Colas ! (*L'ours court à Colas , le tourne de côté et d'autre , le quitte pour flâner. le pied de l'arbre où est Guillot , revient à Colas , et s'en va en secouant la tête.*)

Ne remue pas. Tiens ton haleine , fais le mort. Il

vient à moi , le glouton ! il ne fera qu'un repas de nous deux.

(Il s'accroupit tant qu'il peut sur l'arbre.)

Colas ! Colas ! il retourne à toi , prends garde. Personne ne vient pour nous secourir... *(L'ours s'en va.)* Mais... il s'en va.

(Il descend de l'arbre jusqu'au milieu , et remonte tout de suite.)

S'il alloit revenir... Non , non , il tourne vers les grands forts. *(Il descend.)* Colas , allons donc , l'ours est par.i.

COLAS , *levant un peu la tête.*

Ouf !

(Ils se regardent d'un air piteux en silence , et tournent de temps en temps les yeux par-derrière.)

GUILLLOT.

Lève-toi donc.

COLAS.

Je n'en puis plus.

GUILLLOT.

Eh bien ! cher compagnon !

COLAS.

Oui , compagnon de malheur... Le diable s'en mêle , je crois... Ne revient-il pas ? Je tremble...

GUILLLOT.

Oh ! que non , va ; il est bien loin.

COLAS.

Pas trop , pas trop.

GUILLOT.

Comment ?

COLAS.

Il ne peut plus aller.

GUILLOT.

Quoi ! tu l'aurois blessé ?

COLAS.

Sans doute. Tu ne vois pas qu'il couroit au feu ?

GUILLOT.

Tout de bon ? Eh bien, il est à nous, je t'en répons.

COLAS.

Il est à toi, si tu veux ; car, pour moi, je ne m'en mêle plus.

GUILLOT.

Soit ; nous l'aurons, je t'en donne ma parole . .
Tu l'as blessé ?

COLAS.

Et oui, je te dis.

GUILLOT.

C'est bon, c'est bon. Je vais chercher tous les
mâtins du village ; ils l'auront bientôt mis à bas ; je
t'assure que je n'en laisse pas ma part aux chiens.

COLAS.

Va, si tu veux ; pour moi je reste ici.

(*Guillot sort avec son fusil.*)

SCÈNE VII.

COLAS, *seul.*

ADIEU, Guillot. Je peux lui dire adieu ; car s'il en revient... Il faut avouer que je l'ai échappé belle. Ah ! maudit ours ! va... s'il n'y a que moi qui le tue , il vivra long-temps... Crainte de malheur , mettons-nous en sûreté... sur un arbre ? Oui ! il y monteroit tout comme moi ; la fatigue m'accable , et si le pied venoit à me manquer... votre serviteur... (*Remarquant la mesure.*) Ah ! parbleu , voici bien mon affaire. Cela n'est pas trop haut , et j'y serai plus à mon aise ; Portons-y toutes nos provisions. (*Il prend la bouteille qui étoit restée à terre.*) Et vienne l'ennemi quand il voudra , il trouvera à qui parler. (*Il monte.*) Est-elle solide ? (*Une pierre tombe.*) Pas trop. (*Il s'excite à monter.*) Haut , haut. (*Son chapeau tombe.*) Ah ! m'y voilà. (*Il se couche le long du toit.*) Ma foi , ceci vaut mon lit. (*Il se met sur son séant.*) A merveille. (*Il secoue la bouteille.*) Y en a-t-il encore ? Oui , oui ; buvons un coup pour nous désennuyer.

ARIETTE.

Bannis l'effroi
Qui me tourmente ;
Liqueur charmante ,
Console-moi ;

32 LES DEUX CHASSEURS, etc.

Un doigt de vin, pris à propos,
Est un remède à tous les maux.

C'est l'antidote du chagrin :

Ça ravigote,

Ça met en train.

Quand j'en bois,

Je me crois cent fois

Plus heureux qu'un roi.

Un doigt de vin, pris à propos,

Est un remède à tous les maux.

(*Il balbutie ce qui suit du ton d'un homme ivre qui s'endort.*)

Ma foi, Guillot... est garçon prévoyant... Il n'y a plus rien... je ne sais pas ce que j'ai, mais la tête me tourne... Ah !... la peur... la fatigue... le vin... oui... Guillot, je te plains... Et mon argent?... Ah ! c'est dit... nous partagerons comme frères... parce que... enfin... c'est juste...

SCÈNE VIII.

COLAS , *sur la mesure* , PERRETTE , *pleurant, et tenant l'anse de son pot.*

PERRETTE.

Que je suis malheureuse !... Ma mère... Eh ! ma mère... qu'est-ce qu'elle dira?... Je n'oserai jamais retourner à la maison.

ARIETTE.

Hélas ! j'ai répandu mon lait ;
Ah ! Perrette, pauvre Perrette ,
Cher pot au lait, cher pot au lait,
Par toi ma fortune étoit faite.
En vain, Perrette se flattoit ;
Elle a cassé son pot au lait.

Frivole espérance ,
Dont mon cœur se herçoit !
Je n'ai plus que l'anse
De mon pot au lait.

Adieu poussins, adieu poulettes,
Adieu mes vaches et mes veaux,
Adieu béliers, adieu chevreaux,
Adieu mes chères brebiettes.

Pauvres petits infortunés ,
Vous êtes morts avant que d'être nés.

J'aperçois Guillot ; je me suis moquée de lui tantôt. S'il me voit, il prendra sa revanche... Mais... comme il est agité !... Il a l'air furieux... Peut-être lui est-il arrivé quelque malheur. Cachons-nous ici, pour entendre ce que c'est.

(Elle se cache derrière la membrure.)

SCÈNE IX.

COLAS, *endormi*, PERRETTE, *cachée*,
GUILLOT.

GUILLOT.

Je suis tout essoufflé, je n'en puis plus. Chien

de métier ! peste d'ours ! je suis tout en guenilles ; j'ai laissé la moitié de mes jambes et de mes hardes à travers les broussailles... Colas !... Eh ! Colas ! Ah ! l'ours l'a avalé , il a mangé les chiens , il m'a pensé manger , il mangeroit le diable.... V'là qu'est fini.... Je n'ai plus de ressource , il faut mourir... Eh ! qu'est-ce que je fais au monde ?... Oui : avant qu'il soit peu , ne faut-il pas mourir de faim ?... Mourir de faim pendant qu'il y a tant de façons plus courtes ! Ah ! dans la fureur où je suis , si j'avois mon fusil... La bandoulière me reste... c'est toujours quelque chose. Allons, allons ; n'en faisons pas à deux fois.

(Il prend un morceau de bois sur la membrure , et tâche de l'enfoncer dans la mesure. Les coups qu'il donne font tomber sur lui le mur , et Colas qui dormoit dessus.)

COLAS.

GUILLOT.

PERRETTE.

Je tombe,	La mesure,	Quelle aventure !
Je tombe...	La mesure,	La mesure
Soutenez-moi...	Tombe sur moi...	Est à bas. Ah !
Ahi, ahi, ahi, ahi.	Ahi, ahi, ahi, ahi...	Ah ! ah ! ah !
Aidez-moi. <i>(bis.)</i>	Soutiens-moi. <i>(bis.)</i>	La mesure est à bas.
Je suis fracassé...	J'ai le bras cassé !	Il vouloit mourir,
Maudite chaumière !	Maudite chaumière !	Et ne peut souffrir
		Blessure légère.
		<i>(Elle rit.)</i>
Je suis meurtri...	Je suis meurtri...	Hi, hi, hi, hi.
<i>(Il pleure.)</i>		
Hi, hi, hi, hi.	Hi, hi, hi, hi.	Ah ! pauvres gens,
Quel triste sort !	Quel triste sort !	Je vous plains fort.

PERRETTE.

Eh bien ! Guillot , ta fortune , où en est-elle ?

GUILLOT.

Tu vois , Perrette , je ne puis réussir à rien , pas même à me pendre.

COLAS.

Mes pauvres cinquante francs !.

GUILLOT , *à Perrette.*

Prends donc pitié d'un pauvre , malheureux !
E-pouse-moi par charité , quand je ne te servirois
qu'à garder les moutons que tu auras...

PERRETTE , *soupirant.*

Mes moutons ? Ils sont bien loin... Va , Guillot ,
je ne suis pas plus chanceuse que toi... mon pot
au lait...

GUILLOT.

Eh bien ?

PERRETTE , *ramassant le tesson.*

Tiens , le voilà.

GUILLOT.

Il est cassé ! nous voilà donc but à but. Tu n'as
rien , je n'ai rien non plus. Pardi , mettons ce rien
là ensemble ; peut - être en ferons - nous quelque
chose.

COLAS.

Mes pauvres cinquante francs !

GUILLOT.

Tais-toi donc ; toi , tu pleures toujours. (*A Per-*

rette.) Tu ne dis rien, Perrette ! Tiens , vois-tu ?
je suis bon diable. Accepte la proposition , tu n'en
seras pas fâchée.

PERRETTE.

ARIETTE.

Tu promets de me rendre heureuse ,
Tu l'espères ; mais , par malheur ,
Je vois que l'espoir est trompeur ;
Et telle épreuve est dangereuse.
Tout amant qui brusque son choix ,
Tôt ou tard reconnoît sa faute ;
On s'expose à compter deux fois ,
Quand on veut compter sans son hôte.

COLAS.

Ah ! c'est bien vrai , ça.

GUILLOT.

De quoi te mêles-tu ? laisse-nous tranquilles.

COLAS.

C'est ce que me disoit tantôt quelqu'un qui n'a
jamais menti.

GUILLOT.

Quel est ce quelqu'un ? Car tu fais toujours l'O-
librius , toi.

COLAS.

Qui ?

GUILLOT.

Oui.

COLAS.

L'ours.

GUILLOT.

L'ours ! l'ours t'a parlé ? En voici bien d'une autre.

COLAS.

Oui , oui , il m'a parlé ; il m'a parlé tantôt , dans le tuyau de l'oreille encore.

PERRETTE.

Eh bien ! cela doit être curieux , par exemple.

GUILLOT.

Voilà de beaux contes ! Et qu'est-ce qu'il t'a dit ?

COLAS.

Ah ! ah ! quelque chose dont je me souviendrai long-temps.

VAUDEVILLE.

J'étois gisant à cette place ,
Et je tremblois de tout mon cœur.
Pour aujourd'hui je te fais grâce ,
M'a-t-il dit , calme ta frayeur :
Mais va-t-en dire à ton confrère ,
Qu'un fol espoir trompe toujours ;
Et ne vendez la peau de l'ours ,
Qu'après l'avoir couché par terre.

CŒUR.

Ainsi le sort ,
Un temps nous berce ,
Puis nous renverse ,
L'ours n'a pas tort.

GUILLOT.

Nous avons manqué notre affaire,
Mais il faut prendre son parti.
Je n'oublierai jamais, j'espère,
La leçon que je prends ici :
Adieu donc, gentille laitière ;
Allez rire à présent de l'ours.
Quant à moi, je rirai toujours
Du pot au lait versé par terre.

PERRETTE.

Sans nous moquer les uns des autres,
Gagnons chacun notre logis.
Mes projets valaient bien les vôtres,
Et sont de même évanouis.
Ils n'ont produit que de l'eau claire ;
Un fol espoir trompe toujours.
Ne vendez plus la peau de l'ours,
Qu'après l'avoir couché par terre.

COLAS.

Sur l'espoir d'un riche héritage,
L'ardent Damis comptoit déjà ;
Il fit faire un leste équipage,
Bijoux, habits, *et cætera*.
Un médecin du vieux grand-père,
Par malice, sauva les jours :
Ne comptons sur la peau de l'ours,
Qu'après l'avoir couché par terre.

Un intrigant dans l'indigence
Bâtit mille projets divers ;
Il veut mettre toute la France,
Pour l'enrichir, en ports de mer ;
Sur un intérêt dans l'affaire ,
Il emprunte, il trouve crédit :
Mais un beau matin, tout est dit,
Le pot au lait verse par terre.

PERRETTE.

Sur la vertu la plus austère ,
Un époux fonde son bonheur ;
Il croit que sa femme préfère
Aux faux plaisirs son cher honneur.
Pauvres maris, n'y comptez guère !
Un amant s'empare du cœur ;
La tête tourne, et par malheur,
Voilà le pot au lait par terre.

Sur le produit de son ouvrage ,
Un pauvre auteur compte payer.
Il en fait déjà le partage
A maint avide créancier ;
Mais dans le creuset du parterre
S'évanouissent ses trésors :
La pièce tombe, et c'est alors
Le pot au lait versé par terre.

FIN DES DEUX CHASSEURS ET LA LAITIÈRE.



LE
TABLEAU PARLANT,
COMÉDIE-PARADE EN UN ACTE,
MÊLÉE D'ARIETTES ;
PAROLES D'ANSEAUME,
Musique de GRÉTRY.

Représentée pour la première fois le 20 septembre
1769.

PERSONNAGES.

CASSANDRE, tuteur.

ISABELLE.

COLOMBINE, suivante d'Isabelle.

LÉANDRE, neveu de Cassandre, amoureux d'Isabelle.

PIERROT, valet de Léandre.

La scène est chez M. Cassandre.

LE

TABLEAU PARLANT,

COMÉDIE-PARADE.

SCÈNE I.

(Le tableau qui représente le portrait de M. Cassandre est posé sur un chevalet dans le fond du théâtre.)

ISABELLE, seule.

ARIETTE.

Je suis jeune, je suis fille ;
On me trouve assez gentille ;
Je possède quelque bien.
On me courtise, on me vante ;
Je devrois être contente :
Mais, hélas ! il n'en est rien.
En secret mon cœur soupire :
J'entends bien ce qu'il veut dire ;
Mais je n'en fais pas semblant.
La maudite bienséance
M'impose un cruel silence.
Quelle gêne, quel tourment !
Je suis jeune, etc.

Sans contredit, je suis dans l'âge
Où l'on porte aisément le joug du mariage ;
J'en ai tout à la fois et désir et besoin.

Mais depuis que monsieur Léandre ,
Le seul homme pour qui j'ai pu devenir tendre ,
Est parti , pour aller je ne sais où... bien loin ,
Un funeste trépas m'a ravi père et mère.

Le vieux Cassandre mon tuteur ,
Malgré ses cheveux gris , entreprend de me plaire ,
Et prétend m'engager dans un hymen trompeur.
Pour sortir d'embarras , je ne sais comment faire.

Il faut pourtant prendre un parti.
Mais Colombine , ma suivante ,
Est une fille intelligente.
Il faut la consulter.... Justement, la voici.

SCÈNE II.

ISABELLE , COLOMBINE.

COLOMBINE , *entre en chantant.*

IL nous faut au village
Un mari jeune et dodu ;
A cela près, femme sage
Prend le premier venu.

ISABELLE.

De grâce , modérez ces transports d'allégresse :
Vous voyez que votre maîtresse
A la tristesse dans le cœur ;
Respectez du moins sa douleur.

COLOMBINE.

Est-ce ma faute si vous soupirez sans cesse ?
Que ne faites-vous comme moi ?

(Elle chante.)

Je ris toujours , je chante , je badine...

ISABELLE.

Encore ! En vérité , ma chère Colombine ,
Dans l'état où je suis , j'attendois mieux de toi.

COLOMBINE.

Eh bien ! qu'est-ce qui vous chagrine ?

ISABELLE.

Je t'ai confié mes secrets.

Dans mon cœur , comme moi , tu sais ce qui se passe.
Tu sais pour qui l'amour me fait sentir ses traits :
Conseille-moi , voyons. Que faut-il que je fasse ?

COLOMBINE.

Restez. Courez. Prenez. C'est tout ce que je voi.

ISABELLE.

Explique-toi. Restez...

COLOMBINE.

Restez fille.

ISABELLE.

Qui ? moi !

Je te le dis en confidence ;
Mais , mon enfant , cela n'est pas en ma puissance.

COLOMBINE.

Courez les champs. Allez par voie et par chemin
Chercher votre amoureux. Peut-être qu'à la fin...

ISABELLE.

Colombine, je suis une fille bien née :
Malgré mon inclination ,
Je me souviens toujours de l'éducation
Que mes chers parens m'ont donnée.

COLOMBINE.

Prenez Cassandre pour époux.

ISABELLE.

Il est bien vieux.

COLOMBINE.

Mais entre nous ,
Vous n'avez rien de mieux à faire ;
Il est riche , il pourroit...

ISABELLE.

Ma chère ,

Il est bien vieux.

COLOMBINE.

Nous y voilà.

On a tout dit , quand on a dit cela.
Faut-il donc pour si peu lui faire une querelle ?
Allez , allez , mademoiselle.

ARIETTE.

Il est certains barbons
Qui sont encor très bons.

Ils n'ont pas le caquet
D'un jeune freluquet ;
Ils n'en ont pas les mines ,
Les grâces enfantines ;
Ils ont je ne sais quoi ,
Qui vaut mieux , selon moi.
Et ne vaut-il pas mieux
Etre dame et maîtresse ,
Et commander sans cesse ,
Avec un mari vieux ,
Que de se voir l'esclave
D'un pimpant qui vous brave ,
Qui promène en tous lieux
Sa tendresse et ses vœux ,
Tandis que sa moitié
Pleure et sèche sur pié.
Il est certains barbons
Qui sont encor très bons.

ISABELLE.

Mais , ce je ne sais quoi , du moins il faut l'avoir ,
Et... regarde monsieur Cassandre ,
Et dis-moi si l'on peut s'attendre...

COLOMBINE.

Patience donc , il faut voir.

ISABELLE.

Tiens. voilà son portrait ; considère , examine ;
Peux-tu penser que cette mine...

COLOMBINE.

Oui , le voilà...

ISABELLE.

Prends garde , il est encor tout frais.
Demain . pour le finir , le peintre vient exprès.
Jusque-là le bonhomme a demandé par grâce ,
Que l'on n'y touche point , et qu'on le laisse en place.

COLOMBINE.

Il a raison ; c'est un chef-d'œuvre , sur ma foi.

ISABELLE.

Tu badines toujours. Mais , parlons vrai , dis-moi ;
Supposons : c'est toi qu'on marie ;
L'original , dont voilà la copie ,
Seroit-il à tes yeux un objet bien tentant ?

COLOMBINE.

Oh ! bien tentant , c'est autre chose.
C'est un époux qui se propose.
Il faudroit l'aimer ; mais , je n'exige pas tant.
Sachez feindre , il sera content.

ISABELLE.

Je le fais , puisqu'enfin c'est un point nécessaire ;
Depuis quelques jours moins sévère ,
J'écoute ses propos galants ,
Et j'affecte pour lui de plus doux sentiments.

COLOMBINE.

Pas encore assez bien.

ISABELLE.

C'est que l'on a beau faire ,
Quand naturellement on a le cœur sincère ,
Et qu'il faut en venir à cette extrémité...

COLOMBINE.

Je vous plains bien en vérité.

ISABELLE.

Mais je ne suis point à mon aise.
Déjà tout occupé du bonheur qu'il attend,
Le bonhomme devient plus vif et plus ardent.
Si tu savois combien cela me pèse,
Combien je prends sur moi, dans de certains instants,
Pour résister à mon impatience,
Quand il vient me conter, d'un air de complaisance,
Tout le fade jargon des amours du vieux temps.

ARIETTE.

Tiens, ma reine, je soupire :
Vois l'excès de mon amour.
Si tu ne veux que j'expire,
Sois donc sensible à ton tour.
Quelquefois d'un pas incertain,
Et d'une allure chancelante,
Il m'aborde, il me prend la main,
Que par pitié je lui présente ;
Alors ce sont des transports,
Des transports à faire rire :
Il fait les plus grands efforts,
Pour me prouver son martyre.
Tiens, ma reine, je soupire :
Vois l'excès de mon amour.
Si tu ne veux que j'expire,
Sois donc sensible à ton tour.

COLOMBINE.

Eh !... que lui dites-vous ?

ISABELLE.

Je demeure interdite ;

Je veux répondre et je ne puis.

Il croit qu'amour pour lui m'agite ,

Quand je succombe à mes ennuis.

COLOMBINE.

A tout cela , je n'ai qu'un mot à dire.

C'est l'arrêt du destin , c'est à vous d'y souscrire.

Quand on n'a pas le choix... Le voici... Taisons-nous.

ISABELLE.

Qui donc ?...

COLOMBINE.

Votre futur époux ,

Qui vient vous rendre son hommage.

ISABELLE.

Monsieur Cassandre ! O ciel ! L'ennuyeux personnage !

COLOMBINE.

Songez à suivre ma leçon.

SCÈNE III.

ISABELLE , COLOMBINE , CASSANDRE.

CASSANDRE.

BONJOUR , ma charmante Isabelle ;
Comment vous portez-vous ?

COLOMBINE.

Fort bien.

(*A Isabelle.*)

Répondez donc.

CASSANDRE.

Colombine..., vois qu'elle est belle !
Ses beaux yeux, dans mon cœur, font naître le plaisir,
Et, rien qu'en la voyant, je me sens rajeunir...

(*A Isabelle.*)

Mais elle ne dit rien ! Qu'avez-vous donc ?

(*A Colombine.*)

Qu'a-t-elle ?

COLOMBINE.

Beaucoup d'amour pour vous, Monsieur, certainement.

CASSANDRE.

Quoi ! tout de bon ?

ISABELLE , *à part.*

Comme elle ment !

CASSANDRE.

Mais certainement tu me charmes.

(*A Isabelle.*)

Et toi, confirme-moi ce gracieux aveu ,
Si tu veux , sans retour , dissiper mes alarmes.

ISABELLE.

Colombine exagère un peu.

COLOMBINE , *à Cassandre.*

Pures façons... la modestie...

Vous savez ce que c'est, Monsieur, et quels combats
Epreuve, dans son cœur, une fille attendrie,
Qui voudroit s'exprimer et qui ne l'ose pas.

CASSANDRE, *riant*.

Mais à la fin il vient un temps où l'honneur même

L'oblige à confesser qu'elle aime,

Et ce temps va bientôt venir.

Tel que le loup pressé d'une faim dévorante,

L'hymen guette déjà la brebis innocente,

Et sous sa dent cruelle est prêt à la saisir...

Tu ris... tu ne crains pas ce loup-là... ?

COLOMBINE.

Je vous jure

Qu'il ne lui fera point de mal.

CASSANDRE.

Non, je t'assure.

Ainsi nous voilà donc d'accord.

Tu consens de t'unir à moi, par mariage ?

ISABELLE.

Tout comme vous voudrez.

COLOMBINE, *à Cassandre*.

Eh bien ! avois-je tort ?

(*A Isabelle.*)

Appuyez encor davantage.

CASSANDRE.

ARIETTE.

Cet aveu charmant

Répand dans mon âme

Une vive flamme,
Un feu ravissant.
L'enfant de Cythère,
Vois-tu bien, ma chère,
L'enfant de Cythère
Veut être caressé ;
La moindre contrainte
Lui porte une atteinte,
Dont il est offensé :
Mais il prend l'essor,
Dès qu'il se voit maître.
Je le sens au transport
Qu'en moi tu fais naître.
Cet aveu charmant, etc.

COLOMBINE, *ironiquement.*

Faites-lui donc quelque caresse,
A ce petit enfant.

CASSANDRE, *ricanant.*

Hom ! hom ! la bonne pièce !
Ah ! ça , tout est dit là-dessus.

COLOMBINE.

C'est de bon cœur , je vous assure.

CASSANDRE, *à part.*

Plus j'en vois , plus je veux poursuivre l'aventure
Et les projets que j'ai conçus,
(*Haut.*)
Je vais vous causer de la peine,
Et j'en suis affligé tout le premier.

COLOMBINE.

Comment ?

CASSANDRE.

Il faut, pour la ville prochaine,
Que je parte dans le moment.

COLOMBINE.

A l'heure même ?

CASSANDRE.

Dans l'instant.

C'est pour une pressante affaire.

Tous les notables du pays

Y sont mandés pour donner leur avis.

Vous voyez bien...

COLOMBINE.

Oui, oui.

CASSANDRE.

Que j'y suis nécessaire.

J'ai toujours différé : mais enfin l'on m'attend ;

Et je ne puis faire autrement.

COLOMBINE.

A la veille d'un mariage

Vous allez vous mettre en voyage !

CASSANDRE.

Dans trois jours au plus tard je serai de retour ,
Pour ne plus m'occuper que de mon seul amour.

Dans nos adieux du moins une chose me flatte ,

C'est que votre tendresse éclate.

COLOMBINE.

Vous nous jouez un vilain tour.

(*A Isabelle.*)

Allons donc , vous. Quelque douce parole.

Vous êtes là comme une idole.

ISABELLE , *à Colombine.*

Laissez-moi faire.

(*A Cassandre.*

Assurément

La circonstance... le tourment...

Qui me suffoque... et puis les craintes...

COLOMBINE , *bas à Isabelle.*

Bien , bien.

CASSANDRE.

Elle pleure , je croi.

Chère petite , calme-toi.

Tu m'attendris trop par tes plaintes.

TRIO.

CASSANDRE.

Il faut partir , ô peine extrême !

COLOMBINE.

S'éloigne-t-on de ce qu'on aime ?

ISABELLE.

Hélas ! que faire seule ici ?

CASSANDRE.

Console-toi , ma toute belle.

COLOMBINE.

Que je la plains, pauvre Isabelle !

ISABELLE.

Pouvez-vous me quitter ainsi ?

CASSANDRE.

Ma toute belle !

COLOMBINE.

Pauvre Isabelle !

Pouvez-vous l'affliger ainsi ?

ISABELLE.

Pouvez-vous me quitter ainsi ?

CASSANDRE.

Quel bonheur de te plaire ainsi !

Rassure-toi , chère Isabelle :

De ton amant le cœur fidèle

Auprès de toi toujours sera.

ISABELLE.

En proie à ma douleur mortelle ,

Pendant votre absence cruelle ,

Le noir chagrin m'accablera.

COLOMBINE.

La friponne ! l'entend-elle ?

Pour le peu qu'elle s'en mêle ,

Des maris elle trompera ,

Tout autant qu'elle en trouvera.

CASSANDRE.

Il faut partir , etc.

COLOMBINE.

Et cette affaire-là ne sauroit se remettre ?

ISABELLE, *bas à Colombine.*

Tais-toi donc ; laisse-le partir.

CASSANDRE.

Eh bien ! pour vous faire plaisir ,
Je vais envoyer une lettre
Comme si ma santé....

COLOMBINE.

Non , non....

ISABELLE.

Non ; j'appréhenderois que cette complaisance
Ne fit tort à votre prudence ,
Et l'amour doit se taire où parle la raison.

CASSANDRE.

Croyez-vous ? Il faut donc se faire violence.

ISABELLE.

Oui , partez.

CASSANDRE.

Si pourtant...

COLOMBINE , *à part.*

Pars donc , maudit barbon.

ISABELLE.

Et revenez en diligence.

CASSANDRE , *à part.*

J'entrevois du micmac , mais voyons jusqu'au bout.

(*A Isabelle.*)

Dans votre appartement rentrez, ma chère amie ;
Rentre avec elle aussi, Colombine , et surtout
Tiens-lui fidèle compagnie.

ISABELLE.

Allons... adieu, Monsieur.

CASSANDRE.

Adieu , consolez-vous.

ISABELLE.

Prenez bien garde aux voleurs.

COLOMBINE.

Aux filous.

ISABELLE.

On dit que l'on en voit tant et plus sur la route.

COLOMBINE.

Vos pistolets sont-ils en bon état ?

CASSANDRE.

Sans doute.

J'ai tout ce qu'il me faut.

COLOMBINE.

Adieu , Monsieur.

CASSANDRE.

Adieu.

(*Colombine et Isabelle rentrent dans leur chambre.*)

SCÈNE IV.

CASSANDRE , *seul.*

J'EN reviens toujours là. Tout ceci n'est qu'un jeu.
Un changement si prompt cache quelque mystère.

Après tant de rigueurs , de rebuts , de mépris ,

Si cette douleur est sincère ,

Oh ! pour le coup , je serai bien surpris.

Mais à quoi bon cette maudite ruse ?

Eh ! n'est-ce pas assez que cela les amuse ?

Elles sont jeunes toutes deux ,

Et d'un sexe... , moi je suis vieux...

Cela suffit. Il faut que je sois leur victime ,

Et m'épargner seroit un crime.

A RIETTE.

Pour tromper un pauvre vieillard ,

Il n'est détour que l'on n'invente ,

Il n'est effort que l'on ne tente.

Enfans , neveux , valet , servante ,

Chacun brûle d'y prendre part.

On le drolote , on le mitonne... .

Tout cela n'est que trahison.

Tantôt c'est une main friponne

Qu'on lui passe sous le menton...

Le bon homme enchanté s'écrie :

Ah ! quel bonheur ! ma chère amie...

Encor... Encor...

Tu ne vois pas, pauvre butor,
Que cette main qui te caresse,
Qui de plaisir sait t'enivrer,
Cachant le fer dont elle blesse,
Te flatte pour te déchirer.

Pour tromper un pauvre vieillard,
Il n'est détour que l'on n'invente,
Il n'est effort que l'on ne tente.
Enfans, neveux, valet, servante,
Chacun brûle d'y prendre part.

Pour moi qui, grâce au Ciel, ai vécu plus d'un jour,
Je connois les ruses d'amour,
Et malgré mon air imbécille,
Peut-être qu'à tromper je serai difficile.
Déjà par un voyage, à plaisir inventé,
Je leur laisse à dessein liberté toute entière.
Et dans ce cabinet, secrètement posté,
Je verrai de quelle manière....
Qu'entends-je.... des ris, des éclats !...
Ah ! tant mieux, le chagrin ne les maigrira pas.
Mais pourquoi ce nouveau délire?...
(Il appelle.)
Colombine....

SCÈNE V.

CASSANDRE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

MONSIEUR.... comment ! encore ici !
Nous vous croyions déjà parti.

CASSANDRE.

Je le pense. Est-ce là ce qui vous faisoit rire ?

COLOMBINE.

Non , vraiment... c'est... que de nos deux serins
Qu'on avoit mis ensemble en cage ,
Le mâle est échappé... Vous jugez quels chagrins...
La femelle gémit, Isabelle en enrage ,
Et dans l'excès de sa douleur ,
Dit , en sanglotant , qu'un malheur
Ne va jamais sans l'autre.

CASSANDRE.

Et toi ?

COLOMBINE.

Je la console.

CASSANDRE.

En riant ?

COLOMBINE.

Justement. Je ris comme une folle ;
Par contre-coup je la fais rire aussi.

CASSANDRE.

Écoute... à cœur ouvert expliquons-nous ici.
Est-il bien certain qu'elle m'aime ?

COLOMBINE.

Quoi ! vous en doutez ?

CASSANDRE.

Qu'elle m'aime...
De la façon que je voudrois ?

COLOMBINE.

Quelle est votre façon, dites-nous ça vous-même ?
Qu'exigez-vous ?

CASSANDRE.

J'exigerois
Qu'étant à m'épouser ainsi déterminée ;
L'amour fit les honneurs de ce doux hymenée,
Et qu'elle ne m'épousât pas
Dans l'espoir d'être bientôt veuve.

COLOMBINE.

Quelle idée ! et sur quelle preuve
Lui prêtez-vous des sentimens si bas ?

CASSANDRE.

Quand on voit une jeune fille
Epouser un vieillard , on croit toujours que c'est
Quelque raison secrète , ou motif d'intérêt
Qui la guide , et cela fait que l'on en babille.
Je ne veux point donner matière aux médisants.
Dans ma femme je veux trouver les sentimens

Qu'inspire une tendresse extrême.
Je veux enfin , je veux être aimé pour moi-même,
Tout comme si je n'avois que vingt ans.

COLOMBINE.

C'est votre dernier mot ?

CASSANDRE.

Oui , voilà mon système.
Est-ce ainsi qu'elle pense ?

COLOMBINE.

Non.

CASSANDRE.

Pourquoi ?

COLOMBINE.

C'est qu'il n'est pas possible.
Ah ! ça , monsieur Cassandre , ayez de la raison.
Est-ce à vous d'être si sensible ?
On veut bien vous aimer , et qu'importe comment ?

CASSANDRE.

Vous prétendez apparemment
Que j'ai tort d'aspirer à plaire ,
Moi , que dans tous les temps pour modèle on cita ,
Moi , qui fus autrefois le plus vaillant compère....

COLOMBINE.

Moi qui fus... moi qui fus... et que nous fait cela ?

ARIETTE.

Vous étiez ce que vous n'êtes plus.
Vous n'étiez pas ce que vous êtes ;

Et vous aviez , pour faire des conquêtes ,
Et vous aviez ce que vous n'avez plus.

Ils sont passés ces jours de fêtes ,
Ils sont passés , ils ne reviendront plus.

Rendez-vous donc plus de justice ,
Et si l'amour vous est propice ,

Goûtez-en paix

Ses doux bienfaits.

N'en cherchez pas la quintessence ,
Contentez-vous de l'apparence.

Qui veut trop voir

Et trop savoir ,

Trouve souvent plus qu'il ne pense.

CASSANDRE.

Moi j'entends voir ce qui me fait plaisir.

Rien de plus.

COLOMBINE.

C'est fort bien l'entendre.

CASSANDRE.

Et si l'on cherche à me surprendre ,

Je saurai bien m'en éclaircir.

J'examinerai tout....

COLOMBINE.

Moi , je vous le conseille.

CASSANDRE.

Pour être sûr de mon fait.

COLOMBINE.

A merveille.

CASSANDRE.

Vois-tu bien ces yeux-là?

COLOMBINE.

Ce sont des yeux d'Argus.

CASSANDRE.

Ils ne dormiront pas. Compte bien là-dessus.
Adieu.

COLOMBINE.

Vous partez donc?

CASSANDRE.

Tout-à-fait.

COLOMBINE.

Bon voyage.

(Cassandre sort.)

SCÈNE VI.

COLOMBINE, seule.

A qui diable en a-t-il avec son radotage ?

Il est des gens d'une drôle d'humeur !

Les moindres refus les irritent.

On leur accorde plus cent fois qu'ils ne méritent,

Ils ne sont pas contents. Il faut en leur faveur

Oublier que le temps laisse après lui des traces ,

Sur un front tout ridé voir folâtrer les grâces ,
Et dans un corps usé trouver de la fraîcheur.
Vous vous moquez , Monsieur ; cela n'est pas possible.
La nature a sur nous une force invincible.
Elle indique à nos cœurs tout ce qui nous convient

Par un charme qui nous attire ;

Et si sur votre compte elle ne nous dit rien ,

C'est qu'elle n'a rien à nous dire.

Je lui parle , ma foi , comme s'il étoit là.

Mais c'est qu'aussi... mais c'est que le voilà...

Le voilà peint à s'y méprendre.

(*Elle regarde le tableau.*)

Bonjour... bonjour, monsieur Cassandre.

Vous voulez qu'on vous aime ; oui, l'on vous aimera ,

Et, si vous voulez même , on vous adorera.

SCÈNE VII.

COLOMBINE, PIERROT.

PIERROT, *en dehors.*

HOLA, hé, la maison... Picard... Lafleur, Lapierre...

COLOMBINE, *étonnée.*

Qui diantre fait ce carillon ?

PIERROT, *courant dans la chambre.*

Pas un laquais ici, pas une chambrière !...

Eh bien ! personne ne répond ?

COLOMBINE.

Eh ! mais... je connois cette mine.

Eh !... c'est Pierrot. * c'est Pierrot que je voi.
Parle donc.

PIERROT.

Hein !

COLOMBINE.

Oui.

PIERROT.

C'est... Eh ! mais, c'est Colombine.

C'est toi?...

COLOMBINE.

C'est toi ?

PIERROT.

C'est moi.

COLOMBINE.

C'est moi.

PIERROT.

Dans ce logis que viens-tu faire ?

COLOMBINE.

C'est notre demeure ordinaire.

PIERROT.

Monsieur Cassandre est-il ou mort ou délogé ?

COLOMBINE.

Ni l'un ni l'autre. Il est encore en vie,
Amoureux comme un enragé ;
Et dans trois jours il se marie.

PIERROT.

Il se marie ! ô ciel ! qu'ai-je entendu ?

Seroit-ce toi par hasard qu'il épouse ?

Si je le savois, tiens, vois-tu !

Dans les transports de ma fureur jalouse...

COLOMBINE.

Mais ce n'est pas de moi qu'il est amoureux.

PIERROT.

Non ?

COLOMBINE.

C'est de ma maîtresse Isabelle.

PIERROT.

Isabelle est ici ?

COLOMBINE.

Sans doute.

PIERROT.

Qu'y fait-elle ?

COLOMBINE.

Elle est chez son tuteur monsieur Cassandre.

PIERROT.

Bon !

COLOMBINE.

Elle a perdu son père et sa mère.

PIERROT.

Léandre,

Quand il saura cela... Je vais bien le surprendre.

COLOMBINE.

Léandre est avec toi ?

PIERROT.

Nous arrivons tous deux ;
Assez mal à propos , si je puis m'y connoître.

COLOMBINE.

Pourquoi ?

PIERROT.

Pourquoi ? Comment mordi ! mon maître
Va se voir enlever sa maîtresse à ses yeux !
Et... je pourrai fort bien n'être pas plus chanceux :
La mienne..., autant de séquestré peut-être.

COLOMBINE.

Tu m'aimes donc toujours ?

PIERROT.

Apparemment.

Et toi ?

COLOMBINE.

Je ne sais pas.

PIERROT.

Comment ?

COLOMBINE.

Mais, oui. Méritez-vous qu'on ait de la constance,
Vous qui, depuis deux ans d'absence,
N'avez pas seulement daigné de temps en temps
Nous informer si vous étiez morts ou vivants.

PIERROT.

Ah ! mon enfant, la fortune inhumaine
Avoit guidé mes pas au bout de l'univers.

J'ai parcouru les terres et les mers.
En un mot, je viens de Cayenne.

COLOMBINE.

C'est donc bien loin ?

PIERROT.

Je t'en répond.

COLOMBINE.

Qu'avez-vous trouvé là, le Pérou ?

PIERRÔT.

Rien de bon ;

Des sauvages fort malhonnêtes,
Gens grossiers, très peu délicats,
Qui, ma foi, ne méritent pas
Que, pour les visiter, on brave les tempêtes.

COLOMBINE.

Des tempêtes, grands dieux ! mais c'est pour en mourir.
En as-tu vu quelqu'une ?

PIERROT.

Oh ! vraiment, une fière !

Qui nous a ballotés une journée entière.
Je n'y saurois penser encor sans en frémir.

COLOMBINE.

Fais-m'en donc le récit, tu me feras plaisir.

PIERROT.

Volontiers. Des dangers que l'on a pu courir,
En voyage comme à la guerre,

On aime assez à discourir.
Ecoute donc... ce que tu vas ouïr.

ARIETTE.

Notre vaisseau, dans une paix profonde,
Sur le vaste océan
Voguoit légèrement;
Et les zéphyrs en se jouant
Caressoient tendrement la surface de l'onde.
Tout-à-coup le ciel s'obscurcit,
Le jour fait place à la nuit,
Les vents entr'eux se font la guerre,
On entend gronder le tonnerre,
Chacun de nous tremble et pâlit.
Le pilote interdit
Dans sa boussole
Cherche le pôle,
Et n'y voit goutte en plein midi.
Jouet des flots,
Le vaisseau danse,
Et jusqu'aux cieux monte et s'élance.
Les matelots
Sans espérance
Gardent tous un affreux silence
Qu'interrompent les hurlements,
Les jurements,
Les sifflements
Des éléments...

Et le tracas...

Et le fracas...

A chaque instant, un gouffre d'eau,
Une cascade menaçante,

A nos yeux effrayés présente
Tout à la fois la mort et le tombeau...

Mais enfin, après l'orage,
On voit venir le beau temps,
Et parmi tout l'équipage
Les plaisirs vont renaissants.

La joie et le bon vin
Du danger chassent l'image,
La joie et le bon vin
Dissipent notre chagrin.

COLOMBINE, *riant*.

Pierrot, mon cher ami, tu viens de loin.

PIERROT.

N'importe,

Me voilà sain et sauf; assez léger d'argent,
Mais plein d'amour, et prêt à finir le roman,
Pour le peu que ton cœur s'y porte.

COLOMBINE.

Hé!... hé!... la proposition...
Nous verrons. Je ne dis pas non.

PIERROT.

Et que ferons-nous de Léandre
Mon pauvre maître, à quoi doit-il s'attendre?
Sans espoir de retour sera-t-il supplanté?

COLOMBINE.

Non. C'est contre son gré que la tendre Isabelle
Se prête à la nécessité ;
Mais dans le fond du cœur elle est toujours fidelle.

PIERROT.

En faveur de ces deux amans ,
Unissons nos efforts pour renouer leur chaîne.

COLOMBINE.

Va, va, pour les rendre contens,
Il n'est rien que je n'entreprenne.
Le bon homme est absent.

PIERROT.

Bon ! tant mieux.

COLOMBINE.

Pour trois jours.
Profitons de ce temps.

PIERROT, *prenant la main de Colombine.*

C'est bien dit , mes amours.

COLOMBINE, *retirant sa main.*

Tais-toi donc.

PIERROT, *batifolant.*

Oui , mon cœur.

COLOMBINE, *le repoussant.*

Veux-tu bien être sage !

PIERROT.

Sans doute , car enfin... Ah ! mais... le mariage...
Si tu m'en crois , formons bien vite ce lien.

COLOMBINE.

J'y consens , si tu m'aimes bien.

PIERROT.

Je pourrois bien sur toi former le même doute ;
Mais mon cœur se refuse à de pareils soucis ,
Et je crois qu'à l'amour que tu m'avois promis
Tu n'as jamais fait banqueroute.

COLOMBINE.

Non , Pierrot , et jamais... jamais aucune ardeur
Ne pourra seulement égratigner mon cœur.

DUO.

COLOMBINE.

Je brûlerai d'une flamme éternelle.

PIERROT.

Jusqu'au tombeau je te serai fidèle.

COLOMBINE.

J'en atteste les dieux.

PIERROT.

J'en jure par tes yeux.

COLOMBINE.

Non , jamais je ne changerai.

PIERROT.

Oui , toujours je te chérirai.

Tu m'aimes donc ?

COLOMBINE.

Ah ! je t'adore.

Et toi Pierrot ?

PIERROT.

Et moi... je te dévore.

(*Il lui baise la main.*)

COLOMBINE.

Doucement, tu me mords.

PIERROT.

Quels moments ! quels transports !

COLOMBINE.

Je brûlerai d'une ardeur éternelle,
Et jamais je ne changerai.

PIERROT.

Jusqu'au tombeau je te serai fidèle,
Et toujours je te chérirai.

COLOMBINE.

Si tu manquois à ta promesse,
Si tu rompois de si beaux nœuds...

PIERROT.

Si tu deviens jamais traîtresse,
Si tu trompois mes tendres vœux...

COLOMBINE.

Au désespoir abandonnée...

PIERROT.

Dans l'horreur de ma destinée...

COLOMBINE.

Mon cher Pierrot, je te poignarderois.

PIERROT.

Mon cher amour, moi je t'étrangleroïis.

COLOMBINE.

Quel excès de tendresse !

PIERROT.

O ma chère maîtresse !

COLOMBINE.

De cette main je te poignarderoïis.

PIERROT.

De mes deux mains, moi je t'étrangleroïis.

Mais ce n'est pas le tout. Mon maître
Ne revient point.

COLOMBINE.

Où peut-il être ?

PIERROT.

Il est allé se mettre en habit plus décent,
Pour rendre ses devoirs au bon monsieur Cassandre,
A son oncle.

COLOMBINE.

Comment ! c'est l'oncle de Léandre,
Notre tuteur ?

PIERROT.

Oui.

COLOMBINE.

— Le trait est plaisant.

Tu devrois bien l'aller chercher.

PIERROT.

Ma fine ,

Il sait bien le chemin. Pour moi je reste ici,
Près de ma chère Colombine.

COLOMBINE.

Non ; cela sera mieux : vas-y.
Va lui porter cette nouvelle.
De mon côté je vais prévenir Isabelle...

PIERROT.

J'entends quelqu'un... oui , le voici.

COLOMBINE.

Eh bien , je te laisse avec lui.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

PIERROT , LÉANDRE.

PIERROT , *à part.*

ON n'a pas toujours de la peine ;
On rencontre parfois quelque chose de bon.

LÉANDRE.

As-tu fait ma commission ?

PIERROT , *à part.*

Je ne m'attendois pas à cette bonne aubaine :

LÉANDRE.

Pierrot , as-tu vu le daron ?

Sait-il que je reviens tout exprès de Cayenne
Pour le voir , l'embrasser , et pour en hériter ?

PIERROT, *à part.*

Ah ! quel plaisir !

LÉANDRE.

Maraud , veux-tu bien m'écouter !

PIERROT, *vivement.*

Ah ! vous voilà , Monsieur ! Votre bonne fortune
Vous amène en ces lieux : vous n'y trouverez point
Ce que vous y cherchez : mais sur un autre point...

Un heureux hasard vous rejoint...

Et nous avons ici chacun notre chacune.

LÉANDRE.

Que veux-tu dire , impertinent ?

PIERROT.

Vous êtes plus heureux que sage.

Vous avez un rival , mais le mal n'est pas grand.

Je vous protège moi , vous aurez l'avantage.

LÉANDRE.

Si tu m'y fais mettre , insolent !...

PIERROT.

Une beauté charmante , belle ,
Qui vous aime toujours malgré l'éloignement...

LÉANDRE.

As-tu donc perdu la cervelle ?

Tu sais quel est l'objet , je t'en ai fait l'aveu ,
Pour qui malgré le temps et l'absence cruelle ,

D'une flamme toujours nouvelle

Je brûle encore à petit feu.

Ne te souvient-il plus quand certaine négresse ,

Que le diable avoit fait amoureuse de moi ,

Prétendit me forcer à vivre sous sa loi ,

Combattu par l'honneur , la pitié , la tendresse ,

Pied à pied disputant ma foi ,

Je te dis... Ce n'est pas... ce n'est pas Isabelle !

PIERROT.

Mais c'est elle aujourd'hui , c'est elle.

M'entendez-vous ?... C'est Isabelle ,

Qui vous aime toujours , qui vous attend ici ,

Ici dedans.

LÉANDRE.

Ah ! mon ami ,

Que me dis-tu ? Par quel prodige ?

Dois-je te croire ?

PIERROT.

Et oui , vous dis-je.

Dans l'instant Colombine ici l'amènera.

LÉANDRE.

Où donc est-elle ?

PIERROT.

La voilà.

SCÈNE IX.

LÉANDRE, PIERRÔT, ISABELLE,
COLOMBINE.

ISABELLE, *courant au-devant de Léandre.*

EST-CE vous que je vois, cher amant ?

LÉANDRE.

Chère amante !

ISABELLE.

N'est-ce point un enchantement ?

PIERRÔT.

C'est lui-même, j'en suis garant.

ISABELLE.

Venez-vous dissiper l'ennui qui me tourmente ?

LÉANDRE.

J'avouïrai qu'en ces lieux je ne vous cherchois pas ;
Mais de vous y trouver mon plaisir est extrême.

J'y venois voir mon oncle.

ISABELLE.

Hélas !

Il est votre rival, il m'aime ;
Et, si je l'en eusse cru,
Notre hymen seroit conclu.

LÉANDRE.

Vous pouviez m'oublier !

ISABELLE.

Malgré moi, je vous jure :

Colombine vous le dira.
Son sentiment étoit qu'en cette conjoncture
Je devois en passer par là.

LÉANDRE, à *Colombine*.

Pourquoi lui conseiller un insigne parjure ?

COLOMBINE.

Dame ! Monsieur , vous n'étiez pas ici :

A Madame , il faut un mari.

C'est un point décidé : son tuteur se présente ;
Le vieux bon homme a la marche pesante ;
Il n'a pas , comme vous , les grâces du maintien :
Mais un Cassandre enfin vaut encor mieux que rien.

PIERROT.

C'est quelquefois la même chose.

COLOMBINE.

Auriez-vous mieux aimé qu'elle restât fille ?

LÉANDRE.

Oui.

ISABELLE, à *Léandre*.

Je ne le pouvois pas déceimment , mon ami.
Le monde est trop méchant ; pour un rien l'on nous glose.

LÉANDRE.

Je merends. Je vois bien que tout est pour le mieux ;
Et vous me trahissiez , sans offenser mes feux.

ISABELLE.

Non , non ; bannissez toute crainte.
Léandre seul pouvoit devenir mon vainqueur,

Et son image dans mon cœur
Étoit trop vivement empreinte.

A R I E T T E.

La nuit, dans les bras du sommeil,
Je rêvois de mon cher Léandre.
Je croyois le voir et l'entendre,
Je l'appelois à mon réveil.
Et je disois d'un ton si tendre :
Ah ! Léandre, mon cher Léandre ,
Tu tardes bien à revenir !
Veux-tu donc me faire mourir ?

D U O.

L É A N D R E.

Votre amant souffroit même peine
Et son cœur étoit à la gêne.
Loin de vos charmes,
Dans les alarmes
Que j'ai passé de tristes jours !

I S A B E L L E.

Mâis l'amour , sensible à nos larmes ,
Vient calmer nos tendres alarmes.
D'un long martyre ,
Par un sourire
Ce dieu charmant finit le cours.

L É A N D R E.

Chérissons l'heureuse journée
Qui fait cesser notre tourment.

ISABELLE.

Peut-on être plus fortunée
Que je le suis en ce moment ?

ENSEMBLE.

Ah ! nos cœurs sont faits l'un pour l'autre :
Par le mien je juge du vôtre.

Même souffrance,
Même espérance,
Mêmes désirs,
Mêmes plaisirs.

COLOMBINE.

Madame, il me vient une idée.
Nos pauvres amoureux sont las ;
Faisons-les rafraîchir.

ISABELLE.

Fais ce que tu voudras.

PIERROT.

La cuisine est-elle fondée ?

COLOMBINE.

Va, va, ne t'embarrasse pas.
Viens m'aider seulement.

PIERROT.

Ce trait de prévoyance
Mérite de ma part ce doux remerciement.

(Il l'embrasse.)

COLOMBINE.

Doux, pour toi.

PIERROT.

D'accord ; mais je pense ,
Quand je me fais plaisir , que je t'en fais autant.

ISABELLE , à *Léandre*.

Mais vous m'avez cherché querelle
Sur la fidélité que l'on doit en amour.

Pourrois-je savoir à mon tour
Si vous avez toujours été fidèle ?

LÉANDRE.

Toujours , toujours. Demandez à Pierrot.

PIERROT.

Monsieur Léandre ? ... c'est.. un héros de tendresse.

(*Bas à Léandre.*)

Parlerai-je de la négresse ?

LÉANDRE , *bas à Pierrot*.

Coquin , si tu dis un seul mot...

(*A Isabelle.*)

Je vous dirai bien plus. Une telle victoire

N'ajoute pas beaucoup à votre gloire.

Le sexe , en ces lointains climats ,

Est si gauche , si laid , si dépourvu d'appas ,

Qu'un homme comme il faut, que l'honneur sollicite,

Dans le fond n'a pas grand mérite

A se garantir de ses lacs.

ISABELLE.

Point du tout. On les dit jolies

Les femmes de ce pays-là.

LÉANDRE.

Fi donc , ne croyez pas cela.
Pour faire excuser leurs folies ,
Des voyageurs , hableurs , menteurs ,
En font des beautés accomplies ,
Qui d'un regard charment les cœurs.
Vains discours , récits infidèles.
J'en ai vu beaucoup , et de près ,
Et n'ai pas eu sujet d'admirer leurs attraits.
Elles n'ont ni vos gentillesse ,
Ni vos grâces enchanteresses ,
Ni ce goût délicat qui donne à la beauté
Plus de piquant et de vivacité ,
Et dont je vois ici de si charmants modèles.
Comment peut-on les trouver belles ?

ISABELLE.

Il faut avoir un goût bien dépravé.

LÉANDRE.

Le terrain seroit bon , s'il étoit cultivé.

COLOMBINE , à Pierrot.

Que fais-tu donc là ?

PIERROT.

Je regarde.

Tenez , Monsieur. Vous n'avez pas pris garde...

Reconnoissez-vous ce portrait ?

LÉANDRE , *regardant avec une loupe.*

Mais je dois croire... et je crois en effet
Que c'est mon très cher oncle.

Théâtre, Op.-Com. 3.

8

COLOMBINE.

Oui, lui-même en personne.

ISABELLE.

Eh bien ! qu'en dites-vous ?

LÉANDRE.

La peinture est fort bonne ;
Mais je le trouve bien vieilli.

ISABELLE.

Il n'est pas dans son jour. Venez le voir ici.

*(Colombine et Pierrot posent le tableau vis-à-vis la
seconde coulisse , à gauche du spectateur.)*

COLOMBINE , à Pierrot.

Posons-le près de cette table.

LÉANDRE , considérant le tableau.

Oui, voilà bien sa mine véritable.

COLOMBINE.

Ah ! ça , tandis que l'on met le couvert ,

Sans façon quittez-nous la place ;

Votre présence ici nous embarrasse.

Allez dans le jardin tous les deux prendre l'air.

(Isabelle et Léandre sortent.)

SCÈNE X.

PIERROT, COLOMBINE.

PIERROT.

C'EST bien dit : hâtons-nous , car la faim me talonne.

Portons cette table à nous deux.

*(Ils apportent au milieu du théâtre une table couverte
d'une nappe et de quatre couverts.)*

Des lumières dessus.

*(On pose deux bougies sur la table , et Colombine
apporte un pâté.)*

Un pâté ! Bon ! tant mieux.

Nous lui dirons deux mots. Ah ! charmante friponne !

COLOMBINE.

Pierrot , finis , ou bien va-t'en dans le jardin.

PIERROT.

Ah ! l'excellent pâté ! quelle odeur ! quelle croûte !

COLOMBINE.

Si je te laisse ici , tu ne pourras sans doute

T'empêcher d'y porter la main :

Viens avec moi chercher du vin.

(Elle sort avec Pierrot.)

SCÈNE XI.

CASSANDRE, *seul.**(Il sort tout doucement du cabinet où il étoit caché.)*

SORTIR par une porte, et rentrer par une autre,

En même temps être absent et présent,

C'est un tour... c'est un tour...

(Voyant la table mise.)

Celui-ci vaut le nôtre.

Avec tant de fracas est-ce moi qu'on attend?

Non; le couvert est mis pour quatre,

Et l'on me croit bien loin. Quand je serois ici,

Nous ne sommes que trois, il en faudroit rabattre.

Mais non; je suis tout-à-fait dans l'oubli :

Pour d'autres que pour moi la fête est préparée...

(Il compte sur ses doigts.)

Colombine, Isabelle... Ah ! c'est partie carrée :

Elles n'auront pas lieu de se reprocher rien.

Chacune, chacune a le sien.

A RIETTE.

C'est donc ainsi que l'on m'abuse,

Cœurs faux, cœurs doubles, cœurs ingrats !...

Mais, non ; je vous demande excuse :

Non, non, vous ne me trompiez pas.

Quand j'ai feint de quitter ces lieux,

Vous avez fait bien des grimaces,

Des pleurs ont coulé de vos yeux...
J'en vois ici de belles traces ,
Les apprêts d'un festin joyeux !...

C'est donc ainsi que l'on m'abuse ,
Cœurs faux , cœurs doubles , cœurs ingrats !...
Mais , non ; je vous demande excuse :
Non , non , vous ne me trompiez pas.

Je m'en doutois , j'étois certain...
La trahison étoit trop claire...
Mais qui... mais qu'est-ce... mais enfin...
Quel est celui qu'on me préfère ?...
Je le verrai... fin contre fin...
Je percerai tout ce mystère.
Mais le diable est-il plus malin ?

C'est donc ainsi que l'on m'abuse , etc.

Mais pourquoi mon portrait est-il changé de place ?

Qui l'a mis là ? pour quel sujet ?...

Ils voudroient me narguer et m'insulter en face...

Et ma figure au moins remplira leur objet.

Pour les contrecarrer , usons de stratagème ;

Et tournons , s'il se peut , la ruse contre eux-mêmes.

Mais comment m'y prendre ? Voyons.

Me montrer tout-à-coup... Ils auront des raisons

Pour démentir les apparences.

J'aurai tort... Ils reviennent... Non...

Non... Pour avoir plus d'assurances ,

Cachons-nous quelque part... Sous cette table...

Non;

(*Il se met derrière le tableau.*)

Ici je serai mieux... Ah ! le tour seroit bon...

Oui , c'est une excellente idée.

J'adopte vos projets... Bien plus ,

Je renchérirai par-dessus.

C'est une affaire décidée.

Vous aimez à me voir ! eh bien , vous me verrez ;

Non tel que vous croyez , mais d'une autre manière :

Ce sera moi , oui moi , sans voile , sans mystère...

Et de tout ce que vous ferez

Je serai témoin oculaire.

Point de quartier... Que vais-je faire ?...

Découper ce tableau !... Pourquoi le ménager ?...

Il est à moi ; je puis bien sans danger...

(*Il découpe et enlève la tête du portrait.*)

Oui , puisqu'enfin la perfidie

S'apprête à me porter le coup le plus fatal,

Aux dépens de la copie

Je sauverai l'original.

L'obscurité me favorise ,

Et la prévention qui les aveuglera

Peut bien encor aider à la méprise.

En tout cas , j'agirai comme l'on agira.

(*Il se place derrière le tableau et passe sa tête par l'ouverture qu'il a faite.*)

SCÈNE XII.

LÉANDRE, PIERROT, ISABELLE,
COLOMBINE, CASSANDRE, *dans le*
tableau

LÉANDRE, *à Isabelle.*

COMMENT ! trois jours plus tard , je perdois ma maîtresse !

CASSANDRE, *à part.*

Je connois ces visages-là.

ISABELLE.

Assurément.

COLOMBINE.

Bon , bon ! oublions tout cela ;
D'un fâcheux souvenir bannissons la tristesse ,
Et ne songeons plus qu'au plaisir.
A table , à table ; allons , point de cérémonie.

ISABELLE.

M'y voilà.

PIERROT.

M'y voilà.

LÉANDRE, *assis à table.*

Comptez , ma chère amie...

PIERROT.

Goutons d'abord le vin...

LÉANDRE.

Eussé-je dû périr ,

Mon fortuné rival eût payé de sa vie
Le bonheur de jouir de vos divins appas.

PIERROT.

Ah ! dame , c'est un fier-à-bras.
A sa fureur quand il se livre...

ISABELLE.

Quoi ! votre oncle !

CASSANDRE , *à part.*

On me tient.

LÉANDRE.

Ah ! lui , c'est différent.

Comme il n'a pas long-temps à vivre ,
J'eusse attendu sa mort assez patiemment.

CASSANDRE , *à part.*

Le méchant garnement !

ISABELLE , *à Léandre.*

Buvez donc.

LÉANDRE ; *tenant son verre.*

Ma chère Isabelle ,

Permettez-vous.

(Il choque avec elle.)

CASSANDRE , *à part.*

Ah ! ciel , mon vin !

ISABELLE , *à Léandre.*

De tout mon cœur.

PIERROT.

Nous avons eu plus de bonheur ;
Ma Colombine et moi. Toujours tendre et fidelle...

COLOMBINE.

Plus que je ne devois.

ISABELLE, *à Léandre.*

De quoi vous plaignez-vous ?

Pendant deux ans votre silence

M'avoit ôté toute espérance.

Par raison , par devoir , je prenois un époux ;

Mais je ne l'aimois point. En devenant sa femme ;

Quand ma bouche feignoit de répondre à sa flamme ,

D'approuver ses tendres désirs ,

C'est à vous qu'en secret j'adressois mes soupirs.

CASSANDRE, *à part.*

Où m'allois-je fourrer ?

COLOMBINE.

Le plaisant de l'affaire ;

C'est que ce vieux penard...

CASSANDRE, *à part.*

J'étouffe de colère.

COLOMBINE.

Est difficile à contenter.

Avec sa face de carême ,

Il prétend , et de plus il ose se flatter ;

Comme un beau Céladon, d'être aimé pour lui-même.

CASSANDRE , *à part.*

La coquine !

COLOMBINE , *à Pierrot , en lui donnant un soufflet.*

Faquin !

PIERROT , *surpris.*

Est-ce pour plaisanter ?

COLOMBINE.

C'est pour t'apprendre à m'appeler coquine.

ISABELLE.

Vous êtes vive , Colombine.

COLOMBINE.

Non ; mais il faut savoir se faire respecter.

PIERROT , *tenant sa joue.*

Je ne lui disois rien.

COLOMBINE.

Ah ! point de ton maussade :

Mange , et tais-toi.

PIERROT.

Je n'ai plus d'appétit.

COLOMBINE.

Pardi , te voilà bien malade.

Embrasse-moi , tout sera dit.

LÉANDRE , *à Isabelle.*

Si nous faisons chorus ?

ISABELLE.

Avec plaisir.

CASSANDRE , *à part.*

J'eurage.

LÉANDRE.

En attendant le mariage...

ISABELLE.

Mais Cassandre , à qui j'ai promis...

COLOMBINE.

Quand vous auriez juré vos grands dieux , c'est bien pis ,
Il n'en seroit pas davantage.

Serments d'amour , serments d'usage ,
Qui ne se font jamais que sous condition ,
Et dont on se dédit , suivant l'occasion ,
Quand on trouve son avantage.

PIERROT.

Fort bien imaginé.

CASSANDRE , *à part.*

J'étois le pis-aller !

COLOMBINE.

Oui , oui , Madame , il faut parler.
Léandre est de retour , cela change la thèse.
N'allez pas faire ici la sotte et la niaise :
Je vous conseille , moi...

ISABELLE.

Mais mon destin dépend
De mon tuteur. Sans son consentement
Que faire ?

LÉANDRE.

Nous l'aurons.

ISABELLE.

Je crains...

LÉANDRE.

Soyez-en sûre.

Il est bon homme au fond... et... voyez sa figure...
Elle n'annonce rien de dur, ni de méchant.

ISABELLE.

Ce n'est que son portrait... Mais s'il étoit présent...

LÉANDRE.

Pour vous encourager, essayez-vous d'avance;
Allez lui déclarer notre tendre penchant.

ISABELLE.

Parler à ce portrait ! Ah ! quelle extravagance !
Il faudra donc que je lui dise ainsi...

(Elle se lève de la table.)

PIERROT.

Donnez-vous pour l'instant certain air d'innocence.

ISABELLE.

Les yeux baissés ?

LÉANDRE.

Fort bien.

ISABELLE.

Je ne saurois.

COLOMBINE, PIERROT.

Si, si

ISABELLE, *s'adressant au tableau.*

Monsieur, voilà l'amant que mon cœur a choisi,

Je ne saurois aimer que lui.
Consentez-vous à me le donner ?

CASSANDRE , *forçant sa voix.*
Oui.

QUINQUE.

CASSANDRE.

Ah ! j'ai tout vu ,
Tout entendu.

ISABELLE , LÉANDRE , COLOMBINE , PIERROT.

O ciel ! ô ciel !
Quel tour cruel !

CASSANDRE.

Un tour semblable
Est-il croyable ?

ISABELLE , LÉANDRE , COLOMBINE , PIERROT.

Est-il croyable ?
Mais c'est le diable.

CASSANDRE.

Qui l'auroit cru ?
Qui l'auroit cru ?

ISABELLE , COLOMBINE.

dit vieillard qu'on croit parmi ,
Qui dans l'instant se trouve ici !

CASSANDRE.

J'en doute encor , moi qui l'ai vu.

LE TABLEAU PARLANT ,

LÉANDRE , PIERROT.

J'en suis , j'en suis tout interdit.
Tout stupéfait , tout déconfit.

CASSANDRE.

Vous voilà pris au dépourvu.

ISABELLE , LÉANDRE.

Il a tout vu ,
Tout entendu.

CASSANDRE.

Quoi ! votre cœur est abattu ?

ISABELLE , LÉANDRE.

Qui l'auroit cru ?
Tout est perdu.

COLOMBINE , PIERROT.

De son courroux
Je crains les coups.

CASSANDRE.

Il ne faut pas désespérer.

ISABELLE , LÉANDRE.

Il va crier , pester , jurer.

CASSANDRE.

Vous saurez bien vous en tirer.

ISABELLE , LÉANDRE.

Il va vouloir nous séparer.

COLOMBINE , PIERROT.

Où me cacher , où me fourrer ?

CASSANDRE.

Vous ne cherchiez qu'à me trahir ;
Et moi j'ai su vous prévenir.

ISABELLE , LÉANDRE.

Nous séparer , nous désunir !
Ah ! pourriez-vous y consentir ?

COLOMBINE , PIERROT.

A ses regards comment m'offrir ?
Comment le fuir ?
Que devenir ?

CASSANDRE.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! quel plaisir !
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! quel plaisir !

ISABELLE , LÉANDRE.

Jamais , jamais ,
Je ne pourrais.
Plutôt mourir ,
Plutôt mourir.

COLOMBINE , PIERROT.

Jamais , jamais ,
Je n'oserois ,
Je ne pourrois
Le démentir.

CASSANDRE , *à Isabelle.*

Eh bien ! vous ne dites plus mot !
Quel est donc à présent le soin qui vous occupe ?

LÉANDRE.

Monsieur....

CASSANDRE.

Taisez-vous , maître sot.

(A Isabelle.)

Vous avez cru que j'étois votre dupe.

ISABELLE , *d'un air soumis.*

Monsieur... c'est malgré moi... je ne prévoyois pas...
Et j'espérois si peu... pour sortir d'embarras...
Ma résolution... Parle , toi , Colombine.

CASSANDRE.

Et que dira cette coquine ?...

COLOMBINE.

Puisque vous savez tout , il faut vous l'avouer ;
Ce que l'on en faisoit , c'étoit pour vous jouer :
On se moquoit de vous , Monsieur , je le confesse ;
On ne le fera plus , vous avez trop d'adresse.

CASSANDRE.

La plus noire des trahisons !...

PIERROT.

Monsieur , un peu de patience.
 Nous ne l'avons pas fait sans de grandes raisons.
 L'Amour... ce petit dieu... qui fait par sa puissance...
 Extravaguer l'adolescence...
 Et... conduit la vieillesse aux petites maisons...

CASSANDRE.

Eh bien ?

PIERROT.

Eh bien , Monsieur... lorsque sa flamme brille..
 Ça fait qu'on ne voit goutte... et la chaleur du feu..
 Enfin , c'est pour votre neveu ;
 Ça ne sort pas de la famille.

CASSANDRE.

C'est à merveille... mais de mon juste courroux
 Vous devez éprouver les coups.
 Je veux , quoi que vous puissiez dire ,
 Être enfin le dernier à rire...
 Je vous unis tous deux pour me venger de vous.

COLOMBINE , *à Cassandre.*

Nous ne sommes pas moins coupables ;
 Nous avons machiné ces complots détestables :
 (*Montrant Pierrot.*)

Voulez-vous nous punir aussi ?

CASSANDRE.

Mariez-vous. Allez au diable.

COLOMBINE , *faisant la révérence.*

Grand-merci.

VAUDEVILLE.

ISABELLE, LÉANDRE,

CASSANDRE.

COLOMBINE, PIERROT.

Le dieu de la tendresse

Sourit à la jeunesse.

Il fuit avec courroux ,

Les vieux et les jaloux.

De l'amour ,

En ce jour ,

Goûtons l'aimable ivresse. Je suis la voix traîtresse.

Ses ardeurs

Dans nos cœurs

Ne portent que des coups

Doux.

Du dieu de la tendresse ,

Heureux qui peut sans cesse

Affronter le courroux ,

Braver, braver les coups !

De l'amour ,

En ce jour ,

Ses douceurs ,

Ses ardeurs ,

Bientôt nous rendent tous

Fous.

CASSANDRE.

L'amour est un enfant

Fier et doux par caprice.

Ce qu'il donne , à l'instant ,

Il le reprend.

Après quelque service ,

Il vous met hors de lice.

Il ne fait nul état

D'un vieux soldat.

(Tous reprennent le rondeau.)

DUO.

LÉANDRE, ISABELLE.

L'amour, de nos souhaits
A comblé la mesure.
Célébrons à jamais
Ses doux bienfaits.
Ce moment nous assure
Une volupté pure.
Pour qui sait en jouir
Ah ! quel plaisir !

(*On reprend le rondeau.*)

COLOMBINE.

Le bonheur de Pierrot...

PIERROT.

Est dans sa Colombine.

COLOMBINE.

Colombine en Pierrot...

PIERROT.

Trouve un bon lot.

COLOMBINE.

Cette œillade assassine...

PIERROT.

Cette peste de mine...

COLOMBINE.

Promet, promet beaucoup.

PIERROT.

Et tiendra tout.

(*On reprend le rondeau en chœur.*)

FIN DU TABLEAU PARLANT.

3

LE SORCIER,
COMÉDIE-LYRIQUE EN DEUX ACTES,

MÊLÉE D'ARIETTES.

PAROLES DE POINSINÉT,

Musique de PHILIDOR.

Représentée pour la première fois le 2 janvier 1764.



NOTICE

SUR

POINSINET.

POINSINET (Antoine-Alexandre-Henri) naquit à Fontainebleau, le 17 novembre 1735. Tourmenté de la rage d'écrire, il débuta dans la carrière du théâtre, à l'âge de dix-huit ans, par *Totinet*, parodie de *Titon et l'Aurore*, jouée à l'Opéra-Comique en 1753. Il donna successivement à ce théâtre, *l'Heureux Accord*, 1754; *le Faux Dervis*, 1757; *Gilles garçon peintre*, parodie du *Peintre amoureux de son modèle*, 1758; *l'Ecosseuse*, parodie de *l'Ecos-saise*, 1760. (Anseaume eut part à cette dernière pièce.)

Poinsinet a donné au théâtre Italien *le Petit Philosophe*, comédie en un acte et en vers, représentée le 14 juillet 1760; *Sancho-*

Pança, opéra en un acte , 1762; *le Sorcier*, 1764 (c'est la seule pièce que nous ayons admise dans ce recueil); *Tom-Jones*, opéra, 1765; *la Réconciliation villageoise*, 1765.

On a de lui deux grands opéras : *Théonnis*, 1767, et *Ernelinde*, 1767.

Il avoit donné au Théâtre Français *l'Impatient*, 1757, et *le Cercle*, 1764.

Nous ne parlerons pas de quelques parades ou pièces de société, ni de *la Mort d'Adam*, tragédie traduite de l'allemand, 1762, ni d'autres opuscules étrangers au théâtre.

Il étoit allé en Italie en 1760; il partit pour l'Espagne en 1769. Il comptoit travailler dans ce royaume à la propagation de la musique italienne et des arriettes françaises. Il s'y noya dans le Guadalquivir; d'autres disent qu'il mourut des suites d'un bain qu'il avoit pris imprudemment dans ce fleuve, après son souper.

Poinsinet est moins célèbre aujourd'hui par ses nombreux ouvrages, que par les mystifications dont il a été le sujet. Monnet, à la suite de ses *Mémoires*, a consacré vingt-trois chapitres au récit de ces mystifications.

PERSONNAGES.

JULIEN.

BLAISE.

BASTIEN.

AGATHE.

SIMONE.

JUSTINE.

PAYSANS ET PAYSANNES.

Le théâtre représente d'un côté une avenue d'arbres, et de l'autre un village; on aperçoit au milieu un ou plusieurs arbres qui distinguent le village du grand chemin. Sur le devant est la maison de madame Simone, vis-à-vis de laquelle est un arbre dont les branches courbées forment une espèce de berceau; on voit sous cet arbre une table qui sert à différents usages.

LE SORCIER,

COMÉDIE-LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

AGATHE , BLAISE.

(*Agathe , à la gauche du théâtre , est auprès d'une table , sur laquelle il y a du linge , tel que des mouchoirs , des serviettes , qu'elle s'occupe à repasser ; on voit sur sa gauche une petite corde attachée aux deux coulisses , sur laquelle il y a aussi du linge suspendu ; à sa droite , à terre , un fourneau où les fers chauffent , et à côté un petit soufflet.)*)

AGATHE , en repassant.

D
E ce linge que je repasse ,
Chaque pli dispaçoit soudain ;
De mon cœur jamais rien n'efface
L'inquiétude et le chagrin...

(*Elle met un fer au feu , prend le soufflet et souffle.*)

Ce feu, qu'en soufflant j'allume,
Est l'image de mon cœur :
L'amour en nourrit l'ardeur,
Et la tristesse le consume.

(*Elle se remet à repasser.*)

DUO.

BLAISE, *l'aperçoit et arrive doucement.*
La voilà... marchons doucement,
Elle est seulette.

AGATHE, *continue à repasser sans voir Blaise.*

Toi, que je regrette ;
Cher Julien... cher amant !

BLAISE, *toujours à part.*
Sur sa bouche jolie,
Que je me sens d'envie
De voler un baiser !

AGATHE, *en reprenant un nouveau fer.*
Voulois-tu m'abuser ?

BLAISE, *en tournant son chapeau.*
Bonjour, ma bonne amie.

AGATHE, *à part.*
C'est Blaise... ah ! qu'il m'ennuie !

BLAISE, *s'approche pour la caresser.*
Ma bonne amie...

AGATHE, *en repassant le repousse du coude.*
Que voulez-vous oser ?

BLAISE, *gaiement, en remettant son chapeau.*

C'est ce soir qu'on nous marie :

Tu ne peux me refuser

Un seul petit baiser.

AGATHE.

Finissez, je vous en prie.

AGATHE.

BLAISE.

Ne vous y jouez pas.

Tu me l'accorderas.

BLAISE.

C'est ce soir qu'on nous marie.

AGATHE, *en repassant, et sans le regarder.*

Nous ne le sommes pas.

BLAISE, *la presse de plus en plus.*

Fillette

Jennette

S'appaise en pareil cas.

AGATHE, *se fâche, et lui oppose un fer qu'elle vient de prendre au feu.*

Ne vous y jouez pas.

Le fer est chaud... gare au visage.

BLAISE.

Quoi ! tu fais la sauvage !

BLAISE, *la presse.*

AGATHE, *lui présente le fer.*

Tu me l'accorderas.

Ne vous y jouez pas.

AGATHE, *se remettant à l'ouvrage.*

Je vous le répète encore, monsieur Blaise, vos façons ne me conviennent point du tout.

BLAISE , *avec humeur.*

Vraiment ! je sais bien que vous ne m'aimez pas.

AGATHE , *d'un air désolé et travaillant toujours.*

Vous avez deviné cela sans être sorcier.

BLAISE.

Oh ! le sorcier ! je sais bien itou que vous attendais celui dont on parle tant dans le village , et que , si vous en étiez la maîtresse , vous l'auriez déjà été consulter plus de dix fois pour avoir des nouvelles de Julien. C'est celui-là qui vous tiant au cœur ; mais attendu qu'il est peut-être mort...

AGATHE , *vivement.*

Et qui vous l'a dit ?

BLAISE.

Parguienne , autant vaut. De d'puis deux ans qu'il est parti pour le bout du monde , je n'ons pas reçu une seule fois de ses nouvelles.

AGATHE , *piquée.*

Vous seriez tous bien étonnés s'il revenoit.

BLAISE.

C'est vrai : j'ons plus d'une raison pour ne m'en pas soucier.

AGATHE.

Je le crois ; j'ai entendu parler d'un certain dépôt.

BLAISE, *vivement.*

Ça n'est pas vrai. (*A part.*) Tenons ferme. (*Haut.*) Je n'ons rien à lui; qu'il revienne s'il veut. Il reviendrait trop tard, en tout cas. C'est drès demain que je vous épouse. Parmi tous ceux qui vous courtisoient, votre mère m'a choisi elle-même, et ça fait ben voir qu'elle est connoisseuse, oui.

AGATHE.

Puisqu'elle s'y connoît, et vous trouve si aimable, que ne vous épouse-t-elle aussi elle-même?

BLAISE.

Oui-dà, vous le prenez sur ce ton. Oh! je m'en vais un peu l'y conter ma chance; elle sait bian le procès que les procureurs nous entretenont depuis dix ans; si je ne vous épousons pas, je m'en moque; je plaiderons tant que j'y serons ruiné l'un ou l'autre. Mais la v'là qui vîant tout à point. Acoutez un peu, dame Simone.

SCÈNE II.

BLAISE, SIMONE, AGATHE, *qui se remet à son linge.*

SIMONE, *gaiement.*

BONJOUR, monsieur Blaise. Eh bien! quoi? qu'est-ce qu'il y a, notre gendre?

BLAISE , *en la saluant.*

Oh ! rain : tant seulement une bagatelle ; c'est que votre fille ne veut pas de moi.

SIMONE , *tantôt grondant sa fille , tantôt caressant Blaise.*

Alle ne veut pas de vous.... Trédame.... si j'en étions çartaine.... Mais ça ne se peut pas, monsieur Blaise, ma fille est trop bian élevée, trop obéissante.... Si je l'entendions remuer le bout des lèvres.... Au reste, il ne faut pas vous fâcher, c'est un enfant, ça ne sait pas ce qui lui convient... Et ce n'est pas ma faute; depuis trois ans que son pauvre père est défunt, on sait bien que je n'ons rien épargné pour l'élever comme une dame, et l'y bailler de bons principes; mais on a beau faire.... Allons, petite fille, laissez-là votre linge, et demandez excuse à monsieur Blaise.

AGATHE.

Moi, ma mère, que je lui demande excuse, tandis que c est lui qui voudroit...

SIMONE.

Comment, il voudroit !... En v'là bien d'une autre : mais il fait bien, il a droit de vouloir, il sera votre mari, et les maris sont les maîtres. Oh ! vraiment, vraiment; vous ne conpoissez pas le mariage : il y a bien d'autres volontés qu'il faudra vous accoutumer à faire.... Mais voyons donc ce qu'il voudroit... qui vous rend si maussade ?

AGATHE, *d'un air fâché.*

Il voudroit m'embrasser de force.

SIMONE.

De force !... Ah ! ça n'est pas bien, monsieur Blaise.

BLAISE.

Parguienne, c'est sa faute. Au point où que j'en sommes, ces petites familiarités-là devroient bien nous être permises ; mais elle n'a que son Julien dans la tête.

SIMONE.

Il faudra ben qu'il en sorte.

AGATHE, *en repassant, et comme à part.*

Non, jamais.

SIMONE.

Plâit-il ?

AGATHE, *en repassant, à demi-voix, avec humeur.*

En tout cas, ce ne seroit pas monsieur Blaise...

BLAISE.

Vous l'entendez. Elle veut épouser queuque seigneur, un magister, un bailli, pour faire la madame. Mais apprenez, mademoiselle, que chacun vaut son prix. J'estimons autant notre profession que leur science, et Blaise le vigneron ne se donneroit pas pour tous les procureurs du bailliage. Fi donc, toute leur besogne n'aboutit souvent qu'à faire de la peine ; mais nous, je ne travaillons jamais que pour la santé et le plaisir.

ARIETTE.

Grâce à nos soins quand la vendange est bonne ,
De tous côtés on accourt pour nous voir.

On entend gémir le pressoir ,
Le vin dans la cuve bouillonne ,
Il fait éclater les cerceaux ;
Mais morguienne , à coups de marteaux ,
Je vous l'enchaînons dans la tonne ,
Dont j'allons parer nos caveaux.

Partout de la liqueur vermeille
Les flots purs coulent à foïson.
Chacun rit , s'anime et s'éveille ,
Et chante , en vuidant sa bouteille,
Et le vin et le vigneron.

Grâce à nos soins, etc.

(Pendant cette ariette , Agathe est toujours occupée à son ouvrage , et Simone applaudit à Blaise par ses gestes.)

SIMONE.

Et v'là ce qui s'appelle avoir du plaisir. Aussi quand j'y suis , comme je m'en donne ! vous en souvient-il , compère Blaise ?

ARIETTE.

A la vendange dernière
Il falloît me voir danser ,
Recommencer
Sans me lasser.

J'engageois d'la bonne manière

Les garçons à se trémousser.

Toujours en cadence,

Par ici, compère, et par là,

Et trallallire, et trallalla,

Et vive la danse.

Dans un coin, d'un air bondeur

Ma fille cachoit son humeur.

Va, mon enfant, j'aurai beau faire,

Tu ne vaudras jamais ta mère.

Mais moi, compère Blaise, mais moi !

A la vendange dernière, etc.

(A la reprise, elle prend Blaise et le fait danser)

BLAISE, *continuant de danser, quoique Simone l'ait quitté.*

Courage, dame Simone, courage.

SIMONE, *le caressant.*

Allez, mon petit compère, ne vous inquiétez pas, vous serez mon gendre, je vous baillerai ma fille; vous avez ma parole, ça suffit: je m'en vas un peu lui parler sérieusement... Courez, de votre côté, trouver le tabellion; vous savez de d'quoi je sommes convenus.

BLAISE.

Oui, j'ons déjà prévenu le notaire, tout sera prêt pour ce soir; mais j'y repasserons encore. Sans adieu, dame Simone: bonjour, mademoiselle Agathe.

SIMONE , *d'un air gracieux.*

Votre servante , monsieur Blaise.

(*Blaise sort.*)

SCÈNE III.

SIMONE , AGATHE.

AGATHE , *quittant vivement son ouvrage.*

Ma mère , de grace écoutez-moi.

SIMONE.

Vous allez me parler encore de votre Julien?

AGATHE.

Hélas ! oui.

SIMONE.

Et moi , je prétends que vous n'y pensais plus.

AGATHE.

Je ne le puis pas.

SIMONE.

Mais je le veux.

AGATHE , *vivement.*

Est-ce que je suis la maîtresse d'oublier quelqu'un à qui j'ai du plaisir à penser sans cesse ?
(*Très-vivement.*) Vous l'exigez en vain , vous n'y réussirez pas.

ARIETTE.

Non , non , ma mère ,

Non , n'espérez pas que mon cœur

Puisse éteindre une ardeur

Si vive , si sincère :

Non, non, ma mère,
Ne m'ordonnez pas mon malheur.
En partant, il me dit : Agathe,
Je te vais quitter malgré moi :
Julien ne vivra que pour toi.
Et l'on veut que je sois ingrate !
Ne m'en imposez pas la loi.

Non, non, ma mère, etc.

SIMONE.

Vraiment, je ne dis pas que Julien ne soit un
joli garçon ; mais tu sais qu'il s'est fait soldat.

AGATHE.

Mais mon père ne l'avoit-il pas été ?

SIMONE.

C'est bien différent ; il ne l'étoit plus quand je
l'ons épousé, et j'avois des preuves qu'il m'aimoit.

AGATHE.

Je suis bien sûre aussi que Julien m'aime.

SIMONE.

Oui-dà, un garçon qui est au bout du monde ?
Comme ça raisonne ! Comment veux-tu, ma
pauvre enfant, que les hommes nous soyent fideles,
quand ils sont loin de nous ; c'est tout ce qu'ils
pouvont faire quand je ne les pardons pas de vue.

AGATHE.

Oh ! je saurai bientôt à quoi m'en tenir, et
quand je devrois aller toute seule au village pro-

chain , pour y consulter ce fameux sorcier qui sait tout....

SIMONE.

Oui ! il t'en dira de belles ! ce sont des fripons que tous ces gens-là. Mais tant y a qu'il n'y a ni sorcier , ni sorcellerie qui tienne. Quand je t'avons dit : Aime Julien , ma fille , tu l'as fait , et c'étoit raisonnable , parce que j'en avions la fantaisie. A présent , je voulons que tu l'oublies , et il faut nous obéir de d'même. Julien est parti , ni ne vient , ni ne baille de ses nouvelles : c'est lui qui a tort. Est-ce que j'avons le loisir de te garder fille pendant dix ans ? Si tu le crois , tu te trompes ; v'là le compère Blaisé qui se présente. C'est un garçon sage , riche....

AGATHE.

Oui , du bien d'autrui.

SIMONE.

Eh ! que nennin : du sien propre. Il est un peu simple , un peu crédule ; c'est ce qu'il faut pour faire un bon mari. J'ons un gros procès ensemble qu'il consent de tarminer en baillant notre signature et la sienne , et j'entendons que drès ce soir tout ce tracas-là finisse.

AGATHE.

Que je suis mallieureuse ! Mais , ma mère , songez donc que je n'aime point du tout ce monsieur Blaise.

SIMONE.

Tant mieux pour toi , vraiment ; t'en auras moins

de tintoin ; va , va , ma fille , tu apprendras quelque jour à tes dépens qu'une honnête femme n'aime jamais que trop son mari. Parguienne , la plupart du temps , quand on s'épouse , on ne se baille pas le loisir de penser si on s'aime : tout ça n'y fait rien , drès que les finances se convenont , on s'arrange , le mariage se tarmine , et l'amitié viant quand alle peut : c'est la belle manière.

SCÈNE IV.

SIMONE , JUSTINE , AGATHE.

JUSTINE , *accourt en sautant.*

Ma marraine , ma marraine...

SIMONE , *d'un ton grondeur.*

Eh bien ! que voulez-vous , petite fille ?

JUSTINE.

V'là monsieur Blaise qui se promène avec le tabellion : il dit comme ça qu'il va épouser Agathe.

SIMONE.

Sans doute.

JUSTINE , *d'un ton naïf.*

Oh ! puisque vous donnez un mari à votre fille , donnez-m'en donc un aussi , ma bonne petite marraine.

SIMONE.

En voici bien d'une autre ! Comment , vous avez envie d'être mariée ?

JUSTINE, *riant*.

Vraiment oui, tout le monde me dit que ça fait grand plaisir.

SIMONE.

Et à qui voulez-vous l'être ?

JUSTINE.

Mais... à qui vous voudrez ; moi, cela m'est égal.

AGATHE, *vivement*.

Eh bien ! ma mère : Justine est beaucoup plus aimable que moi ; que ne la donnez-vous à monsieur Blaise ?

SIMONE, *à sa fille*.

Taisez-vous.

JUSTINE, *d'un air en-dessous*.

Oh ! je ne veux pas vous enlever votre amoureux.

AGATHE, *vivement*.

Je vous le cède de tout mon cœur.

JUSTINE, *baisse les yeux et joue avec son tablier*.

Ce n'est pas de celui-là que je me soucierois d'être la femme.

SIMONE, *durement*.

Vous en aimez donc un autre ?

JUSTINE, *intimidée*.

Je ne sais pas.

SIMONE, *ferme*.

Parlez, parlez.

JUSTINE, *reculant.*

Mais non, ma marraine, je trouve seulement bien jolis les bouquets que Bastien me donne.

SIMONE, *à part.*

Qu'entends-je ? La petite masque ! un garçon que je me réservais ! (*Haut*) Ah ! vous vous donnez les airs d'aimer Bastien ! c'est bon à savoir.

JUSTINE.

Mais je ne vous dis pas que je l'aime : je serois seulement plus contente de l'épouser qu'un autre... Si j'ai du plaisir à voir Bastien, ce n'est pas ma faute... et puis, n'est-il pas bien permis à mon âge d'avoir un peu d'envie d'être mariée ?

ARIETTE.

Jeune fillette,
Sans trembler, n'ose faire un pas.
Les mamans, les papas,
Chacun la guette,
Tout l'inquiète ;
Jeune fillette,
Sans trembler, n'ose faire un pas.
C'est une gêne, un martyre.
Danses, chansons, petits jeux,
Regards, sourire,
Tout pour elle est un crime affreux.
Jeune fillette, etc.

(*Pendant cette ariette, Agathe resserre son linge à ses fers, et met le tout sur la table.*)

Mais quand on est femme, oh ! cela est bien différent.

SIMONE.

Oh ! vraiment , vraiment , v'là de belles raisons que vous me baillez-là. (*A part.*) J'aurons l'œil que Bastien et elle ne se trouvent plus ensemble. (*Haut.*) Vous ne savez donc pas que vous dépendez de votre frère Julien , que nous ignorons s'il vit encore , et que vous ne pouvez prendre aucun engagement sans son aveu ?

JUSTINE.

Mais monsieur Blaise dit partout que Julien ne reviendra plus.

AGATHE , *vivement* , *tout en pliant son linge.*

Monsieur Blaise ne sait ce qu'il dit.

JUSTINE.

Que je serais aise de revoir mon frère ! je l'aime de tout mon cœur ; il m'aime bien aussi , et peut-être ne s'opposeroit-il pas si fort à mon mariage.

BASTIEN.

Allez , vous n'en seriez pas si curieuse , si vous saviez comme moi ce qui en est.

AGATHE , *vivement.*

Mais si cela est si fâcheux , pourquoi voulez-vous...

SIMONE.

Paix... Il y a bien de la différence.

(*Elle les prend toutes deux par la main.*)

ARIETTE.

Mes chers enfants, laissez-moi faire.

Je suis de bonne foi :

Je vous chéris en mère.

Laissez-moi faire ,

Dans cette affaire

Ne vous fiez qu'à moi.

(*Elle les conduit chacune à un côté du théâtre.*)

(*A Justine.*)

Va , le mariage

Est un esclavage ,

Où l'on n'éprouve que rigueurs.

(*A Agathe.*)

Dans le mariage ,

Une femme sage

Ne trouve jamais que douceurs.

(*A Justine.*)

Il n'a que des rigueurs.

(*A Agathe.*)

Il n'a que des douceurs.

(*A Justine.*)

Les travaux , les soins , la misère :

Tiens , tout cela me fait frémir.

(*A Agathe.*)

Un mari qui cherche à nous plaire ,

Qui ne vit que pour nous chérir.

(*A Justine.*)

Toujours de la gêne.

(*A Agathe.*)

Jamais nulle peine.

(*A Justine.*)

Un mari jaloux.

(*A Agathe.*)

Un fidèle époux.

(*Elle les rassemble , et reprend l'arielle.*)

Mes chers enfants , laissez-moi faire , etc.

Blaise est ton fait... (*A Justine.*) Vous perdez votre temps , petite fille , de songer à Bastien ; on m'a bien averti qu'il en aimoit une autre.

(*Ici on aperçoit Bastien.*)

SCÈNE V.

JUSTINE , SIMONE , BASTIEN , AGATHE.

BASTIEN , *qui a entendu les dernières paroles de Simone , accourt.*

OH ! pour cela non , dame Simone , je n'ai de ma vie aimé que Justine.

JUSTINE , *d'un ton très malin.*

On vous a mal averti , ma marraine.

SIMONE.

Taisez-vous , petite sotte. (*A part.*) Que vient faire ici cet étourdi ? Tâchons de les séparer. (*Haut*) Allons , resserrez tout cela , ma fille , et rentrez vite. Vous savez bien que monsieur Blaise et le notaire ne sont pas faits pour vous attendre. (*A Justine.*) Et vous aussi , marchez devant moi. Oh ! vraiment , vraiment , je ne vous laisserai plus

causer avec les garçons... (*Elle fait marcher ses deux filles devant elle : Justine et Bastien se saluent des yeux : Simone revient tout de suite et caresse Bastien*). Adieu, mon ami Bastien. N'est-ce pas une honte, un joli homme comme vous de s'amuser avec des enfants ? Allez, je vous réserve quelque chose de bien meilleur. Adieu, mon petit Bastien, adieu, mon ami. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

BASTIEN, seul, et tout étonné des caresses de Simone.

QUE veut dire cette folle avec ses caresses ? Elle emmène Justine. En vain son frère me l'avoit promise en mariage : de la façon dont s'y prend dame Simone, je suis bien tenté de croire qu'elle a sur moi des vues pour elle-même... Si Julien pouvoit revenir, son retour feroit mon bonheur : il m'accorderoit Justine, il m'aideroit à obtenir la tendre aveu qu'elle s'obstine à me refuser.

ROMANCE.

Nous étions dans cet âge encore
Où chacun ignore
L'amour et l'espoir :
Dans son cœur on ne sent éclore
Que le seul désir de se voir.

D'un bouquet cueilli pour Justine ,
Que ma main badine
Dans son sein a mis ,
Sur sa bouche encore enfantine ,
Le plus doux baiser fut le prix.
Aujourd'hui , la friponne oublie
La fleur si jolie
Qui fit son plaisir ,
Et je n'oublierai de ma vie
Le baiser que j'osai cueillir.

SCÈNE VII.

JULIEN , *en habit de voyage* , BASTIEN.

JULIEN.

A la fin , m'y voici.

BASTIEN , *à part.*

Qu'entends-je?... Qui peut conduire ici ce voyageur?... Mais quels traits !...

JULIEN , *sans voir Bastien.*

Je me sens renaitre ; ma foi , on a raison de dire qu'il fait bon reprendre son air natal. La chaumière où je suis né me plaît cent fois mieux qu'un palais ,

BASTIEN , *à part.*

Si j'en crois mon cœur...

JULIEN , *regardant Bastien.*

Que vois-je?... Mais , oui , vraiment.

BASTIEN.

Approchons-nous...

JULIEN.

Je ne me trompe point.

BASTIEN, *vivement.*

C'est lui.

JULIEN, *vivement.*

C'est lui.

ENSEMBLE.

C'est lui-même.

JULIEN, *l'embrasse,*

Mon cher Bastien !

BASTIEN, *l'embrasse.*

Mon cher Julien !... quoi !... c'est toi que je re-
vois, que j'embrasse ; toi dont j'attends tout mon
bonheur ! Comment te portes-tu... d'où viens-tu ?

JULIEN.

Je me porte bien. Je reviens des Indes. J'avois
suivi, par devoir, sur les côtes de Bretagne, ce
jeune gentilhomme, le fils de la dame du village ;
je l'aimois assez. Mais la plupart des grands sei-
gneurs ressemblent aux belles peintures ; ça n'est
bon à regarder que de loin. J'ai bien vite cessé
d'estimer celui-ci, en commençant à le connoître.
Il étoit trop fier pour écouter mes avis, et j'étois
trop franc pour approuver ses sottises. Bref, obligé
de le quitter, je me suis mis soldat.

BASTIEN.

Soldat ! c'est un rude métier.

JULIEN.

Parbleu , j'étois né pour servir , et j'ai choisi le meilleur maître.

BASTIEN.

Mais n'as-tu pas éprouvé bien des fatigues ?

JULIEN.

Oh ! je t'en réponds ; mais ma foi , mon ami , cet état rapporte de l'honneur , ne coûte rien au sentiment , et , tout bien compté , l'honnête homme y gagne. A peine avois-je eu le temps d'écrire , qu'il me fallut suivre mon régiment , que l'on embarquoit pour les Indes : oh ! c'est là , par exemple , que nous avons , pendant cinq jours , essuyé la plus vigoureuse tempête.

BASTIEN , *effrayé*.

Cela doit être bien affreux !

JULIEN.

Il est vrai , mon ami , que pour le moment ça n'est pas agréable ; mais bon ! après la tourmente vient la bonace , et quand on jouit de l'un , on oublie l'autre. Tiens , écoute.

ARIETTE.

Le vaisseau vogué au gré d'un calme heureux ,
Bientôt du ciel la fraîcheur bienfaisante
Se change en un temps nébuleux.
Le vent croît... s'élève... s'augmente...
On le voit des flots qu'il tourmente
Précipiter les roulements.

L'éclair brille... la foudre éclate ;
En vain les matelots tremblants
Se courbent sur la rame ingrate ;
Des câbles , des flots et des vents ,
On entend les mugissements.
L'horrible bruit de la tempête ,
Du nocher le cri douloureux ,
Frappent l'écho qui les répète,
Et les rend encor plus affreux.

Mais la douce aurore
Ramène un beau jour.

Le ciel se colore ;
Le soleil y brille à son tour.
D'un vent frais le naissant murmure
Du nocher bannit les frayeurs ,
Et le calme qui le rassure
Règne sur l'onde et dans les cœurs.

BASTIEN.

Mais , en l'attendant , on pâtit.

JULIEN.

Arrivé à notre destination , j'ai successivement
été volé , blessé , fait prisonnier. J'en suis revenu ,
j'ai gagné de l'honneur et quelque peu d'argent.
Une partie m'a servi à traiter de mon congé , et
tout en riant , je rapporte l'autre. Mais laissons
cela , nous aurons le temps d'en causer ensemble ;
dis-moi vite à ton tour ce qui se passe ici : comment
vont les affaires , les plaisirs ? comment s'y porte
ma chère Agathe ?

BASTIEN.

Tu ne pouvois arriver plus à propos pour danser à sa noce.

JULIEN, *étonné*.

Que me dis-tu?... Agathe se marie !

BASTIEN.

Dès ce soir.

JULIEN.

Est-il possible?. Agathe, que j'aime !. Agathe... qui m'a tant juré de n'aimer que moi !... Elle me trahit !... Non, je ne te crois pas.

BASTIEN.

Rien n'est plus vrai. C'est le vigneron Blaise qui l'épouse.

JULIEN, *très vivement, comme un homme qui abonde dans ses idées, et dont les paroles sont entrecoupées*.

Arrête, mon cher Bastien.... Oh ! si je m'en croyois.... Elle épouse Blaise ?.... lui que j'ai cru mon meilleur ami !... Lui à qui j'ai confié, en partant, tout mon bien !

BASTIEN.

Que veux-tu dire ?

JULIEN.

Oui, vraiment, c'est entre ses mains que j'ai remis cette petite cassette qui renfermoit le seul argent comptant que j'ai recueilli de la succession de mon père : il le devoit remettre à ma sœur, et

Je vois trop que le fourbe n'en a rien fait.... Il s'enrichit de mes dépouilles ! Il m'enlève Agathe !... Elle y consent !...

BASTIEN.

Modère-toi.

JULIEN.

Je ne le puis... Je vais l'aller trouver, l'accabler de reproches, et quitter ce pays pour jamais.

BASTIEN.

Ecoute.

JULIEN.

Je la vois d'ici pleurer, gémir, me demander un pardon, que j'aurai peut-être encore la foiblesse de lui accorder... Oh ! si je pouvois plutôt causer avec elle sans en être reconnu, pénétrer ses vrais sentiments... voir un peu jusqu'à quel point elle et ce fripon de Blaise portent la malice et l'ingratitude !

BASTIEN.

Cela seroit excellent ; mais le crois-tu facile ?

JULIEN.

En me déguisant.

BASTIEN.

Comment ?

JULIEN, *cherche.*

Parbleu.... en.... pèlerin, par exemple.

BASTIEN, *d'un ton d'intérêt, et réfléchissant.*

Oui dà... Mais.... rien.... Oh ! écoute... il me vient une bien meilleure idée.

JULIEN.

Dis-la donc vite.

BASTIEN, regardant si on l'écoute.

Personne ne t'a encore aperçu, que je sache ; et il faut que tu saches aussi toi, qu'ils attendent ici depuis quelques jours un sorcier qui fait grand bruit aux environs. Agathe m'a confié qu'elle le vouloit consulter... Si je te faisois passer pour lui ?

JULIEN, *étonné.*

Pour un sorcier !

BASTIEN.

Sans doute ; tu n'auras pas grande peine à deviner ce que tu sais déjà ; et pour eux, puisqu'ils veulent bien croire qu'il y a des sorciers dans le monde, il ne leur sera pas plus difficile de croire aussi que tu es celui qu'ils désirent.

JULIEN, *avec vivacité.*

Oui... sans doute... aussi-bien ai-je rencontré quelques-uns de ces fripons-là dans mes voyages : il en est même avec qui je me suis associé pour mieux connoître leurs fourberies.

BASTIEN.

Pourvu que tu puisses imiter un peu leur jargon.

JULIEN, *gaiment.*

Laisse faire... j'ai apporté avec moi l'habit d'un ancien dervis indien : je l'achetai là-bas par curiosité, et il va me servir à merveille ; sous ce dégui-

sement j'étonnerai nos paysans ; j'intimiderai les uns , je gagnerai la confiance des autres , je pourrai... Mais prenons garde que l'on ne m'aperçoive.... Ne dis rien de mon retour , et sois discret , même avec ta sœur.

BASTIEN.

Ne crains rien. Viens chez moi ; fais-y porter ton bagage. Tu dois avoir besoin de repos.

JULIEN, *pénêtré*.

Ah ! mon ami , ne crois pas que j'en prenne.

DUO.

JULIEN.

Agathe me trompe , m'outrage ,
Rien ne peut calmer mon courroux.
Je veux que l'ingrate partage
Les tourments de mon cœur jaloux.

BASTIEN.

Modère ton courroux ,
Cher ami , sois plus sage.

JULIEN.

Non , non , je veux qu'elle partage
Les tourments de mon cœur jaloux.

BASTIEN.

Mais si le sien n'est point volage ,
S'il te prépare un sort plus doux ?

JULIEN.

Je crois , dans ma douleur extrême ,
La voir auprès de son époux ,

Lui répéter : C'est toi que j'aime,
Lui donner les noms les plus doux.
Elle me trompe, elle m'outrage,
Rien ne peut calmer mon courroux.
Suis-moi, si ma sœur t'est chère,
Comme ami, comme beau-frère,

BASTIEN.

Je te suis. Ta sœur m'est chère.

JULIEN.

A ton tour, tu dois partager
Mes chagrins, ma juste colère,
Et m'aider à me venger.

BASTIEN.

A mon tour, je dois partager
Tes chagrins, ta juste colère,
Et t'aider à te venger.

(*Ils sortent en s'embrassant.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

BASTIEN , JULIEN.

(*Julien travesti en dervis indien , mais sans charge , avec une robe qui cache son premier habit , un bonnet , auquel tient une barbe. Il porte à la main une baguette.*)

BASTIEN.

COURAGE , mon ami ; j'ai déjà répandu le bruit de ton arrivée , et nos paysans ne tarderont pas à te venir consulter.

JULIEN.

J'ai , tout en m'habillant , concerté quelques projets ; mais j'ai bien peur qu'ils ne me reconnoissent.

BASTIEN.

Déguisé comme tu l'es , et depuis le temps qu'ils ne t'ont vu ? Je te jure que tu n'as rien à craindre.

JULIEN.

Que je vais avoir de plaisir à me venger de Blaise !

BASTIEN.

Tu sais combien il est crédule , simple , timide !

JULIEN.

N'importe , il me trahit , et je puis tout soupçonner : puisqu'il a bien l'indignité de me ravir ma maîtresse , je le crois aussi capable de me nier mon dépôt ; mais j'y saurai mettre ordre.

BASTIEN.

Calme ta colère , et n'oublie point l'unique prix que j'ai mis à mes soins ; aide-moi , cher Julien , à lire dans le cœur de Justine ; songe que tu me l'as promise , que je l'adore , que Simone me la refuse.

JULIEN.

Sois tranquille.

BASTIEN.

Je l'ai avertie , et... tiens... justement c'est elle qui s'approche. (*On aperçoit Justine.*) Regarde , elle n'a grandi que pour embellir.

JULIEN.

Paix , laisse-moi faire , cache-toi derrière ces arbres , et ne reparois qu'à propos.

SCÈNE II.

JUSTINE, JULIEN, BASTIEN, *caché.*JUSTINE , *à part.*

BASTIEN m'a dit que le sorcier étoit arrivé : j'ai tant d'envie de le consulter , que je suis accourue bien vite.

JULIEN.

Il n'a vraiment pas tort ;... elle est drôlette.
(*Haut*) Bonjour, ma belle enfant.

JUSTINE , *aperçoit le sorcier et a peur.*

Ah ! ciel !... que vois-je ?... Monsieur, ne m'approchez pas.

JULIEN , *riant.*

Comment ! je vous fais peur ?

JUSTINE , *en se reculant.*

Non, mais je tremble... que ma marraine.

JULIEN.

Eh, là, rassurez-vous, je ne suis ici que pour vous rendre service.

JUSTINE , *reculant toujours.*

Oh ! je n'en ai pas besoin.

JULIEN.

Vous me trompez ; je lis dans vos petits yeux que vous êtes curieuse.

JUSTINE.

Vraiment, oui... C'est donc vous qui êtes un sorcier ?

JULIEN.

Justement. Allons, donnez-moi la main. Voyons, que voulez-vous savoir ?

JUSTINE.

Oh ! dame, tenez, ce sont des choses bien difficiles.

JULIEN.

N'importe ; expliquez-vous, je me suis toujours intéressé au sort des jeunes filles.

JUSTINE.

Dites-moi d'abord s'il est bien vrai que mon frère Julien ne reviendra plus ?

JULIEN.

Gardez-vous de le croire , il reviendra , et bien plutôt que l'on ne pense.

JUSTINE, *saute.*

Ah ! que je suis contente !

JULIEN.

Vous l'aimez donc beaucoup !

JUSTINE.

Comment ne l'aimerois-je pas ? il ne m'a jamais fait que du bien et des caresses. Dès qu'il sera revenu , je quitterai cette méchante Simone qui gronde toujours... et puis... peut-être bien mon frère....

JULIEN.

Achevez.

JUSTINE, *en jouant avec son tablier.*

Me mariera-t-il ?

JULIEN.

Vous voudriez l'être , et avec qui ?

JUSTINE.

Voilà ce qui m'embarrasse. Ils me disent tous ici

que je suis amoureuse de Bastien. Je n'en sais rien.
Serez-vous assez habile pour m'apprendre ce qui
en est ?

JULIEN.

Rien n'est plus aisé.

JUSTINE.

C'est un garçon qui m'a fait bien de la peine...
et bien du plaisir.

CHANSON.

Sur les gazons ,
Loin des garçons ,
Quand les fillettes du village
Parloient d'amour, de mariage,
J'écoutois sans comprendre rien.
Dès que j'ai vu Bastien ,
J'ai pris plaisir à leur langage.
Je ne sais si c'est mal ou bien ;
Mais je n'ai pas le courage
D'en vouloir à Bastien.

Quand d'un bouquet ,
Frais et bien fait ,
Quelque garçon m'ofîre l'hommage ,
Je le prends sans en faire usage ;
Mais une simple fleur, un rien
Qui me vient de Bastien ,
Me plaît mille fois davantage.
Je ne sais, etc.

Pour bien danser ,
Sans me lasser ,
On me connoît dans le village ;
Mais quand c'est Bastien qui m'engage ,
Je perds la force et le maintien ;
(*Bastien sort de derrière l'arbre et écoute.*)
Je suis lasse d'un rien :
Puis le feu me monte au visage.
Je ne sais , etc.

BASTIEN , *accourt et lui prend la main.*

Non , ne m'en voulez jamais , ma chère Justine. J'obtiens enfin l'aveu que j'attendois.

JUSTINE , *naïvement.*

Comment , vous étiez-là !

BASTIEN.

Oui , j'ai tout entendu. En êtes-vous fâchée ?

JUSTINE , *avec ingénuité.*

Non , puisque ça vous fait plaisir.... (*Finement , en faisant une petite menace à Julien*) Mais vous êtes un méchant , monsieur le sorcier.

JULIEN , *souriant.*

Ah ! vous ne m'en voudrez pas long-temps ; allez , le meilleur secret de mon art , c'est d'accorder les amoureux avec leurs maîtresses.... Ah ! ça , la paix , en attendant que Julien vous vienne unir.

JUSTINE.

Qu'il se dépêche donc.

BASTIEN.

Chut ! j'entends nos gens qui arrivent..... (*A Julien , à part.*) Je t'ai instruit.

JULIEN , *à Bastien.*

Ne crains rien.... (*Il aperçoit les paysans.*) Que vois-je ! Agathe.... Blaise.... Ah ! leur vue me rend ma colère.

BASTIEN , *à Julien.*

Contiens-toi.

JULIEN , *se contraignant.*

Oui.... Je le dois.... Mais qu'il m'en coûte !

SCÈNE III.

AGATHE , SIMONE , JULIEN , BASTIEN ,
JUSTINE , BLAISE , PAYSANS , PAYSANNES.

CHŒUR.

Je venons en diligence ,
J'accourons tous vous prier ,
Comme sorcier ,
De nous bailler audience.

JULIEN , *d'un air imposant.*

Parlez , parlez ,
Vos désirs seront comblés ,
J'en atteste ma puissance.

BLAISE , *en tournant son chapeau.*

Si j'osons nous présenter. . .

AGATHE , *d'un air timide.*

Daignez d'abord m'écouter.

SIMONE.

Patience, patience ,

C'est moi. . . .

BLAISE.

C'est moi. . . .

AGATHE.

C'est moi. . . .

TOUS.

C'est moi qu'il faut contenter.

JULIEN , *à Bastien.*

Agathe, Agathe est charmante ,

Elle m'enchante.

BASTIEN , *à Julien.*

Tu vas te trahir.

JULIEN , *à Bastien.*

Je sais me contenir.

CHŒUR.

Je venons en diligence, etc.

SIMONE.

Il est bon de vous instruire. . .

BLAISE.

D'abord je venons vous dire. . .

ENSEMBLE.

JULIEN.

CHOEUR.

Parlez, parlez ;
J'en atteste ma puissance, Pour apprendre notre chance,
Vos désirs seront comblés. Je nous sommes assemblés.

BLAISE.

Je venons donc vous instruire....

JULIEN, *d'un air capable.*

M'instruire !.... voilà du nouveau, par exemple.
Vous venez m'instruire !

BLAISE.

Et vraiment oui.

JULIEN.

Et de quoi, s'il vous plaît ? Qu'il s'est fait hier
un vol dans le village ; qu'il s'y prépare une noce
aujourd'hui ; que l'on reverra bientôt quelqu'un
que l'on n'attend guère ; que maître Blaise épouse
peut-être malgré elle une fille....

SIMONE, *l'interrompt.*

Doucement, doucement ; je ne vous demande
pas les secrets des familles.

JULIEN.

Et vous-même, qui parlez, venez-vous m'apprendre
que vous vous nommez dame Simone, veuve depuis trois ans, mère de la petite Agathe,
et amoureuse, malgré votre âge, du jeune....

SIMONE, *vivement.*

V'là qui est fini, monsieur le sorcier, v'là qui
est fini ; je ne doutons plus de votre science.

JULIEN.

Je le crois ; mais vous n'y êtes pas. Je vous ferai voir bien pis dans la suite. Je vous apprendrai de quoi je suis capable.

A RIETTE.

Dans la magie ,
A mon pouvoir rien n'est égal ;
Rien ne résiste à mon génie.
Je ne fais qu'un signal ,
Et l'empire infernal
Devant moi s'humilie.
Voulez-vous voir voler des diables ,
Des huissiers, des greffiers ,
Des procureurs, des créanciers,
Et tous ces monstres effroyables
Qui de l'enfer sont casani-ers ?
A ma voix soumis et traitables ,
Ils obéiront les premiers.
Dans la magie, etc.
Je sais aussi choses gentilles ;
Dans un magique miroir ,
Aux maris j'y fais voir
Tous les secrets de leurs familles :
J'apprends l'art aux amants
D'attraper les mamans :
Je sais les fredaines des filles.
Dans la magie, etc.

SIMONE.

Eh ! je ne vous demandons pas des choses si

difficiles et si secrètes : tant seulement , comme vous savez le passé et l'avenir....

JULIEN.

Oui , je sais aussi bien l'un que l'autre.

SIMONE.

Je venons vous consulter , et il faut que vous m'écoutez la première , parce que je suis l'ainée et la plus considérable. Partant , retirez-vous à la maison , vous autres ; je voulons quecuque chose de particulier.

JULIEN.

Vous avez raison. (*A part.*) Tout réussit. (*Haut.*) Allez , mes enfants , je ne suis pas ici pour un jour : nous aurons le temps de nous revoir.

SIMONE , à Blaise.

Ne manquez pas de rassembler notre monde , et que tout soit prêt quand je retournerons.

BLAISE , à Simone.

Ça vaut fait. (*A part.*) Oh ! je revierons ; j'ons itou la fantaisie de causer avec le sorcier.

(*Ils sortent tous.*)

SIMONE , à part.

La peste ! il faut tâcher de mettre ce gaillard-là dans nos intérêts. (*Haut.*) Acoutez ici , Justine.

JUSTINE , revenant.

Que vous plaît-il , ma marraine ?

SIMONE.

V'là Monsieur qui est fatigué ; allez vous-en dans

le petit buffet, là, à main gauche ; en entrant : vous trouverez une bonne bouteille d'un certain vin, que je sais bien ; il faut l'apporter avec deux gobelets, et ne vous trompez pas, entendez-vous ? (*A Julien.*) Vous ne serez pas fâché de boire un coup, pas vrai ?

JULIEN.

Mais, non, ça ne gâtera rien. (*A part.*) Je vais un peu m'éclaircir.

SCÈNE IV.

SIMONE, JULIEN, JUSTINE.

SIMONE.

ASSEYONS-NOUS sous ce berceau, je causerons plus à notre aise.

JULIEN.

Comme il vous plaira. (*Ils s'asseyent.*)

SIMONE, *d'un ton confiant.*

Ah ! ça, monsieur le sorcier, je voyons ben qu'il faut vous parler vrai.

JULIEN.

Où ; ça s'ra le plus court.

SIMONE.

Vous êtes un habile homme, nous avons tretous en vous de la confiance, et si vous vouliais, il ne tiendrait qu'à vous de nous rendre sarvice.

JULIEN.

Moi, je ne demande pas mieux. De quoi s'agit-il?

JUSTINE, *revenant avec une bouteille.*

Est-ce cela, ma marraine?

SIMONE.

Allons, v'là qu'est bon; mettez ça là et allez-vous-en.

JUSTINE, *à part, en s'en allant.*

Qu'elle est méchante!

SIMONE, *versant à boire.*

Buvons un coup.... Oh! qu'on est à plaindre, mon cher Monsieur, d'avoir une famille!.... et là, remplissez votre verre, ça ne vous fera pas de mal, il est naturel; v'là notre fille Agathe, je l'aimons bien, c'est tout simple, elle est notre enfant; mais si vous saviez queu tintoin ça me donne, je l'i baillons pour mari un homme d'or, un homme tout franc, tout rond, le compère Blaise,

JULIEN, *d'un ton d'intérêt.*

Et Agathe consent à l'épouser?

SIMONE.

Trédame! faut ben qu'alle y consente.

JULIEN, *à part.*

O l'ingrate!

SIMONE.

Elle a fait queuques difficultés, mais je l'ons sans peine détarminée à l'obéissance.

JULIEN, *à part.*

J'enrage !

SIMONE.

Blaisé est un garçon sage, riche ; il ne me demande rien : c'est le plus intéressant.

JULIEN, *d'un air contraint.*

Sans doute... mais Agathe n'avoit-elle pas été promise à un autre ?

SIMONE.

Oui, c'est vrai, à un certain Julien, un mauvais sujet qui l'a plantée là ; il est parti, peut-être ben mort ; je n'en savons rien ; je le souhaitons seulement.... A votre santé.... Vous ne buvez pas.

JULIEN.

Si fait, si fait.

SIMONE.

En tout cas, qu'il soit mort ou non, il ne reviendra plus. Tenez, ne me parlez pas de ces coureurs de pays, ça ne devient jamais rien de bon.

JULIEN.

Doucement, mon art m'apprend que Julien va revenir.

SIMONE.

Vous avez là un art qui ne sait que des choses tristes.

JULIEN.

Oh ! il en sait aussi d'assez drôles. Tenez, par exemple, il m'apprend que le jeune Bastien vous tient terriblement au cœur.

SIMONE.

Paix donc , monsieur le sorcier , paix donc ,
n'faut pas dire ça , je n'en suis pas amoureuse ; je
conviens que c'est un garçon que je voyons de bon
œil , et qui me revient assez ; mais pourquoi ? C'est
qu'il est jeune , bien tourné , bien poli , et puis
c'est tout. Si j'ons envie de l'épouser , c'est seu-
lement pour l'empêcher d'écouter la petite Justine ,
la sœur de ce Julien , qui ne vaut pas mieux que
lui.

JULIEN , *à part.*

Si je n'étois prudent !

SIMONE.

Et puis , une jeune veuve ne peut pas tout faire ;
drès que quequ'un l'aide , ça fait parler. Les ba-
vards , les médisans sont si communs , qu'il faut
prendre son parti , malgré qu'on en ait.

DUO.

SIMONE.

Mais buvons donc ensemble ,
Trinquons gaiement ;
Le plaisir suivra le moment
Qui nous rassemble.
Buvons ensemble ,
Trinquons gaiement.

ENSEMBLE.

O ! sûrement ,
Le plaisir suivra le moment

Qui nous rassemble.
Buvons ensemble,
Trinquons gaiement.

JULIEN.

SIMONE.

Je le crois bien.

(A part.)

Ah ! que je grille !

Je le crois bien ;

Il est très bon ,

Vous avez raison.

(A part.)

J'enrage.

Entre nous , ce Julien
Qui courtoisoit ma fille ,
N'est qu'un vaurien.
Si je prends Bastien ,
C'est qu'il est bon drille.

Mais buvez donc ,

Point de façon ,

Le vin est bon.

Agathe , en fille sage ,

A suivi ma leçon.

Blaise est joli garçon ;

Ils feront bon ménage.

Mais buvez donc.

ENSEMBLE.

Buvons , buvons ,

Point de façons.

JULIEN.

Vous avez fort bien arrangé tout cela ; mais mon
art....

SIMONE.

Eh ! laissez-là votre art ; tenez , me voulez-vous
rendre sarvice ? v'là un petit magot que je vous
baille. *(Elle lui remet une petite bourse.)*

JULIEN , *prenant la bourse.*

Ce n'est pas l'intérêt. (*A part.*) La peste ! qu'il est nourri ! faut toujours prendre. (*Haut.*) Tout franc , vous me gagnez le cœur. (*Ils se lèvent.*) Ça , voyons , que voulez-vous ?

SIMONE.

Ils allont sûrement venir vous consulter ; il faut d'abord dire à ma fille que v'là qui est fini : Julien ne reviendra plus.

JULIEN.

Oh ! laissez faire , je lui ménage une bonne surprise.

SIMONE.

Il faut itou persuader à Blaise qu'il ne peut mieux faire que de se marier.

JULIEN.

Ce seroit bien aussi mon dessein de lui donner une femme.

SIMONE.

Pour quant à ce qui est de Bastien , je me charge de cette affaire... Mais , chut ! j'aperçois quelqu'un ; c'est ma fille : suivez-moi , j'allons vous expliquer ça plus au long.

JULIEN , *à part , d'un ton ému , apercevant Agathe.*

Agathe.... (*Haut.*) Je vous suis. (*A part.*) Tâchons de nous délivrer bien vite de cette bavarde.

(*Ils sortent d'un côté , Agathe entre de l'autre.*)

SCÈNE V.

AGATHE , *seule.*

MA mère n'est point ici.... Tant mieux , je pourrai du moins m'y plaindre. Suis-je assez malheureuse ? Je n'ai plus d'espérance. Ce vilain Blaise , que je ne puis souffrir , est enfermé avec le notaire. Dès que ma mère sera de retour , ils vont achever mon contrat de mariage... Encore si je pouvois , comme Justine , rencontrer le sorcier , le consulter sur Julien : mais bon ! Julien ne pense plus à moi ; voilà qui est fini , il faudra que je sois à Blaise. Est-il possible que Julien m'abandonne ?

ARIETTE.

Reviens , reviens , ma voix t'appelle ,
Viens t'opposer à ce lien.
Ton Agathe est toujours fidèle ,
Ecoute sa voix qui t'appelle ,
Reviens , reviens , mon cher Julien.

Chacun ici me désespère :
Tour-à-tour Blaise et le notaire
De ma mère irritent l'humeur.
Dois-je , hélas ! par ma signature ,
Moi-même approuver mon malheur ?

Julien , pour te donner mon cœur ,
Il n'a pas fallu d'écriture.

Reviens , reviens , etc.

SCÈNE VI.

JULIEN , AGATHE.

JULIEN , *à part.*

ELLE est seule.

AGATHE.

Ah ! vous voilà , Monsieur ?

JULIEN , *ému.*

Oui... c'est moi. (*A part.*) Que je me sens ému !
que j'ai de peine à me contraindre !

AGATHE.

Attendez que je regarde si personne ne nous
écoute ; ce que j'ai à vous dire est si important !

(*Elle va regarder si personne ne s'approche.*)

JULIEN , *à part , pendant qu'Agathe regarde au fond
du théâtre.*

Je la retrouve encore plus aimable. (*Haut.*) Un
garçon du village , qui se nomme Bastien , m'a déjà
prévenu que vous aviez à me consulter. Approchez-
vous.

AGATHE , *à part.*

Je ne sais d'où vient le cœur me palpite : je veux
parler , et je me sens si troublée !...

JULIEN , *à part.*

Prenons courage. (*Haut.*) Vous vous nommez Agathe, fille de la dame Simone ?

AGATHE , *émue.*

Cela est vrai.

JULIEN , *touché.*

Agathe !...

AGATHE.

Eh bien ?

JULIEN.

Regardez-moi.

AGATHE , *tremblante.*

Comment !

JULIEN , *montrant son front , et d'un ton très ferme.*

Regardez-moi là , vous dis-je.

DUO.

JULIEN.

Que vois-je , quelle perfidie !

Osez-vous n'en pas rougir ?

AGATHE.

Vous me faites frémir.

JULIEN , *à part.*

Qu'elle est jolie !

J'ai peine à contenir

Et ma colère et mon plaisir.

(*Haut.*)

Quelle perfidie !

Osez-vous n'en pas rougir ?

AGATHE.

Écoutez-moi , je vous prie.

JULIEN.

C'est demain qu'on vous marie :
Pouvez-vous y consentir ?

AGATHE.

Non , j'aimerois mieux mourir.

JULIEN.

AGATHE.

Agathe, Agathe !
Perfide , ingrate !
Vous vous troublez ,
Tremblez , tremblez.

Non , non , Agathe
N'est point ingrate.
Vous me troublez ,
Vous m'accablez.*

JULIEN.

Quoi ! Julien toujours fidèle ,
En vain vous rappelle
Des serments faits tant de fois !
C'est lui qui vous les rappelle ;
Vous n'entendez pas sa voix !

(*Avec chaleur.*)

C'est Blaise que vous aimez... que vous prenez
pour époux... Blaise , l'intime ami de Julien , trahit
sa confiance , il lui enlève ce qu'il aimoit le plus au
monde , et vous y consentez ! Mais ne l'espérez
ni l'un ni l'autre ; non , je vous prédis mille tra-
verses , et quand Julien devroit revenir lui-même...

AGATHE , *vivement.*

Que dites-vous ?... Julien .. Je le reverrois?...
Ah ! vous m'annoncez mon bonheur.

Il suffit de nommer Julien,
On me voit aussitôt sourire.

Julien sans cesse, etc.

JULIEN.

Que dites-vous, Agathe ? Ah ! gardez-vous de
soupçonner Julien d'infidélité. Il vous aime, il va
revenir.

AGATHE, *très vivement.*

Ah ciel ! Monsieur, je suis votre servante.

(Elle veut sortir, Julien l'arrête.)

JULIEN.

Où courez-vous ?

AGATHE, *d'un ton vif et gai.*

Rassembler sa sœur, ma mère, ses amis, tout
le village ; leur annoncer cette nouvelle charmante.

JULIEN.

Arrêtez.

AGATHE, *revenant, d'un air tendre et embarrassé.*

Mais aussi, ne me trompez-vous pas ? .. Cela
seroit trop méchant.... Tenez, voilà tout l'argent
que je possède... Si Julien ne m'aime plus, dites-
le-moi plutôt.

(Elle lui présente quelques pièces.)

JULIEN, *lui repoussant la main.*

Conservez votre argent.... ne craignez rien, vous
dis-je. *(Il lui prend la main avec émotion.)* Julien
ne vous a jamais tant aimée... Vous le reverrez des
ce soir.

SCÈNE VII.

AGATHE, BLAISE, JULIEN.

(*Blaise arrive et sépare Julien d'avec Agathe , dont il tenoit la main.*)

BLAISE.

Eh ! bellement, monsieur le sorcier : parlez d'un peu moins près à notre ménagère.

JULIEN, *à part.*

Maudit soit l'importun. (*Haut , d'un air embarrassé.*) C'est que sur cette belle main je considérois certain signe.

BLAISE.

Eh bien ! une autre fois vous aurez tout le temps de la considérer en notre présence. Et vous, Mademoiselle , après qui de d'puis ce matin je ne faisons autre métier que de courir, allez vite rejoindre votre mère, qui vous attend.

JULIEN, *se composant.*

Monsieur Blaise a raison ; rentrez, puisqu'on vous appelle. (*Agathe s'éloigne.*) Ne dites mot. (*Julien la suit, laisse Blaise seul sur le devant du théâtre , et dit à part à Agathe*) Soyez tranquille, et revenez au plus vite. (*Agathe sort.*)

BLAISE, *à part.*

Je sommes seuls. Dame Simone vient de me dire

que ce sorcier étoit un homme en qui je pouvions avoir toute confiance ; si je le tâtions un tantinet , à l'occasion de notre mariage.

JULIEN , *à part.*

Mon rival se vient livrer de lui-même. Ne risquons pas son désaveu ; je suis sûr du cœur d'Agathe. Tâchons , en ce moment , d'intimider Blaise , et de lui reprendre ma cassette. (*Haut ; il s'approche de Blaise , et lui frappe sur l'épaule.*) Eh bien ! quoi ? qu'est-ce , notre ami ? Vous paroissez tout triste.

BLAISE.

C'est que je sis fâché.

JULIEN.

Comment ! un jour de noce , la veille d'un mariage !

BLAISE.

Vraiment... oui ; c'est justement ça qui fait que j'avons peur.

JULIEN.

Vous avez peur ! et de quoi donc ?

BLAISE.

Les femmes sont si changeantes !... Agathe pourroit bien itou l'être , et ça fait que je craignons.

JULIEN.

Ah ! j'entends... vous êtes jaloux.

BLAISE.

Ça s'peut ben ; jaloux comme vous voudrais , je n'en savons rien ; mais , tenez :

ARIETTE.

Quand j'voyons près d'ma petite
Batifoler queuque amant ,
'Tout d'un coup mon sang s'agite ,
Il roule , il se précipite ,
Et je pards le mouvement.
Ça m'prend comme une migraine ,
Ça me tient entre les yeux. . . .
Du milieu de ma poitrine ,
Je sentons monter des feux.
• Ils me brûlont le visage ,
Et dans mon cœur , aussitôt ,
J'entends tôt , tôt , tôt , tôt , tôt.
Je me désole , j'enrage.
Et je n'ose dire un mot.

JULIEN.

Comment , diable ! c'est de la jalousie , et de la plus terrible ; je vous plains.

BLAISE.

C'est plus fort que moi ; et quand je venons à penser qu'après le mariage , il pourroit y avoir de certaines suites... ça me baille des serremens de cœur.

JULIEN , *le considérant et riant.*

Mais écoutez ; je connois des maris qui ne devroient jamais avoir des soupçons sur cet article.

BLAISE.

Eh ! bien , j'en avons , nous ; c'est notre guignon. Et comme vous savez l'avenir , je venons vous prier , en payant , de nous dire un peu...

JULIEN.

Si votre femme vous sera fidelle ?

BLAISE.

Justement.

JULIEN , *d'un ton ferme.*

Mais , entre nous soit dit , maître Blaise , méritez-vous bien qu'on vous le soit ; et vous-même... ?

BLAISE.

Qu'est-ce à dire ?

JULIEN , *à demi-voix.*

Oui , Pêtes-vous au fond du cœur à de certains engagements ?

BLAISE , *étonné , et à part.*

Ne disons mot. (*Haut.*) Je n'ons jamais manqué à personne , monsieur le sorcier ; je sommes connu , je n'avons rian à craindre.

JULIEN , *à part.*

Ah ! le fourbe ! (*Haut.*) C'est ce que mes conjurations me vont bientôt apprendre. Vous allez entendre votre destinée.

BLAISE.

Eh ! bian , conjurations , soit : qu'à ça ne tienne , vous n'avais qu'à conjurer.

JULIEN , *d'un ton très ferme.*

Vous le voulez ?...

BLAISE.

Oui , j'allons faire un tour à la maison , je reviendrons quand tout s'ra fait.

(*Il veut s'en aller.*)

JULIEN , *le retenant.*

Doucement , cela ne s'arrange pas ainsi ; j'ai besoin de votre présence.

BLAISE , *voulant s'en aller.*

Oh ! il faudra que vous vous en passiez. Je ne sommes pas de loisir , j'ons affaire ailleurs.

JULIEN , *à part.*

Courage , il s'intimide. (*Haut.*) J'en suis fâché. (*D'un ton malin.*) Mais vous resterez. Dans l'instant vous en serez quitte. Il ne s'agit que d'avoir tous les deux une petite conversation avec le diable.

BLAISE , *intimidé.*

Avec le diable ! Oh ! voilà qui est fini , Monsieur , je ne suis plus curieux.

JULIEN , *malignement.*

Tant pis ; car il n'est plus temps de reculer. (*Ferme.*) Vous l'avez voulu.

BLAISE , *à part.*

Que devenir ? Quoi ! sérieusement... ce sera le diable , Monsieur ?...

JULIEN.

Très sérieusement. Savez - vous que c'est un grand avantage que je vous procure : vous aurez l'honneur de le voir , de lui parler.

BLAISE , *vivement.*

Oh ! que non ; je me boucherai plutôt les yeux avec mes deux poings.

JULIEN.

Ce sera le plus sage... Allons , (*Il le prend par la main.*) donnez-moi la main.... (*Il le conduit au milieu du théâtre.*) Bon... placez-vous au milieu de ce cercle.

(*Il décrit avec sa baguette un cercle sur le théâtre , et place Blaise au milieu.*)

BLAISE , *à part , en se plaçant dans le cercle.*
Pauvre Blaise !

JULIEN.

Surtout gardez-vous bien d'en sortir.

BLAISE , *naïvement.*

Oh ! je vous le promets.

JULIEN , *à part , et riant.*

Il tremble.

BLAISE.

Maudite curiosité !

JULIEN , *d'un ton ferme.*

Silence.... je vais commencer.

RÉCITATIF.

Noirs habitans de la nuit éternelle ,
 Farfadets , lutins et démons ,
 Qui veillez sur les espions ,
 Les nouvellistes , les fripons ,
 Reconnoissez ma voix qui vous appelle.
 Protégez un futur époux
 Qu'un esprit diabolique anime ;
 Il est soupçonneux et jaloux ;
 De l'avenir découvrons-lui l'abîme.

AIR.

Quel transport me saisit soudain ! . . .

BLAISE.

JULIEN.

Tout mon corps tremble. La terre tremble ;
 L'enfer s'assemble ,

(Ici Blaise met ses mains
 devant ses yeux.)

L'enfer s'assemble. Et j'entends un bruit souterrain.

(Julien imite un chœur de démons.)

Nous quittons les retraites sombres ,
 Nous accourons du sein des ombres.

(Il reprend sa voix.)

Vous paraissez. . .

BLAISE , tremblant , et se bouchant les yeux.

Ma frayeur est extrême.

JULIEN , d'un ton ferme.

Paix.

BLAISE.

Ma peur est extrême.

JULIEN.

C'est le grand diable lui-même ;
Écoutez , Blaise , et frémissez.

RÉCITATIF.

(*Il imite la voix du diable.*)

Si tu veux d'une épouse tendre
Fixer seul l'amoureux désir,
O Blaise ! pour y parvenir ,
A Julien commence par rendre
La cassette et l'argent que tu lui veux ravir.
Tu dois m'entendre.

AIR.

BLAISE , *à part.*

Le Diable vient de me trahir.

(*Haut.*)

De tout mon cœur , dans l'instant même.

JULIEN , *reprenant sa voix naturelle.*

Respectez son ordre suprême.

BLAISE.

Dans le moment.

ENSEMBLE.

JULIEN.

BLAISE.

Il y consent.

Ah ! quel tourment.

Théâtre. Op.-Com. 3.

15

JULIEN , *s'essuyant le visage.*

Voilà qui est fini ; vous n'avez plus rien à craindre.

BLAISE , *ouvrant les yeux.*

Ouf , ah ! que j'ai souffert ! le diable est donc parti ?

JULIEN.

Oui , comme il est venu. Ah ! ça , vous avez entendu ses volontés ?

BLAISE.

Que trop.

JULIEN.

Vous voyez à quel prix il a mis votre bonheur : que diable aussi ! vous ne nous disiez mot de cette cassette.

BLAISE , *confidemment.*

La peste ! c'étoit un secret. Julien me la laissoit en partant. Personne n'en savoit rien , et comme ils disoient qu'ils ne reviendrait plus....

JULIEN.

J'entends , vous regardiez ça comme un héritage. (*A part.*) Oh , le fripon ! (*Haut.*) Il faut me la rapporter.

BLAISE.

Mais je l'ai bien entendu ; c'est à Julien que je la dois remettre.

JULIEN.

Aussi est-ce à lui que vous la donnerez. Voulez-vous l'aller trouver , ou que je l'appelle ici ?

BLAISE , *incertain.*

Mais....

JULIEN.

Vous n'avez qu'à dire : moi , cela m'est égal. J'ai cinq ou six cents diables à mes ordres.

BLAISE , *vivement.*

Eh ! non , j'aime mieux qu'il vienne.

JULIEN.

Allez donc la chercher bien vite , et revenez ici.

BLAISE.

J'y vais dans le moment. (*Il va et revient.*) Au moins , monsieur le sorcier , bouche close.

JULIEN , *riant.*

Ne craignez rien ; je suis trop de vos amis.

SCÈNE VIII.

BASTIEN , JULIEN.

BASTIEN.

AH ! mon cher Julien , tout est désespéré.

JULIEN.

Je suis au comble de la joie.

BASTIEN.

On veut absolument contraindre Agathe.

JULIEN.

Agathe m'est toujours fidèle.

BASTIEN.

Simone et Blaise sont réunis.

JULIEN.

Simone et Blaise sont plus attrapés qu'ils ne pensent.

BASTIEN.

Mais, écoute....

JULIEN.

Mais, tais-toi....

SCÈNE IX.

BASTIEN, JULIEN, JUSTINE.

JUSTINE, *accourant*.

AH ! monsieur le sorcier , voici bien autre chose !

BASTIEN, *inquiét*.

Comment ?

JUSTINE.

Je suis perdue , si mon frère ne revient pas bien vite.

BASTIEN.

Qu'est-ce ?

JULIEN.

Parlez.

JUSTINE, *vivement*.

Simone veut marier Agathe ; elle veut aussi me marier avec un homme que je n'ai jamais vu ; et tout cela pour se conserver Bastien.

BASTIEN,

Est-il possible?... (*A Julien, à part.*) Ah ! mon cher ami.

JULIEN , *avec confiance.*

Soyez tranquilles l'un et l'autre.

JUSTINE.

Vous m'avez tant promis que Julien reviendrait.

SCÈNE X.

BASTIEN , AGATHE , JULIEN , JUSTINE.

AGATHE , *accourant.*

J'ÉCHAPPE à ma mère , j'accours à vous. Je suis désolée ; mon contrat est prêt , on ne m'écoute plus , on veut que je signe. Je ne sais quel parti prendre vous m'avez dit que je reverrois Julien.

JUSTINE.

Vous me l'avez juré.

JULIEN , *ému.*

Eh ! bien... oui... vous l'allez revoir.

AGATHE , JUSTINE , *avec transport.*

Ah ! ciel.

JULIEN.

Mais ne serez-vous point effrayées ?

AGATHE.

A-t'on jamais peur de ce qu'on aime ?

JULIEN.

Le reconnoîtrez-vous ?

JUSTINE.

Son portrait est dans nos deux cœurs.

JULIEN.

Comment l'allez-vous recevoir ?

JUSTINE , *vivement.*

Oh ! je lui sauterai au cou.

AGATHE.

Quoiqu'on en puisse dire , je l'embrasserai mille fois.

JULIEN , *à part.*

Quel plaisir !... (*Haut.*) C'en est fait. (*Il jette son bonnet , sa robe , et paroît tel qu'on l'a vu au premier acte.*) Le moment est venu... Bastien , Justine , Agathe , embrassez tous Julien.

QUATUOR.

JUSTINE.

Ah ! mon frère !

AGATHE.

Mon cher amant !

JULIEN.

Ah ! ma sœur ! . . . ma chère maîtresse !

JULIEN.

Ah ! quelle allégresse !

BASTIEN.

Quel heureux moment !

AGATHE.

Quelle douce ivresse !

Je revois Julien.

JUSTINE.

J'obtiendrai Bastien ,

Quelle allégresse ! . . .

Est-il bonheur égal au mien ?

JULIEN , AGATHE.

Que le chagrin cesse.

BASTIEN , JUSTINE.

Que le plaisir naisse.

ENSEMBLE.

De nos cœurs suivons les lois ,

Embrassons-nous mille fois.

AGATHE.

Mon cher Julien !

JUSTINE.

Mon frère !

JULIEN , *les embrassant.*

Mes amis !

AGATHE.

Mais , dites-moi . . .

JUSTINE.

Mais , contez-moi.

JULIEN.

Ma sœur... , ma femme , car vous le serez bientôt , ma chère Agathe ; je vous expliquerai tout. Ne songeons qu'au plaisir.

SCÈNE XI.

BASTIEN , AGATHE , JULIEN , JUSTINE ,
BLAISE.

BLAISE , *à part.*

V'LA toujours la cassette. Voyons un peu comment il s'y prendra pour faire venir Julien. (*Il le voit et crie.*) O ciel ! c'est lui ; je suis perdu. (*Il jette la cassette et veut s'en aller.*)

JULIEN . *arrêtant Blaise.*

Et là , arrêtez. (*En riant.*) Ah ! ah ! maître Blaise , vous héritez donc comme ça des gens qui ne sont pas morts.

BLAISE , *interdit.*

Je ne savions pas...

SCÈNE XII.

SIMONE , BASTIEN , AGATHE , JULIEN ,
JUSTINE , BLAISE.

SIMONE.

POURQUOI donc tous ces cris ?... mais... me trompé-je , Julien ?

BASTIEN.

Lui-même.

JULIEN, *riant*.

Oui, ce mauvais sujet, ce vaurien, qui...

SIMONE, *interdite*.

Acoutez, maître Julien, je n'avions pas dit...

JULIEN.

Doucement, j'ai tout entendu.

SIMONE.

Comment ! vous étiez...

JULIEN, *gaîment*.

Le sorcier ; et convenez que ce n'est pas mal l'être que d'arriver à propos pour déranger vos méchants projets, retrouver ma maîtresse, mon argent, et faire mon bonheur et celui des autres.

SIMONE, *avec humeur*.

Je sis votre servante. Je n'entendons point de pareilles histoires. Ma parole est donnée, faut qu'elle se tienne, et commencez, s'il vous plaît, par me rendre la bourse.

JULIEN.

Oh ! non, en conscience, je ne puis pas. Je la garde ; c'est le présent de nocces. Croyez-moi, dame Simone, traitons ceci de bonne amitié. Je commence par reprendre Agathe. (*Il donne la main à Agathe.*) Elle m'a été promise, nous nous aimons, et avec l'argent que je rapporte, et celui

que j'ai confié à monsieur Blaise , dont il voudra bien ne pas hériter , je lui promets une vie agréable. Je donne ma sœur Justine à Bastien. (*Bastien vient se placer entre Justine et Blaise.*) Mais consolez-vous , je vous garde un mari.

SIMONE.

A moi ?

JULIEN.

Oui , n'avez-vous pas un procès avec le compère Blaise ? Il faut le terminer. Eh bien ! épousez-le , tout sera dit.

SIMONE.

Vous badinez.

BLAISE.

Sans doute.

JULIEN.

Doucement , maître Blaise : ce n'est qu'à cette condition que je serai discret dans le village.

AGATHE . *à demi-voix , à Simone.*

Vous m'avez tant répété , ma mère , que monsieur Blaise étoit un bon garçon , tout rond , tout uni... un peu....

SIMONE , *l'interrompt.*

Taisez-vous , sotte. (*A part.*) Me voilà prise. (*Haut.*) Eh bien ! compère Blaise ?

BLAISE.

Eh bien ! dame Simone ?

SIMONE.

Ma foi , j'y consens.

BLAISE.

Tope, et moi itou.

(Il passe à côté de Simone, et se place entr'elle et Agathe.)

JULIEN.

C'est le bon parti. Soyons d'accord. Tenez, j'en ai assez vu pour n'être pas curieux d'en voir davantage. Vivons tous six ensemble : avec mon argent j'achèterai une petite terre, et là...

ARIETTE.

Dans le sein de la liberté,
De l'amour et de l'innocence,
Aux embarras de l'opulence
• Nous opposerons la gaîté.
L'arbrisseau que j'aurai planté,
Sous mes yeux prendra sa croissance;
Tout s'embellit par la propriété.
Mon jardin n'a point d'étendue,
Mais il est à moi;
Chez moi je suis roi.

J'irai moi-même à la charrue,
De mes bœufs presser les efforts;
Le travail est l'ami du corps;
C'est la paresse qui nous tue.
Point de chagrins, point d'embarras,
Bons amis, femme qui nous aime,
Oui, c'est là le bonheur suprême,
Ou, ma foi, je n'en connois pas.

SIMONE.

T'as raison , mon garçon ; viens , que je t'em-
brasse ; vivons têtés de bonne intelligence.

JULIEN.

C'est ce que je demande ; faisons les trois noces ,
et ne songeons qu'à célébrer et le sorcier et son
heureux retour.

VAUDEVILLE.

AGATHE.

Loin de l'objet de ma tendresse ,
Mon cœur soupiroit nuit et jour ,
Les plaisirs , la vive allégresse ,
En ces lieux suivent son retour.
A nous rendre heureux il s'empresse ,
Il paroît , et dans un instant ,
Il fait tant , tant , tant , tant ,
Que les embarras , la tristesse ,
Il nous force à tout oublier.
C'est un Sorcier.

BASTIEN.

Bergers , qui pour vaincre une belle ,
Prodiguez les soins , les langueurs ;
Loin de toucher votre cruelle ,
Craignez de nourrir ses rigueurs.
Imitez l'amant téméraire :
Quand l'amour lui marque l'instant ,
Il fait tant , tant , tant , tant ,

Que la plus farouche bergère

Finit bientôt par s'écrier :

Il est Sorcier.

SIMONE.

Quand une veuve a de l'espèce ,

Galants sont près d'elle assidus ;

D'abord la vieille avec adresse

Défend son cœur et ses écus ;

Mais qu'un vivant de bonne mise ,

Lui conte son tendre tourment ,

Il fait tant , tant , tant , tant ,

Que notre pauvre femme éprise ,

Finit par tout sacrifier :

C'est un Sorcier.

BLAISE.

A la ville on dit qu'on s'ennuie ,

Que tout est triste et languissant ;

Mais pour mener joyeuse vie ,

Parlez-moi d'un bon paysan.

Dans sa maison la gaïté brille ;

Toujours dispos , toujours content ,

Il fait tant , tant , tant , tant ,

Qu'on voit sa petite famille

Tous les ans se multiplier :

C'est un Sorcier.

JUSTINE.

Plaignez le sort d'une fillette ;

Dans les bois , aux champs , aux vergers ,

Elle a beau chercher, la pauvrete
A fuir l'approche des bergers :
Il faut que celui qui la guette,
La surprenne un soir en rentrant.
Il fait tant, tant, tant, tant,
Que jamais dans sa collerette
Son bouquet ne reste en entier :
C'est un Sorcier.

JULIEN.

Après avoir souffert des peines,
Mon bonheur surpasse mes vœux.
De l'hymen je serre les chaînes,
Mes amis par moi sont heureux ;
Mais je brigue un autre avantage,
Messieurs, en nous encourageant,
Frappez tant, tant, tant, tant,
Qu'assurés de votre suffrage,
Je puisse à mon tour m'écrier :
Je suis Sorcier.

CHŒUR.

Nous briguons un autre avantage,
Messieurs, en nous encourageant,
Frappez tant, tant, tant, tant,
Qu'assurés de votre suffrage,
Nous puissions tous nous écrier :
Vive, vive notre Sorcier.

FIN DU SORCIER.

4

LE ROI ET LE FERMIER,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

MÊLÉE D'ARIETTES;

PAROLES DE SEDAINÉ,

Musique de MONSIGNY.

Représentée pour la première fois le 22 novembre
1762.



NOTICE

SUR SEDAINE.

SEDAINE (Michel-Jean) naquit à Paris , le 4 juillet 1719. Il annonçoit d'heureuses dispositions ; un de ses oncles se chargea de son éducation. Cet oncle mourut , et bientôt des évènements malheureux dérangèrent la fortune de Sedaine père , qui , ne pouvant plus subsister à Paris , accepta un petit emploi dans le fond du Berry. Le chagrin conduisit Sedaine père au tombeau. Son fils se trouva seul , sans secours , sans famille , dans un pays qui n'étoit pas le sien. Il vint retrouver sa mère qui étoit restée à Paris. Le père avoit été architecte , le fils se mit tailleur de pierres , et , du produit de son labeur , pourvut à l'existence de sa famille. Sedaine (M.-J.) , tout en travaillant , frédonnoit quelques chansons de sa compo-

tion. Dans ses momens de repos, il lisoit, dans leur langue, Horace et Virgile. Buron *, entrepreneur de bâtimens, pour qui Sedaine travailloit, le tira de l'état de simple artisan. De tailleur de pierres le protégé devint maître maçon. Il rechercha alors l'amitié de quelques gens de lettres, et composa quelques poésies fugitives, entr'autres son *Epître à mon Habit*. Sedaine s'étoit lié avec Vadé, ami de Monnet, directeur de l'Opéra-Comique. Ce dernier vint trouver Sedaine, et l'engagea à travailler pour son théâtre. *Le Diable à quatre* parut en 1756 avec un grand succès. L'auteur, encouragé par son début, suivit dès-lors la carrière dramatique. Lorsque l'*Opéra-Comique* fut réuni aux *Italiens*, presque toutes les pièces de Sedaine furent mises au répertoire de ce dernier théâtre, que de nouvelles productions vinrent enrichir. Le *Théâtre Français* et l'*Académie royale de Musique*. (vulgairement appelée *Opéra*.) offrirent de nouvelles palmes à Sedaine. L'auteur de tant d'ouvrages goûtés du

* Aïeul du peintre David.

public avoit quelques droits au fauteuil académique ; il fut, en 1786, nommé membre de l'académie française, et 'y prit séance le 27 août 1786, à la place de M. Watelet. Le nouvel académicien continuoit de travailler pour le théâtre, lorsqu'il fut atteint de la maladie dont il mourut, le 17 mai 1797.

Dans le tome XXXVII du *Théâtre du second ordre*, on a donné la liste des ouvrages qu'il avoit composés pour le théâtre Français. La liste de ses *opéras* est beaucoup plus étendue.

A L'OPÉRA-COMIQUE.

Le Diable à quatre, opéra-comique en trois actes (imité de l'anglais), représenté pour la première fois sur le théâtre de la Foire Saint-Laurent, le 19 août 1756, et repris le 12 février 1757 à la Foire Saint-Germain. Au mois de septembre 1810, on a remis cette pièce au théâtre avec des changements.

Blaise le Savetier, en un acte, 1759.

! *L'Huître et les Plaideurs*, en un acte, 1759.

Les Troqueurs dupés . en un acte , 1760.

Le Jardinier et son Seigneur , en un acte ,
1761.

* *On ne s'avise jamais de tout* , en un acte ,
1761.

AU THÉÂTRE ITALIEN.

Anacréon , comédie en vaudevilles , jouée
le 13 décembre 1758 , non imprimée.

* *Le Roi et le Fermier* , en trois actes (imité
de l'anglais) , 1762.

* *Rose et Colas* , en un acte , 1764.

L'Anneau perdu et retrouvé , en deux actes ,
1764. (Imité d'une pièce intitulée *les Bons
Compères* , ou *les Bons Amis* , représentée le
5 mars 1761 , à l'Opéra-Comique.)

Les Sabots , en un acte , 1768.

* *Le Déserteur* , en trois actes , 1769.

Thémire , pastorale en un acte , 1770.

Le Faucon , en un acte , 1772.

Le Magnifique , en trois actes , 1773.

* *Les Femmes vengées* , en un acte , 1775.

* L'astérique indique les pièces comprises dans
notre collection.



Le Mort marié, en deux actes.

* *Félix ou l'Enfant trouvé*, en trois actes,
1777.

* *Aucassin et Nicolette*, en trois actes,
1778.

Thalie au nouveau théâtre, prologue en un acte, pour l'inauguration de la nouvelle salle, 1783.

* *Richard Cœur-de-Lion*, en 3 actes, 1784.
Cette pièce eut 130 représentations de suite.

* *Le Comte d'Albert*, en deux actes, 1787.

* *La Suite du Comte d'Albert*, en un acte,
1787.

Raoul Barbe-Bleue, en trois actes, 1789.

Guillaume Tell, en trois actes, 1791.

A Trompeur, Trompeur et demi, en trois actes, 1793.

La Blanche Haquenée, en trois actes, 1793.

AU THÉÂTRE DES AMIS DE LA PATRIE,

(*Rue de Louvois.*)

Pagamin, comédie à ariettes, en un acte,
1792.

A L'OPÉRA.

Aline, reine de Golconde, en trois actes ,
1766.

Amphitryon, en trois actes , 1788.



PERSONNAGES.

LE ROI.

LUREVUE.

UN COURTISAN.

RICHARD, fermier, inspecteur des gardes-chasse, amant de Jenny.

LA MÈRE de Richard.

BETSY, sœur de Richard.

JENNY, cousine et amoureuse de Richard.

RUSTAUT.

CHARLOT.

MIRAUT.

} gardes-chasse.

La scène est en Angleterre.

Le théâtre représente une forêt.

LE ROI ET LE FERMIER.

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

RICHARD, *seul.*

ARIETTE.

Je ne sais à quoi me résoudre ,
Je ne sais où porter mes pas ;
Ce malheur est un coup de foudre
Pour moi pire que le trépas.

Partout où je fixe ma vue ,
En proie au chagrin qui me tue ,
Je sens que mon ame éperdue
Veut choisir, et ne le peut pas.
Je ne sais à quoi , etc.

Si j'allois... Non... Doute cruel !
Quoi douter... Je n'ai plus de doute ,

Je sens trop ce qu'il m'en coûte.

Oui, je veux à l'instant... O ciel !

Je ne sais à quoi , etc.

(*Pendant la fin de cette ariette, trois gardes-chasse arrivent : ils portent des fusils à deux coups , pour le bois ; ils sont en habit uniforme , à l'exception de Richard , qui a quelque chose de distingué.*)

SCÈNE II.

RICHARD , RUSTAUT , MIRAUT ,
CHARLOT.

RICHARD , *brusquement.*

QUELLE heure est-il ?

RUSTAUT.

Il est six heures.

RICHARD.

Le roi est-il encore à la chasse ?

MIRAUT.

Je n'en sais rien.

RICHARD.

Ce n'est pas à toi à qui je parle , c'est à lui ;
pourquoi réponds-tu pour lui ?

MIRAUT.

Eh ! mais je n'ai pas...

RICHARD.

Tais-toi. Qu'on ne me mette, qu'on ne me mette, morbleu, pas en colère, je n'y suis déjà que trop disposé.

RUSTAUT.

Parbleu, tu es bien brusque aujourd'hui !

RICHARD.

J'en ai sujet; laisse-moi en repos, toi; as-tu vu le roi ?

RUSTAUT.

Non.

RICHARD.

Et toi ?

CHARLOT.

Non.

RICHARD.

Et toi, Miraut ?

MIRAUT.

Oui; il est du côté de la montagne, sur le grand chemin de Londres.

RICHARD.

Comment est-il mis ?

MIRAUT.

Je n'y ai pas pris garde.

RICHARD.

Du vivant de mon père, chassoit-il souvent de ces côtés-ci ?

RUSTAUT.

Oui, quelquefois.

RICHARD.

Je voudrois bien le voir.

RUSTAUT.

C'est vrai , tu ne l'as pas encore vu ?

RICHARD.

Il chasse bien tard , le vent s'élève du côté de Mansfield , il pourroit être pris par l'orage.

RUSTAUT.

Et par la nuit.

SCÈNE III.

RICHARD, BETSY, RUSTAUT, MIRAUT,
CHARLOT.

RICHARD.

Ecoutez, vous autres.

BETSY.

Mon frère , mon frère.

RICHARD.

Que viens-tu faire ici ? va-t'en.

BETSY, *pleurant.*

Il ne m'a jamais traitée comme cela.

RICHARD.

Petite sotte. Ecoutez, vous autres ; les braconniers se serviront de l'occasion de la chasse pour roder cette nuit dans la forêt. Soyons fidèles comme

un chef de meute, et durs comme ces chiens. Toi, Rustaut, tu iras à la Croix-Parée. Toi, Miraut, du côté de Darby. Toi, Charlôt, sur les Roches. S'il faut du secours, un coup de sifflet ; vous les amenez chez moi : liez-les, s'ils résistent.

SCÈNE IV.

RICHARD, RUSTAUT.

RUSTAUT.

A qui diable en as-tu , toi qui est la gaité même , toi , qui as toujours le verre à la main , la chanson à la bouche , et la joie au front ? tu n'as parlé d'aujourd'hui que pour nous brusquer.

RICHARD.

J'en ai sujet.

RUSTAUT.

Comment, morbleu, sujet ? Te voilà , par la mort de ton père , qui t'a fait étudier , qui t'a fait voyager , qui, Dieu merci, t'a fait élever comme un milord ; te voilà à la tête d'une bonne ferme , te voilà inspecteur des chasses de la forêt de Cheroud , te voilà aimé de la belle Jenny ; prêt de l'épouser , que te faut-il donc ? Être roi ? Être...

RICHARD, *lui serrant le bras.*

Ah ! Rustaut , je voudrois que le plus scélérat de nos milords fût pendu ; ce seroit Lurewel.

RUSTAUT.

Qui ? ce milord qui demeure...

RICHARD.

Ce colifichet doré, qui de ses voyages n'a rapporté en Angleterre que des vices et des ridicules.... Jenny!

RUSTAUT.

Quoi! Jenny?

RICHARD.

Eh bien! Jenny, il l'a enlevée, séduite, trompée, que sais-je? que je suis malheureux! je me vengerai.

RUSTAUT.

ARIETTE.

Ami, laisse-là la tendresse;
Elle ne donne que du chagrin :

Une pinte de vin

Vaut mieux qu'une maîtresse.

Ami, etc.

Etre sans cesse à désirer,

A soupirer,

Craindre, trembler, n'oser parler,

Au moindre mot

Faire le sot,

(Bis.)

Fi, fi, fi, fi.

Ami, etc.

Tiens, crois-moi...

RICHARD.

Finiras-tu? laisse-moi en repos: ai-je besoin de tes conseils? Va où je t'ai dit, morbleu.

RUSTAUT.

Diable, c'est sérieux.

SCÈNE V.

RICHARD, *seul.*

ARIETTE.

D'ELLE-MÊME

Et sans effort ,

Elle va chez ce milord :

Dieux ! Se peut-il que je l'aime ,

Se peut-il que je l'aime encor.

Quoi ! ma Jenny , si douce , si timide ,

Quoi ! ma Jenny pourroit être perfide ?

Non , je ne le croirai jamais...

D'elle-même , etc.

Hier , en me serrant la main ,

Elle me dit : Richard , demain ,

Nous nous verrons au point du jour ;

Que n'en puis-je hâter le retour ?

Non , non , je ne le croirai jamais.

D'elle-même , etc.

(*Pendant le cours de cette ariette , Betsy paroît dans le fond du théâtre avec Jenny.*)

SCÈNE VI.

BETSY, RICHARD.

BETSY , *avec timidité.*

Mon frère , mon frère !

RICHARD.

Eh , bien , me laisseras-tu en repos ? que veux-tu ?

BETSY , *pleurant.*

Je venois pour vous dire que Jenny...

RICHARD.

Eh bien , Jenny : eh bien , Jenny.

DUO.

BETSY.

Non , non , vous ne m'avez jamais ,
Jamais , jamais traitée ainsi ,
Hi , hi.

RICHARD.

Betsy , Betsy , faisons la paix.

BETSY.

Ce n'est que pour vous que je vais ,
Que je viens , que j'accours ici ,
Hi , hi.

RICHARD.

Betsy , Betsy ,
Eh bien , que dis-tu de Jenny ?

BETSY.

Encore , devant vos gardes ,
Vous me traitez , vous me traitez ainsi.

RICHARD.

Tu prends garde à nos gardes ,
Tais-toi , Betsy , faisons la paix.

BETSY.

Eh bien,
Jenn ?

RICHARD.

Enfin,
Jenny !

BETSY.

Vous saurez que Jenny...

RICHARD.

Je saurai que Jenny...

BETSY.

Non, non, vous ne m'avez jamais,
Jamais, jamais traitée ainsi,
Hi, hi.

RICHARD.

Non, non, jamais, jamais,
Betsy,
Je ne veux te parler ainsi,
Hé, mais finis.

BETSY.

Ce n'est que pour vous que je vais.

RICHARD.

Eh pourquoi me dire, je vais.

BETSY.

Que je viens, que j'accours ici,
Hi, hi..

RICHARD.

Oui , pour moi seul tu viens ici.

Eh ! mais finis.

BETSY.

Non , non , vous ne m'avez jamais ,

Jamais , jamais traitée ainsi ,

Hi , hi.

RICHARD.

Ah ! qu'elle m'impatiente !

Ah ! qu'elle me tourmente !

Non , non , jamais , jamais ,

Betsy ,

Je ne veux te parler ainsi.

[(Pendant la fin de ce duo , Jenny s'approche en hésitant.)

BETSY.

Eh bien , Jenny est revenue.

RICHARD.

Revenue ?

BETSY.

Oui , elle est là. (Il fait un pas pour y aller , Betsy l'arrête.) Ah ! mon frère , ah ! mon frère ! elle vous demande en grâce que vous ne lui fassiez aucun reproche , que vous ne l'ayez écoutée.

RICHARD.

Oui , oui , je le promets. Ah ! la voilà ! Quoi ! perfide Jenny !...

SCÈNE VII.

RICHARD, BETSY, JENNY.

JENNY.

RICHARD, est-ce là ta promesse ? écoute-moi : ...
Que j'ai de joie de te revoir !

RICHARD, *brusquement*.

De joie ! de joie ! (*Tendrement*.) Puis-je la partager ?

JENNY.

Oui, ta mère est sûre de mon innocence.

BETSY.

Oui, mon frère, ma mère l'a embrassée.

RICHARD.

Laisse-nous, ma petite Betsy.

SCÈNE VIII.

RICHARD, JENNY.

JENNY.

J'AI conduit mon troupeau le long des murs du
château du milord.

RICHARD.

Ce matin entre sept et huit ?

JENNY.

Oui.

RICHARD.

Vous avez... passé le long de la chaussée ?

JENNY.

Oui.

RICHARD.

Vous avez... Eh ! Jenny , que ne me dites-vous tout ce que vous avez fait ?

JENNY.

Eh ! Richard , tu ne m'en donnes pas le temps. J'ai conduit mon troupeau le long des murs du château du milord...

RICHARD.

Oui ; et vous avez passé...

JENNY.

Tu vas encore répéter la même chose.

RICHARD.

J'écoute.

JENNY.

Les gens du milord ont détourné mon troupeau , et l'ont fait entrer dans les cours du château. Un de ses domestiques est venu me dire à l'oreille : Allez redemander votre troupeau au milord , sûrement il vous le fera rendre.

RICHARD.

Enfin ?

JENNY.

J'y ai été.

RICHARD.

Le trouver ?

JENNY.

Oui.

RICHARD.

Lui-même?

JENNY.

Lui-même. On m'a fait passer dans une grande chambre; ensuite dans une autre, et de-là dans une troisième; il étoit dans un petit cabinet où on m'a fait entrer; alors j'ai eu peur.

RICHARD.

Eh bien !.... vous hésitez, Jenny? Jenny, n'oubliez aucune circonstance, je vous en prie.

JENNY.

ARIETTE.

Le milord m'offre des richesses,
Le milord me fait des promesses;
Sur sa table il met un trésor.

(Bis.)

De l'or, de l'or !

Puis il disoit : Jenny,

Jenny, belle Jenny,

Je voudrois vous parler.

(Bis.)

Non, milord, je veux m'en aller.

(Bis.)

« Vous en aller. » Je pleure, il se rit de mes larmes,

« La petite en a plus de charmes »

Puis il se met à mes genoux :

Ah ! milord, milord, levez-vous,

Enfin il m'offre des richesses,

Il me fait encor cent promesses,

Il me montre encor ce trésor :

(Bis.)

De l'or, de l'or !

Puis il reprit : Jenny,

Jenny, belle Jenny,

Ne peut-on vous parler ?

Mais enfin, las de supplier.... (Bis.)

N'y venez pas, je vais crier. (Bis.)

Je vais crier.

Non, milord, je veux m'en aller,

Non, milord, sans vous parler

Je veux m'en aller. (Bis.)

Non, milord, je veux m'en aller,

Je veux m'en aller.

RICHARD.

Quoi ! ces prières, ces menaces, ces caresses :
quoi ! ces promesses, ces richesses....

JENNY.

Ah ! Richard, Richard ! peux-tu le penser ?

ARIETTE.

Ce que je dis est la vérité même ;

Tous les trésors de l'univers

N'ont de valeur que par l'objet qu'on aime,

Que par la main dont ils nous sont offerts.

Un bouquet qu'unit un brin d'herbe,

Donné par toi, toucheroit plus mon cœur,

Il seroit un don plus superbe ,
Il seroit plus mon bonheur.

Ce que je dis , etc.

RICHARD.

Ah ! Jenny , je n'ai pas de peine à te croire.

SCÈNE IX.

JENNY , BETSY , RICHARD.

BETSY.

AH ! mon frère , si vous ne venez pas... il va pleuvoir comme tout.

RICHARD.

Va devant , nous te suivons. Eh bien ! Jenny.
(*Betsy fait un bouquet dans le fond du théâtre, et ne reparoit sur le devant qu'à la fin de la scene.*)

JENNY.

ENFIN , il est entré un domestique qui a dit au milord que le roi chassoit dans les environs : il est sur-le-champ monté à cheval , m'a remis entre les mains d'une femme , d'une femme !... Ah ! grands dieux ! il faut que les gens de condition soient bien riches pour payer de pareils services. Quels propos ne m'a-t-elle pas tenus !

RICHARD.

Elle ?

JENNY.

Oui.

RICHARD.

Oh ciel !

JENNY.

Elle m'a enfermée dans un cabinet. A l'aide d'un rideau que j'ai détaché, je suis descendue dans les fossés du château, je me suis sauvée chez toi ; ta mère nous y attend.

RICHARD.

Voilà ce que c'est aussi, Jenny, pourquoi reculer notre mariage ? Si tu avois été ma femme, cela ne te seroit pas arrivé.

JENNY.

Mais, Richard, mon troupeau est chez milord.

RICHARD.

Qu'importe ?

JENNY.

Comment, qu'importe ! c'est toute ma dot.

RICHARD.

Toi, une dot ! en as-tu besoin ?

JENNY.

Eh ! Richard, sans mon troupeau ta mère ne consentira jamais à notre mariage.

RICHARD.

Je la prierai tant.

JENNY.

Non, c'est inutile, je veux ravoïr mon troupeau.
Le roi doit chasser encore demain ; j'irai sur son
passage ; je me jetterai à ses pieds ; il m'écouterà ;
il ne seroit pas roi, s'il n'étoit pas juste.

RICHARD.

Enfin, je te revois !

DUO.

JENNY.

Ah ! Richard, ah ! mon cher ami !

RICHARD.

Ah ! Jenny, ma chère Jenny !

JENNY.

Ah ! que j'ai souffert aujourd'hui !

RICHARD.

Ah ! que tu m'as causé d'alarmes.

JENNY.

Ah ! que j'ai souffert aujourd'hui !

RICHARD.

Ah ! que tu m'as coûté de larmes !

ENSEMBLE.

Quel plaisir de te voir ici !

JENNY.

Mais, Richard, vois-tu ce nuage,
Entends-tu le bruit de l'orage.

RICHARD.

Jenny , qu'importe cet orage ?
Ce nuage n'est qu'un passage.

JENNY.

Je pleurois. Songe à mon effroi.

RICHARD.

Je souffrois , j'étois hors de moi.

JENNY.

Il croit que je manque de foi.

RICHARD.

Pardonne un soupçon qui t'offense.

JENNY.

Il croit que je manque de foi.

RICHARD.

Je ne respirois que vengeance.

JENNY.

Quel malheur nous avoit surpris ?

RICHARD.

Quel bonheur nous a réunis ?

JENNY.

Ces chênes , battus par le vent ,
Semblent tomber à chaque instant.

RICHARD.

Aujourd'hui Richard , furieux ,
Etoit bien plus agité qu'eux.

JENNY.

Et moi donc, je joignois les mains.

RICHARD.

Quels étoient nos cruels destins ?

JENNY.

Je disois : Quels sont ses chagrins !

RICHARD.

De moi je n'étais plus le maître ,

JENNY.

Je disois : Quels sont ses chagrins !

RICHARD.

Oui , j'aurois été chez le traître ,
Me venger, te voir et mourir.

JENNY.

Je te vois , pour moi quel plaisir !
Entends-tu les chiens , les chasseurs ,
Les abois, les cris, les clamours ?

RICHARD.

J'entends le galop des chevaux ,
Le bruit des cors et les échos.

JENNY.

Sans toi , je crois que j'aurois peur :
Ce bruit donne quelque terreur.

RICHARD.

C'est le son qui du haut des monts
Répond jusqu'au fond des vallons.

JENNY.

Richard, la chasse se disperse ;
Le bruit des cors , ah ! comme il perce.

RICHARD.

J'entends , la chasse se disperse ;
Le bruit des cors , tiens , comme il perce.

JENNY.

Mais, Richard, l'orage s'approche.

RICHARD.

Nous nous mettrons sous cette roche.

ENSEMBLE.

JENNY.

Ah ! Richard , ah ! mon cher ami !

Quel plaisir de te voir ici !

RICHARD.

Ah ! Jenny , ma chère Jenny !

Quel plaisir de te voir ici !

BETSY.

Eh ! vite , cherchons un abri.

(*Betsy vient les rejoindre. Richard veut prendre son chapeau, Betsy le lui donne et l'embrasse ; Richard veut embrasser Jenny qui le repousse ; Betsy prend le fusil de son frère : ils sortent de la scène ; cependant la musique exprime le bruit de l'orage indiqué dans le duo ; ce qui fait l'entr'acte.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Il est supposé qu'il a été tiré un coup de fusil dans la forêt ; à l'instant même entrent Rustaut et Charlot : ils marchent en tâtonnant avec leur fusil et en état de défense ; ils se joignent ; ils se saisissent.)

SCÈNE I.

RUSTAUT, CHARLOT.

DUO.

RUSTAUT.

Tu résistes, tu te défends.

CHARLOT.

A l'instant si tu ne te rends....

RUSTAUT.

On a tiré, c'est toi, c'est toi.

ENSEMBLE.

Oui, toi, toi. Moi !

RUSTAUT.

Eh mais ! c'est toi, Charlot ?

CHARLOT.

Eh mais ! c'est toi , Rustaut ?

RUSTAUT.

On n'y voit pas ; on n'y voit goutte.

CHARLOT.

Tâchons de reprendre la route.

RUSTAUT.

On a tiré , ce n'est pas toi ?

CHARLOT.

Ce n'est pas moi , ce n'est pas toi ?

ENSEMBLE.

Le drôle n'est pas loin d'ici.

RUSTAUT.

Sais-tu bien qu'on dit que le roi
S'est égaré dans cebois-ci ?

CHARLOT.

Tant pis. Sais-tu bien que l'on dit
Que Richard a trouvé Jenny ?

RUSTAUT.

Tant mieux. Tiens, prenons par ici.

CHARLOT.

Tiens , Rustaut , prenons par ici.

SCÈNE II.

LE ROI, *l'épée à la main.*

ARIETTE.

Je me suis égaré sans doute !
 Quelle nuit ! quelle obscurité !
 Personne, en ce bois écarté ,
 Ne peut m'enseigner une route !
 Quelle nuit ! quelle obscurité !
 Hélas ! dans cette inquiétude ,
 Que me servent la royauté ,
 Et le trône et la majesté ?

Je me meurs de fatigue en cette extrémité ;
 Et je tombe de lassitude.

Arrêtons un instant.... Recueillons mes esprits....

Où vais-je ?... où suis-je ?... rien n'annonce

Par où je dois sortir de la peine où je suis :

Plus je marche , et plus je m'enfonce

Dans l'épaisseur de ces taillis.

Encor, si je voyois quelque foible lumière

Qui m'indiquât le plus humble réduit ,

Où je puisse passer la nuit !

Moi , souverain de l'Angleterre ,

Moi qui de mes palais ai surchargé la terre ,

Aurois-je jamais cru que je serois réduit

A désirer une chaumière ,

A désirer le plus humble réduit ?

AIR.

Dans les combats, le bruit des armes,
Le canon, la fureur, les cris des combattants,
Loin de m'inspirer des alarmes,
Portent la flamme dans mes sens.
Et ce triste et profond silence,
La vaste horreur de ces forêts,
Semblent m'accuser d'imprudence,
Et de mon cœur troubler la paix.
Dans les combats, etc.

SCÈNE III.

LE ROI, RICHARD.

RICHARD.

J'ai entendu quelqu'un.

LE ROI.

J'entends parler.

RICHARD.

Qui va-là ?

LE ROI.

Moi.

RICHARD.

Qui, vous ?

LE ROI.

Moi, vous dis-je.

RICHARD.

Qui moi, moi ? Vous ne vous appelez pas moi,

peut-être ? D'où venez-vous ? Où allez-vous ?
Qui êtes-vous ?

LE ROI.

Je vous assure que voilà des questions auxquelles
je ne suis pas fait. Qui êtes-vous vous-même ?

RICHARD

Comment , qui je suis ? C'est moi qui vous in-
terroge.

LE ROI.

Répondez-moi. Qui êtes-vous ?

RICHARD.

Apprenez que je suis inspecteur des gardes de la
forêt , et que c'est de l'autorité du roi.

LE ROI.

Je dois la respecter. Eh bien ! je vous dirai , l'ami.

RICHARD.

Oh ! l'ami , l'ami , je ne veux point d'ami que je
ne le connoisse. C'est comme ce mylord Lurewel.

LE ROI.

Répondez-moi. Vous êtes inspecteur des gardes
de la forêt ?

RICHARD.

Oui.

LE ROI.

Et moi je suis... de la suite du roi.

RICHARD.

Je m'en suis douté à votre mot d'ami... Ces cour-
tisans.... Ce n'est pas que je sois fâché ; mais si
vous êtes de la suite du roi , où est votre cheval ?

LE ROI.

Je l'ai laissé mort à quelques pas d'ici.

RICHARD.

Cela pourroit bien être, j'en ai trouvé un ici près. Vous êtes en bottes ; et que tenez-vous là ?

LE ROI.

C'est mon épée, sur laquelle je suis tombé, et qui me paroît faussée.

RICHARD.

Et où comptez-vous aller comme cela ?

LE ROI.

Mais je vous prierai de me conduire à Nor-tingham.

RICHARD.

Moi ! cette nuit, du temps qu'il a fait, à trois grandes mortelles lieues dans les sables, au risque de nous casser le cou le long des roches de Virai ! Tenez, je vous crois honnête - homme, malgré votre mot d'ami.

LE ROI.

Vous me faites bien de la grâce.

RICHARD.

Mais il y a bien des gens à qui ce seroit la faire... Je ne dis pas cela pour vous. Enfin, j'ai ma ferme à un quart de lieue d'ici ; je n'ai pas mangé de la journée, parce que j'ai eu du chagrin ; vous avez peut-être faim aussi ; acceptez un mauvais soupé donné de bon cœur. (*Pendant ce temps-là Lurewel*

et un lord passent dans le fond du théâtre en tâtonnant ; le lord crie : Lurewel ?) J'ai entendu... Non... Enfin, pendant que nous souperons, on vous cherchera un cheval, et si vous ne voulez pas attendre le jour, Rustaut, Rustaut qui est un de nos gardes, vous mettra dans la route.

LE ROI.

Vous ne me conduirez donc pas vous-même ?

RICHARD.

Oh ! quand ce seroit le roi, je ne pourrois pas.

LE ROI.

En ce cas, je n'ai rien à dire.

RICHARD.

La raison est bien simple. Il y a un tas de coquins qui rôdent pour tuer des biches ; je ne peux pas quitter mon poste, et Jenny m'attend.

LE ROI.

Et comment vous appelez-vous ?

RICHARD.

Richard, pour vous servir.

LE ROI.

Eh bien ! monsieur Richard...

RICHARD.

Oh ! point de monsieur.

LE ROI.

Eh bien, Richard, j'accepte votre soupé avec plaisir.

RICHARD.

Bon cela. Prenons par ici. Tenez, voilà mon bâton, il vous aidera à marcher dans les sables; donnez-moi votre épée, qui pourroit vous faire tomber.

LE ROI, *à part.*

Allons donc sous la conduite de mon connétable.

RICHARD.

Savez-vous si le roi chassera encore demain?

LE ROI.

Non certainement.

RICHARD.

Tant pis.

LE ROI.

Pourquoi?

SCÈNE IV.

LUREWEL, UN COURTISAN.

LE COURTISAN.

LUREWEL, Lurewel, où es-tu?

LUREWEL.

Me voilà.

LE COURTISAN.

Donne-moi la main, et ne nous quittons pas.

LUREWEL.

Ma foi, mon cher ami, tu es l'homme de la cour

avec lequel j'aime le mieux être égaré , puisqu'il falloit l'être.

LE COURTISAN.

Vraiment?

LUREWEL.

Ah ! d'honneur.... Diable soit de la racine , je me suis estropié. Ma-foi , arrêtons ici un instant.

LE COURTISAN.

Je suis excédé.

LUREWEL.

Voilà une sottise chasse.

LE COURTISAN.

Aussi le roi l'a voulu.

LUREWEL.

Le roi est certainement aussi embarrassé que nous.

LE COURTISAN.

Moi , qui comptois jouer ce soir.

LUREWEL.

Et moi , la plus jolie petite fille du monde , la charmante Jenny... Tu ne connois pas cela.

LE COURTISAN.

D'où veux-tu que je la connoisse ?

LUREWEL.

Je l'ai fait enlever.

LE COURTISAN.

Enlever?

LUREWEL.

Oui, c'est le plus court. Elle fait la sotte, mais
je l'ai laissée en de bonnes mains.

LE COURTISAN, *toussant*.

Hum.

LUREWEL.

Hum. As-tu entendu ?

LE COURTISAN.

Quoi ?

LUREWEL.

Quelqu'un.

LE COURTISAN.

C'est comme la voix du roi.

LUREWEL.

Je croirois qu'oui,

LE COURTISAN.

Oui.

DUO.

LUREWEL.

Ah ! grands dieux ! n'est-ce pas le roi ?

LE COURTISAN.

Ah ! ciel ! ah ! si c'étoit le roi ?

LUREWEL.

Je tremble pour sa majesté ;

Errer dans cette obscurité.

LE COURTISAN.

Le roi pourroit s'être écarté,

Errer dans cette obscurité.

ENSEMBLE.

Ce n'est que pour le roi

Que j'ai de l'effroi.

Chut.

Mais non, tout est en paix ;

Mais non, tout est en paix.

Ce n'est personne, je me trompois.

Tout est en paix.

LUREWEL.

Cette petite fille fait des façons.

LE COURTISAN.

Avec toi ?

LUREWEL.

Ah ! elle n'est chez moi que de ce matin ; et je
sais qu'elle aime un certain Richard....

LE COURTISAN.

Ah ! si elle a le cœur prévenu....

LUREWEL.

Prévenu ! ah, ah, prévenu est admirable au possible ! Ne suis-je pas le maître de ce que j'ai sous la clé ; et enfin.... lorsque... les charmes d'un amant se joignent à l'empire des circonstances.

LE COURTISAN.

Je ne connois pas de mortel plus heureux que toi ; tu as des bonnes fortunes charmantes.

LUREWEL.

Tiens, mon cher ami :

ARLETTE.

Un fin chasseur qui suit à pas de loup
 La perdrix qui trotte et sautille,
 Un fin chasseur à l'instant qu'il dit : pille,
 N'est jamais si sûr de son coup,
 Que moi quand je guette une fille gentille.

Si mon ardeur

A sa pudeur

Donne des ailes,

Tant mieux ;

Je la suis des yeux :

Toutes les belles,

Toutes les belles

N'ont que le premier vol devant moi ;

N'ont que le premier vol devant moi.

Où je les trouve,

Leur cœur éprouve

Que je dois leur donner la loi.

Un fin chasseur qui suit à pas de loup

La perdrix qui trotte et sautille,

Un fin chasseur à l'instant qu'il dit : pille,

N'est jamais si sûr de son coup,

Que moi quand je guette une fille

Gentille, etc.

LE COURTISAN.

Oh ! pour ce coup-ci, j'entends du bruit.

LUREWEL.

Et moi aussi.

LE COURTISAN.

Il ne nous manque que des voleurs. Serois-tu brave?

LUREWEL.

Sans doute. Paix. Ecoute....

SCÈNE V.

RUSTAUT, CHARLOT, LE COURTISAN,
LUREVEL.

QUATUOR.

RUSTAUT.

Avance, suis-moi, Charlot.

CHARLOT.

Oui, je te suis.

LE COURTISAN.

Oui, je crois, j'entends du bruit :

Au diable soit de la nuit.

LUREWEL.

J'entends du bruit.

RUSTAUT.

Mets tes armes en état.

Sont-elles en état ?

CHARLOT.

C'est en état.

LE COURTISAN.

J'entends du bruit.

LUREWEL.

Oui, c'est un bruit.

RUSTAUT.

Prends-garde à toi.

CHARLOT.

Va, je te suis.

LE COURTISAN.

Ici, restons un moment ;
J'entrevois un mouvement ,
Certainement.

LUREWEL.

Un mouvement ,
Certainement.

RUSTAUT.

Avance un pas après moi ,
Et surtout prends garde à toi.
Oui, prends garde à toi.

CHARLOT.

Je suis à toi.

LE COURTISAN.

Les vois-tu ? moi, je les voi.

LUREWEL.

Tiens, je les voi.

RUSTAUT.

Allons tous en enfonçant ,
Et contre eux en appuyant.

CHARLOT.

Moi le premier,
Par ce sentier.

LE COURTISAN.

Ils sont armés, je les vois,
Défendons-nous.

LUREWEL.

Défendons-nous.

RUSTAUT.

Ferme, en appuyant.

CHARLOT.

En les serrant.

RUSTAUT.

Suis-moi, suis-moi.

LE COURTISAN.

Ils semblent venir à moi.

RUSTAUT.

S'ils coupent par ce sentier,
Avance-toi le premier ;
Oui, toi le premier,
Par ce sentier.

LE COURTISAN.

Ils sont à nous,
Avançons,
Marchons, marchons.

LUREWEL.

Marchons, marchons.

RUSTAUT.

Nous les prenons,
Nous les tenons.

CHARLOT.

Nous les tenons.

LUREWEL.

Allons, frappons.

TOUS.

Alte-là, reste-là, qui va-là ?

RUSTAUT.

Il faut, il faut nous contenter.

LE COURTISAN.

Parlez, parlez, sans insister ;
Que faut-il pour vous contenter ?

RUSTAUT.

Craignez les coups,
Ou suivez-nous.

CHARLOT.

Ou suivez-nous.

LE COURTISAN.

Craignez les coups,
Ou laissez-nous.

LUREWEL.

Ou laissez-nous.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur d'une ferme ; un petit escalier dans le fond ; une porte dans le haut , ouvrante et fermante ; une autre sur un des côtés du théâtre , ouvrante et fermante , et laissant voir l'intérieur d'une chambre.

SCÈNE I,

LA MÈRE, BETSY, JENNY.

LA MÈRE, *dans la coulisse.*

BETSY?

BETSY, *du haut de l'escalier dans le fond du théâtre , et fermant la porte de la chambre d'où elle sort.*

Plait-il, ma mère ?

LA MÈRE.

On frappe.

BETSY.

On y va.

LA MÈRE.

Eh bien ! qui est-ce ?

BETSY.

Personne.

LA MÈRE.

Vous voyez bien, Jenny... Betsy, venez ici ; qu'est-ce que vous faites là-haut ? Donnez-moi mon rouet... Vous voyez bien, Jenny, qu'il faut se méfier de tout le monde.

JENNY.

Oui, ma tante.

LA MÈRE.

Betsy, voulez-vous prendre votre dévidoir ? Jenny, je vous ai élevée comme ma fille : et vous allez l'être, puisque vous allez épouser Richard. (*Pendant ce temps, Betsy va chercher le rouet, approche des chaises, prend son dévidoir, et trémousse.*)

JENNY.

Il revient bien tard ce soir.

LA MÈRE.

C'est vrai, cela m'inquiète... Mais comment pourra-t'on avoir votre troupeau de d'chez ce milord ?

JENNY.

Les chemins doivent être bien mauvais de cet orage-ci.

LA MÈRE.

Cela pourroit retarder votre mariage.

JENNY.

Savez-vous s'il a emporté sa lanterne ?

LA MÈRE.

Betsy, savez-vous si votre frère a emporté sa lanterne ?

BETSY.

Non , ma mère , elle est là.

JENNY.

Il n'en fait jamais d'autre.

LA MÈRE.

C'est tout votre bien que ce troupeau.

JENNY.

C'est vrai.

(*Betsy est à l'ouvrage ; cependant la mère s'assied , prend son rouet ; Jenny coud une pièce de son trousseau , ou fait de la dentelle : elle s'assied en face de la porte par où Richard doit venir , elle y regarde toutes les fois qu'elle leve la tête , et soupire. Betsy bousille , s'amuse avec son tablier , et se remet à l'ouvrage lorsque sa mère la regarde. La mère mouille son chanvre , le tire avec ses dents aux reprises de l'air.)*

TRIO. *

BETSY.

Lorsque j'ai mon tablier blanc ,
Et mes souliers d'un vert galant ,
Un bouquet dans ma collerette ,
Gai tourlourette ,
Le petit Colas suit mes pas ,
Et puis nous allons tout là-bas

* Ces trois airs chantés séparément , se joignent et forment un *trio*.

Jouer à la cligne-musette
Sous la coudrette.

JENNY.

Quand la bergère attend l'amant,
L'amant qui cause son tourment,
Rêveuse, attentive, inquiète,
Sans cesse elle guette;
Mais sitôt qu'elle entend ses pas,
Elle est contente et ne dit pas,
Et ne dit pas ce qu'en cachette
Son petit cœur souhaite.

LA MÈRE.

Hélas ! hélas ! que je me vois trompée !
Mais le méchant tire sa claire épée,
Et lui donne deux grands coups dans les flancs.
Prenez pitié de mes pauvres enfants.

JENNY.

Ah ! le voilà !
(Elle aperçoit Richard , jette son ouvrage par terre ;
court à lui , revient toute honteuse , et dit :)
Il est avec un Monsieur !

BETSY , qui s'est levée presqu'en même temps que Jenny.

Ah ! ma mère , un Monsieur !
(La mère se lève , ensuite Jenny ramasse son ou-
vrage , range sa chaise , et Betsy aussi.)

SCÈNE II.

LE ROI, RICHARD, BETSY, JENNY,
LA MÈRE.

RICHARD.

BONSOIR, ma mère. Bonsoir, Jenny.

JENNY.

Vous avez bien tardé, Richard.

LA MÈRE.

J'ai cru que tu ne reviendrais pas.

RICHARD.

J'ai battu le bois ; j'ai trouvé Monsieur. Allons, ma mère, vite le couvert. Donne un siège, toi. Du jambon, une salade, tout ce que nous avons ; vous ne ferez pas grande chère ; commençons par boire un coup. Tiens, Betsy, porte cela. (*Il lui donne ses pistolets.*) Et va tout de suite à la cave, et ne te casse pas le cou comme hier. (*Au roi.*) Voulez-vous que je vous tire vos bottes ?

SCÈNE III.

LE ROI, RICHARD, JENNY.

LE ROI.

Non, je vais remonter à cheval.

RICHARD.

Ah ! c'est vrai. A propos , Rustaut n'est pas revenu ?

JENNY.

Non.

RICHARD.

Quoi , te voilà ! Monsieur , voilà ma future que je vous présente.

LE ROI.

Elle est gentille.

RICHARD.

Ah ! Monsieur , que nous avons eu de chagrin ! Ce méchant milord... Vous le connoissez , dites-vous ?

LE ROI.

Oui , il étoit de ma suite : nous étions ensemble.

RICHARD.

Et vous nous faites espérer que ce troupeau....

LE ROI..

Oui , je.... je ferai en sorte qu'on vous rende justice.

RICHARD.

Ah ! c'est bon : voilà de la bière , vite des verres. Ah ! j'ai là-bas une vieille bouteille de vin , mais c'est pour après celle-ci.

SCÈNE IV.

RICHARD, LE ROI, JENNY, LA MÈRE.

LA MÈRE.

ARIETTE.

Monsieur, Monsieur ,
 Sauf vot' respect , faites-nous l'honneur ;
 Voilà qu'c'est prêt ,
 C'est sans apprêt ,
 Si l'on étoit... mais l'on n'est pas...
 Nous n'avons pas
 Un bon repas ,
 Dame on n'est pas...
 Monsieur, Monsieur ,
 Sauf vot' respect , faites-nous l'honneur ,
 Voilà qu'c'est prêt ,
 C'est sans apprêt.

RICHARD.

Eh ! ma mère , avec vos complimens....

LA MÈRE.

Eh ! mon fils , pour qui ce monsieur nous prendroit-il ?

RICHARD.

Allons, Monsieur, passons là-dedans ; donnez-moi le bras , que vous ne tombiez. Ma mère , vous ne venez pas ?

LA MÈRE.

Nous avons soupé.

RICHARD.

Et vous, Jenny?

JENNY.

Je souperai après.

SCÈNE V.

BETSY, JENNY, LA MÈRE.

BETSY.

Ah ! ma mère, qu'il a de belles manchettes. Je
l'aime bien ce Monsieur-là.

TRIO.

JENNY.

Ah ! ma tante ! ah ! ma tante !
Ah ! que je serois contente ,
Si mon troupeau, par son crédit,
Peut revenir, car il l'a dit.

LA MÈRE.

Eh ! oui, contente ,
Eh ! oui, ma tante ,
Ah ! son crédit ,
Il vous l'a dit.

Bon, un milord est si puissant.

JENNY.

Ce monsieur rit.

LA MÈRE.

Ces seigneurs ont tant de crédit.

BETSY.

Mon frère chante.

JENNY.

Richard le sait, je l'ignorois.

Dans ce château,

Ils ont fait entrer mon troupeau.

LA MÈRE.

Aussi, pourquoi près du château

Aller conduire ce troupeau ?

Sur ce coteau,

Près du hameau,

Le pâturage est bel et beau.

BETSY.

Ils boivent.

JENNY.

Moi, j'espère ; moi, j'espère

Qu'il pourra nous satisfaire.

LA MÈRE.

Bon, j'espère...

J'en désespère.

BETSY.

Mon frère chante.

JENNY.

Peut-être aussi sont-ils amis.

LA MÈRE.

On pense ainsi
Que son ami.

JENNY.

Enfin, pourquoi l'a-t-il promis?

LA MÈRE.

Discours de cours,
Nageons toujours;
Tout prometteur
Est un menteur.

BETSY.

Ce monsieur rit,
Mon frère chante.

*(Betsy va de temps en temps regarder à la porte de
la chambre où est le roi.)*

SCÈNE VI.

JENNY, BETSY, LA MÈRE, RICHARD.

RICHARD.

VITE, ma mère, allez tenir compagnie à ce
monsieur; je m'en vais à la cave.

SCÈNE VII.

RICHARD, JENNY.

RICHARD.

MA foi, c'est un honnête homme, sans moi il se seroit tué à cette fondrière; je l'ai retenu par son habit; j'en ai encore mal au bras.

JENNY.

Crois-tu qu'il ait assez de crédit...

RICHARD.

Ma foi, oui, oui.

JENNY.

Mais si le milord... (*Ici Richard fait un mouvement comme pour s'en aller.*) On n'a pas le temps de se dire un mot.

RICHARD.

C'est vrai.

JENNY.

Veux-tu que j'aille à la cave?

RICHARD.

Avec moi?

JENNY.

Oh! non.

SCÈNE VIII.

BETSY, JENNY.

BETSY.

AH ! Jenny, voyez ce que ce monsieur vient de me donner.

JENNY.

Comment ! ce sont des pièces d'or. Eh ! comment peut-il vous avoir donné tout cela ?

BETSY.

ARIETTE.

Il regardoit

Mon bouquet :

Sans doute il le désiroit ;

Je l'ai pris ,

Et je l'ai mis

A son habit ;

Il rit , il rit , il rit , il rit ,

Et de sa grâce voilà

Qu'il me présente cela.

Je le prend ,

Et l'embrasse à l'instant ;

Pan ,

Maman

Me détache un bon soufflet ,

Net ,

Et j'eus sur le bec

Un bon coup sec.

Pourquoi frapper cet enfant ?
Dit ce monsieur en grondant ;

Ce baiser

Pouvoit-il jamais m'offenser ?

Comme j'étois là pleurant ,

Il tire encore de l'argent ,

En disant :

Approchez , belle enfant ,

Tenez ,

Prenez.

J'approche et je prend ,

Pour faire endêver maman.

JENNY.

Pour faire endêver votre maman ! mais , Betsy ,
c'est fort mal.

BETSY.

Pourquoi m'a-t-elle donné un soufflet ? Devant
ce monsieur encore.

JENNY.

Eh ! pourquoi embrassez-vous les hommes ? Une
grande fille de votre âge , une fille de quatorze ans !
c'est honteux.

BETSY.

Jenny , auroit-on des moutons avec cela ?

JENNY.

Oui.

BETSY.

Eh bien ! Jenny , achetez un troupeau , je vous
le donne.

(Elle les jette , partie dans la main , partie à terre.)

JENNY, *les ramassant.*

Betsy, Betsy, cette petite folle, elle pourroit bien les perdre.

SCÈNE IX.

RICHARD. JENNY.

DUO.

JENNY.

Un instant.

RICHARD.

Il m'attend.

JENNY.

Un instant.

RICHARD,

Il m'attend.

ENSEMBLE.

JENNY.

RICHARD.

Ah ! reviens :

Je reviens :

Je te vois ; ah ! quel bien ! Je te vois ; ah ! quel bien !

RICHARD, *une bouteille à la main.*

Il semble,

Il semble que tout se rassemble

Pour nous donner quelque chagrin ;

Un instant, depuis ce matin,

Est-il possible d'être ensemble ?

ENSEMBLE.

JENNY.

RICHARD.

Un moment

Il m'attend,

Seulement,

Quel tourment!

Un moment

Il m'attend,

Seulement;

Quel tourment!

Ah ! reviens :

Je reviens :

Je te vois ! ah ! quel bien ! Je te vois ! ah ! quel bien !

RICHARD.

Un baiser.

JENNY.

Un baiser ? non, va-t'en !

RICHARD.

Un baiser.

JENNY.

On m'attend.

SCÈNE X.

LE ROI, RICHARD, JENNY.

LE ROI.

Quoi ! Richard, vous me laissez seul ? Ah ! je ne m'étonne pas.

RICHARD.

Je vous demande pardon ; mais quand je suis avec elle , j'oublierois l'univers. Rentrons.

LE ROI.

Non, je reste ici. (*Il s'assied.*)

RICHARD.

Des verres, des verres. Cette bouteille-là sera meilleure que l'autre; c'est une dernière; mais je ne pense guère la boire en meilleure compagnie. (*Richard débouche la bouteille, verse dans un verre qui est sur une assiette que tient Betsy qui regarde en l'air, et pense répandre.*) Allons, Jenny, il faut boire à la santé de Monsieur. Vas-tu répandre, toi? Laisse ça là.

JENNY.

Vous savez que je ne bois pas de vin.

RICHARD.

Il y a bien d'autres choses à quoi il faut s'habituer. (*Au roi.*) Etes-vous toujours obligé d'être à la cour?

LE ROI.

Oui.

RICHARD.

Toujours, toujours.

LE ROI.

Oui, toujours.

RICHARD.

Toujours; mais vous devez bien vous ennuyer.

LE ROI.

Pourquoi?

RICHARD.

Ma foi, que sais-je? C'est qu'on s'ennuie aisément de ce qu'on est obligé de faire. Il est vrai qu'on dit que le roi est bon, et qu'il y a du plaisir à le servir.

LE ROI.

Oui certainement , il est bon.

RICHARD.

Buvons à sa santé.

(*Richard choque avec le roi , et fait un petit clin d'œil à Jenny.*)

LE ROI.

Ah ! je le veux bien. A la santé du roi.

JENNY.

Holà donc. A votre santé , Monsieur.

LE ROI.

Je vous remercie.

RICHARD , *en repoussant son verre.*

Je ne conçois pas, moi, comment un roi peut être bon.

LE ROI.

Pourquoi donc ?

RICHARD.

C'est qu'il y a des gens qui ont quelquefois intérêt qu'il ne le soit pas.

LE ROI.

Votre réflexion... m'étonne. Mais à la cour il y a d'honnêtes gens...

RICHARD.

Vous , par exemple ; mais il y a aussi des milords Lurewel. Savez-vous, Monsieur, que pour connoître la vérité, il faut aller au-devant d'elle, et qu'un roi ne peut guère faire le premier pas ?

LE ROI.

Soyez persuadé, Richard, qu'un roi qui sait aimer, a des amis fidèles, et des ministres sûrs.

RICHARD.

Cela doit être. Mais...

LE ROI.

Mais, Richard, vous me surprenez toujours : qui peut vous en avoir tant appris ?

RICHARD.

Vraiment, c'est une de vos idées à la cour de croire qu'on ne pense que là ; et je parie que c'est la vôtre.

LE ROI.

Vous n'avez pas dessein de me flatter.

RICHARD.

Moi, Monsieur, je ne flatte que ceux que je méprise.

LE ROI.

Il seroit bien terrible... je serois bien fâché, Richard, que tout le monde pensât comme vous.

RICHARD.

Eh ! pourquoi donc, Monsieur ?

LE ROI.

Mais vous n'avez pas répondu à ma question ; qui peut vous en avoir tant appris ?

RICHARD.

Ma foi, j'ai un peu couru, j'ai vu. Tenez, nous

parlions d'un roi ; j'ai vu ce qu'un roi n'est pas toujours à portée de voir.

Quoi ?

LE ROI.

RICHARD.

Des hommes.

SCÈNE XI.

LE ROI , RICHARD , JENNY , BETSY ,
LA MÈRE.

LA MÈRE.

BUVEZ-VOUS encore ?

RICHARD.

Ah ! ma mère , laissez tout ça.

LA MÈRE.

Parle-lui donc encore de ce troupeau.

LE ROI , à Jenny.

Comment vous appelez-vous ?

JENNY.

Jenny, Monsieur.

LE ROI.

Eh bien , Jenny , êtes-vous contente de vous marier ?

JENNY.

Oui , Monsieur ; mais vous pourriez ajouter quelque chose à notre contentement.

LE ROI.

Dites ; si je le puis , je le ferai.

JENNY.

Ce seroit de venir à notre noce.

RICHARD.

Parbleu elle a raison ; faites-nous ce plaisir-là , ça nous consolera de ce troupeau ; car ce milord est trop puissant.

LE ROI.

Mais , belle Jenny , pouvez-vous espérer de vivre heureuse dans un lieu aussi sauvage que celui-ci me le paroît ?

JENNY.

Avec Richard , Monsieur ?

LE ROI.

N'aimeriez-vous pas mieux être à Londres , dans une grande ville , j'entends avec lui ?

LA MÈRE.

Ah ! Monsieur , lorsque feu mon pauvre homme vivoit....

RICHARD.

Eh ! ma mère , laissez-la parler.

LA MÈRE , à Betsy.

Où avez-vous mis l'argent que ce Monsieur vous a donné ?

JENNY.

Je crois , Monsieur , que pour vivre heureux , le bruit de la ville est moins propre que le calme de la campagne.

RICHARD.

Jenny, chantez à Monsieur cette chanson... Ah !
c'est qu'elle chante.... Vous allez l'entendre.

JENNY.

Laquelle ?

RICHARD.

Cette chanson sur le bonheur.

JENNY.

Ah !

LE ROI.

Eh ! votre garde....

RICHARD.

Il ne peut pas tarder.

LA MÈRE.

Tu me paieras ça ; va , je le dirai à ton frère.

SCÈNE XII.

LE ROI , JENNY , RICHARD.

RICHARD.

ALLONS , Jenny, chantez, ne soyez pas honteuse.

(*Jenny prélude l'air qu'elle veut chanter.*)

Ce n'est pas celle-là.

JENNY.

Laquelle donc ?

RICHARD.

Ah ! dites toujours, vous aimez celle-là.

JENNY.

ROMANCE.

Que le soleil dans la plaine,
Brûle troupeaux et bergers ;
Qu'une tempête soudaine
Viennne inonder nos vergers ;
Près de l'objet qui nous enchaîne,
Et qui nous lie à son désir,
Rien n'est peine,
Tout est plaisir.

Que le cours de la semaine
Nous ravisse le repos,
Qu'une saison incertaine
Augmente encor nos travaux.
Près de l'objet, etc.

Que la bouillante jeunesse
Enflamme et trouble nos sens,
Que la tremblante vieillesse
Rende nos pas languissans ;
Près de l'objet qui nous enchaîne,
Et qui nous lie à son désir,
Rien n'est peine,
Tout est plaisir.

LE ROI.

Fort bien, Jenny.

RICHARD.

Ce n'est pas celle-là que je voulois dire, c'est
celle sur le bonheur.

JENNY.

Eh bien ! dites , vous la savez.

RICHARD.

Soit.

ARIETTE.

Ce n'est qu'ici ,

Oui ,

Ce n'est qu'au village ,

Que le bonheur a fixé son séjour ,

Loin de la ville , loin de la cour ,

C'est à l'ombrage

D'un vert feuillage ,

Qu'on trouve ensemble et la paix et l'amour.

Lorsque le soleil lance ses traits

Sur nos têtes profanes ,

La foudre frappe les palais ,

Elle respecte les cabanes.

Ce n'est qu'ici ,

Oui ,

Ce n'est qu'au village

Que le bonheur a fixé son séjour.

LE ROI.

Richard , votre chanson est fort bien , mais elle n'est pas tout-à-fait juste.

RICHARD.

En quoi donc ?

LE ROI.

Le tonnerre ne tombe sur les palais que parce qu'ils sont plus élevés que les cabanes.

RICHARD.

C'est vrai; mais ce n'est pas moi qui ai fait la chanson; n'importe, le bonheur n'en est pas moins ici. Mais vous, Monsieur, faites-nous le plaisir de nous chanter quelque chose sur le bonheur de la cour.

LE ROI.

J'entends souvent chanter, mais je ne chante point.

RICHARD.

Ah ! Monsieur, quelques chansons de la cour.

LE ROI.

Je vous assure qu'on ne m'a jamais prié de chanter.

RICHARD.

Eh bien ! nous vous en prions.

JENNY.

Ah ! Monsieur.

LE ROI.

Il est fort plaisant que... Je le veux bien pour la singularité du fait.

JENNY.

Ah ! écoute, Richard.

LE ROI.

Je vais vous dire un fragment d'opéra que j'ai vu représenter. Vous savez ce que c'est qu'un opéra ?

RICHARD.

Oui, Monsieur, j'y ai été très-souvent, et je l'ai expliqué à Jenny.

LE ROI.

Je m'en souviendrai peut-être mal.

RICHARD.

Cela est égal.

LE ROI.

Un jeune prince destiné au trône, demande par quel moyen un roi* peut parvenir au plus haut degré du bonheur. Voici la réponse de son gouverneur :

ARIETTE.

Le bonheur est de le répandre ,
De le verser sur les humains ,
De faire éclore de vos mains
Tout ce qu'ils ont droit d'en attendre.
Est-il une félicité,
Comparable à la volupté
D'un souverain qui se peut dire :
Tout ce que le ciel m'a soumis ,
Tous les sujets de mon empire ,
Sont mes enfans, sont mes amis ?
Ah ! quel plaisir , quel plaisir de lire ,
Dans les yeux d'un peuple attendri ,
Tout ce qu'inspire
La présence d'un roi chéri !
Le bonheur, etc.

RICHARD.

Ah ! Monsieur, sans le respect que je me sens pour vous, que je vous embrasserois de bon cœur !

monsieur le gouverneur de ce prince-là ne lui vole pas ses gages.

SCÈNE XIII.

BETSY, LA MÈRE, LE ROI, RICHARD,
JENNY.

BETSY.

AH ! mon frère, voilà Rustaut qui amène des voleurs.

SCÈNE XIV.

LUREVEL, UN COURTISAN, RUSTAUT,
CHARLOT, MIRAUT, LE ROI, BETSY,
RICHARD, LA MÈRE, JENNY.

(*Le roi est assis ; Richard, la Mère, et Betsy, empêchent qu'on ne le voie.*)

JENNY.

AH ! ciel ! c'est le milord.

(*Jenny se sauve et se cache derrière la porte qu'elle tient à demi-ouverte.*)

LUREVEL.

Ah ! c'est l'ami Richard...

RICHARD.

Quoi ! c'est vous, milord ?

LUREWEL.

Ah ! tu me fais prendre par tes gardes ?

RICHARD.

Ils ne savoient pas, milord....

LUREWEL.

Ils ne savoient pas ; je t'apprendrai à savoir pour eux.

RICHARD.

Pourquoi , Rustaut , avez-vous arrêté milord ?

RUSTAUT.

Eh ! sarpejeu , est-ce qu'on voyoit clair ? Un coquin et un milord peuvent se ressembler. Que ne disoit-il ? Sitôt que je leur ons dit que j'étions des gardes , ils se sont rendus , et n'ont plus voulu répondre.

RICHARD.

Mais , milord , Jenny que vous avez retenue... •

LUREWEL.

Ah ! Jenny , Jenny ne sortira de chez moi qu'à bonnes enseignes ; il sied bien à un drôle comme toi d'épouser une jolie fille ; et lorsque....

(Le roi alors se lève et paroît ; le Courtisan l'aperçoit.)

LE COURTISAN.

Ah ! voilà le roi.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LE COURTISAN , LUREWEL.

Ah ! sire , votre Majesté ,

Votre personne est en sûreté.

Ah ! pour nous quelle félicité !

RICHARD , LES GARDES , LA MÈRE , BETSY.

Le roi !

Quoi ! c'est le roi !

LE ROI.

Milord , répondez-moi.

LE COURTISAN.

Ah ! sire !

Oui , sire ,

Voici milord , qui vous dira ,

Assurera ,

Qui jurera.

LUREWEL.

Ah ! sire ,

Oui , sire ,

Voici milord.

RICHARD.

Ah ! sire , excusez-moi.

Sire , pardonnez-moi.

C'est le roi !

Quoi ! c'est le roi !

Le roi ! le roi !

LES GARDES , LA MÈRE , BETSY.

C'est le roi !

Quoi ! c'est le roi !

Le roi ! le roi !
Voilà le roi !

LE COURTISAN , LUREWEL.

Qu'ordonne votre Majesté ?

Mon cœur flatté ,
Trop enchanté ,
Se sent flatté.

LE ROI.

Il me suffit, répondez-moi.

RICHARD , LES GARDES , LA MÈRE , BETSY.

Quoi ! c'est le roi !

LE COURTISAN , LUREWEL.

Nous oublions ce que nos cœurs ,
Dans ces moments de crainte, d'horreurs,
Ont éprouvé de vives terreurs.

LE ROI.

Milord ! répondez-moi.

RICHARD.

Ah ! sire, excusez-moi ,
Sire , pardonnez-moi.

LES GARDES , LA MÈRE , BETSY.

C'est le roi !
Voilà le roi !
Quoi ! c'est le roi !

LE COURTISAN, LUREWEL.

Ah ! sire ,

Oui , sire.

Quoi ! disions-nous , dans ces forêts

Un roi chéri de ses sujets ,

Ah ! quels regrets !

Au milieu de ces bois épais.

RICHARD.

C'est le roi ,

Quoi ! c'est le roi.

LE ROI.

Paix.

LE ROI, *après avoir fait signe à tout le monde de se taire.*

Milord, que veut dire Richard touchant cette fille ?

LUREWEL.

Ah ! sire , cette misère-là ne mérite pas l'attention de votre Majesté.

RICHARD.

Que ne m'est-il permis....

LE ROI.

Paix , Richard. Dites-moi la vérité , milord.

LUREWEL.

Sire , une petite fille , une infortunée , une orpheline de ce canton , que ce drôle-là...

LE ROI.

Songez que vous me parlez.

LUREWEL, *un peu dépité.*

Que... que j'ai prise sous ma protection, parce que... parce que Richard vouloit l'épouser malgré elle.

JENNY, *accourant de l'endroit où elle étoit cachée.*

Malgré moi ! (*Se jettant aux pieds du roi.*) Ah sire.

LE ROI.

Eh bien, milord ?

LUREWEL.

Je crois que votre Majesté veut bien me rendre assez de justice....

LE ROI.

Si je vous la rendois.... Sortez de ma présence.

LUREWEL, *au Courtisan.*

Milord, vous savez que mon idée...

LE COURTISAN.

Ah ! fi, milord, c'est une action infâme. (*Au roi.*) Sire, c'est une action infâme.

LUREWEL, *à part.*

Où nous entraîne une première injustice !

LE ROI.

Voilà donc comme les rois savent la vérité !

RICHARD.

Excusez, sire, si....

LE ROI.

Richard, donnez-moi mon épée. Avez-vous là des chevaux ?

RUSTAUT.

Oui, sire, voilà des chasseurs qui arrivent de tous les côtés de la forêt pour s'informer si je ne savions pas ce que vous étiez devenu.

LE ROI.

Richard, recevez-la de ma main; je vous anoblis.

RICHARD.

Sire, je ne dois peut-être ma franchise qu'à mon état; si cela étoit, je vous dirois : Qu'ai-je fait pour mériter cette faveur?

LE ROI.

Vous oubliez que vous m'avez sauvé la vie; mais, Richard, si la noblesse est faite pour décorer les vertus, c'est à la vérité qu'elle doit la préférence.

RICHARD.

Je ne dois peut-être cela qu'à mon état. Sire, reprenez votre noblesse, et laissez-moi ce qui la mérite.

LE ROI.

Ah ! Lurewel ! quelle distance ! Jenny, vous m'avez prié de votre noce, je la ferai. Richard, je me charge de la dot. Adieu, Madame. Adieu, petite.



SCÈNE XV.

JENNY, BETSY, LA MÈRE.

BETSY.

Ma mère, c'est donc là un roi ?

LA MÈRE.

Eh ! vraiment oui, petite bête. Mais... mais...
mais je n'en reviens pas.

JENNY.

Ah ! ma tante , quel bonheur ! A-t-il dit quand
notre noce se feroit ?

LA MÈRE.

Ah ! si j'avois su que c'étoit le roi , moi qui avois
des poulets tout prêts.

(On entend un prélude de cors.)

SCÈNE XVI.

RICHARD, RUSTAUT, CHARLOT, BETSY,
JENNY, LA MÈRE.

RICHARD.

Le roi est monté à cheval. Ah ! Jenny !

JENNY.

Ah ! Richard !

CHŒUR.

Que du ciel la bonté suprême
Accorde au roi les jours les plus nombreux ,

JENNY, RICHARD.

Ah! { Richard } Je pense de même.
 { Jenny, }

BETSY, LA MÈRE.

Eh bien , moi } Je pense de même.
Ah! mon fils, }

CHŒUR.

Notre bonheur fait tous ses vœux ;
Il ne voit dans le diadème
Qu'un moyen de nous rendre heureux.
Que du ciel, etc.

VAUDEVILLE.

RUSTAUT.

Ne perdons jamais l'espérance ,
L'orage écrase nos forêts ;
Mais l'orage amène la paix ,
Et de là ton bonheur commence.
Il ne faut s'étonner de rien ,
Il n'est qu'un pas du mal au bien.

CHARLOT.

Ce n'est pas assez de la quête ,
Il faut lancer , chasser , forcer ,

Se fatiguer, se harasser,
Mais enfin nous prenons la bête.
Il ne faut, etc.

LA MÈRE.

Lorsque j'élevois ton enfance,
Tu m'as donné bien du chagrin;
Tu n'étois qu'un petit coquin,
Mais tu passes mon espérance.
Il ne faut, etc.

BETSY.

L'évènement m'a fait connoître
Que j'ai bien placé mon bouquet;
Pour me payer de mon soufflet,
Le roi me mariera peut-être.
Il ne faut, etc.

JENNY.

Je sais que la peine est extrême,
Même dans un ménage heureux:
Quand on souffre, on souffre pour deux;
Mais avec un époux qu'on aime,
Il ne faut, etc.

RICHARD.

Le chagrin imprime sa trace
Sur l'amour et sur la gaîté;
Aujourd'hui, quelle adversité!
Viens, ma Jenny, que je t'embrasse!
Il ne faut s'étonner de rien,
Il n'est qu'un pas du mal au bien.

FIN DU ROI ET LE FERMIER.



ROSE ET COLAS,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE D'ARIETTES ;

PAROLES DE SEDAINE,

Musique de MONSIGNY.

Représentée pour la première fois le 8 mars 1764.

PERSONNAGES.

MATHURIN. fermier, père de Rose.

PIERRE LEROUX, fermier, père de Colas.

COLAS.

ROSE.

LA MÈRE BOBI.

**Le théâtre représente l'intérieur de la maison d'un
fermier, un escalier sur une des ailes.**

ROSE ET COLAS,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

ROSE, *seule.*

A RIETTE.

PAUvre Colas , pauvre Colas ,
Mon père ne sortira pas ;
Il l'a juré. Pauvre Colas ,
Pauvre Colas.

Il court , il va ,
Eh ! pourquoi ça ?
Je n'en sais rien ;
Il court , il vient ,
Dans sa chambre il se renferme ,
Et puis il court à la ferme ;
Du jardin au colombier ,

Et de la cave au grenier ,
Et du grenier au cellier.
Pauvre Colas , pauvre Colas.
Mon père ne sortira pas ;
Il l'a juré. Pauvre Colas ,
Pauvre Co'as.

A présent tu te tourmentes ;
Mais peux-tu t'en prendre à moi ?
Colas , si tu te lamentes ,
Je me lamente plus que toi.
Pauvre Colas , pauvre Colas.
Mon père ne sortira pas ,
Il l'a juré. Pauvre Colas ,
Pauvre Colas.

SCÈNE II.

LA MÈRE BOBI , ROSE.

ROSE.

BON , ne voilà-t-il pas la vieille mère Bobi !
Qu'est-ce qu'elle demande ? Qu'est-ce que vous
regardez , la mère ?

LA MÈRE.

Rien , rien. Où est ton père ?

ROSE.

Je ne sais pas ; il est partout , et il n'est nulle part.

LA MÈRE.

Il feroit mieux de se tenir chez lui.

ROSE.

Vous êtes venue par la petite ruelle , la mère ; vous n'avez pas fermé la porte.

LA MÈRE.

Non , non , non.

ROSE.

Mais qu'est-ce que vous regardez donc ?

LA MÈRE.

N'est-ce pas là ta chambre ?

ROSE.

Oui.

LA MÈRE.

Où tu couches ?

ROSE.

Oui.

LA MÈRE.

ARIETTE.

La sagesse est un trésor ,
Un trésor c'est la sagesse :
L'argent ne vaut pas de l'or ,
Un peu d'or n'est pas richesse ;
L'argent , l'or et la richesse
Ne valent pas la sagesse.
La sagesse est un trésor ,

Un peu d'or n'est pas richesse :
L'argent ne vaut pas de l'or ,
L'argent, l'or et la richesse ,
Eh ! non , non , c'est la sagesse :
La sagesse est un trésor.

Parce que j'eus ce printemps
Quatre-vingt et quatorze ans ,
On pense que je radote.
Bon dieu , les mauvais enfants !
L'un me tire par ma cotte ,
Que les enfans sont méchants !
L'un me tire par ma cotte ,
L'autre saute devant moi ,
Un petit me montre au doigt :
Viens-y , il y viendra ;
Mais le premier qui viendra ,
Le premier qui sautera ,
Le premier qui dansera.
Je vous lui donne à l'instant ,
Pan.

La sagesse est un trésor ,
Un trésor c'est la sagesse ;
Un trésor c'est la sagesse ;
L'argent ne vaut pas de l'or.
Un peu d'or n'est pas richesse , etc.

SCÈNE III.

ROSE, *seule.*

VOYEZ quel radotage ! Qu'est-ce qu'elle veut dire ? Si je lui avois répondu un mot , elle ne finissoit plus.... Je ne sais à quoi m'occuper... Je n'ai de courage à rien.

(Elle reste à rêver appuyée sur sa chaise.)

SCÈNE IV.

MATHURIN, ROSE.

MATHURIN.

Tu n'as donc rien à faire aujourd'hui ?

ROSE.

Ah ! vous voilà , mon père.

MATHURIN.

Que fais-tu là ?

ROSE.

Je....

MATHURIN.

Oui , je...

ROSE.

Vous me pardonnerez.

MATHURIN.

Eh bien ! travailles donc.

ROSE.

Mais , c'est que vous allez , et que vous venez.

MATHURIN.

Qu'est-ce que cela te regarde ?

ROSE.

Vous dormez toutes les après-dînées , et aujourd'hui vous n'avez pas dormi.

MATHURIN.

Je ne veux pas dormir.

ROSE.

Vous pouvez avoir besoin de quelque chose.

MATHURIN.

Je l'appellerai. Hon , hon , hon.

SCÈNE V.

MATHURIN , *seul*.

ARIETTE.

Sans chien et sans houlette ,
J'aimerois mieux garder cent moutons près d'un blé ,
Qu'une fillette
Dont le cœur... dont le cœur a parlé :
Elle est si lesté ,
Elle est si preste ;
L'oreille est en l'air ,
L'œil est un éclair :

Toujours folle
De plaisir,
Elle vole
Vers son désir;
Mais l'âge, et le temps
Qui tout mène,
Vengent ses parents
De leur peine.
Mère de famille,
La fille
Un jour
Chante à son tour :
Sans chien, etc.

SCÈNE VI.

MATHURIN, ROSE.

ROSE, *accourant*.

Ah! mon père! ah que je suis fâchée!

MATHURIN.

Quoi!

ROSE.

Je n'ai pas songé à vous dire : eh vite, eh vite,
vite, il faut que vous alliez au château.

MATHURIN.

J'en sors.

ROSE.

Vous en sortez!... et chez le collecteur?

MATHURIN.

Je viens de lui parler.

ROSE.

Lui parler ? ah... La vieille mère Bobi est venue... N'aviez-vous pas dit que vous iriez à la ville ?

MATHURIN.

Le fils de Pierre y est allé.

ROSE.

Colas.

MATHURIN.

Oui.

ROSE.

A la ville ?

MATHURIN.

Oui.

ROSE.

Y a-t-il long-temps qu'il... Vous aviez dit hier que vous iriez acheter de la graine.

MATHURIN.

Tu as bonne envie que je sorte.

ROSE.

Moi, point du tout, mon père ; mais c'est que quand vous êtes ici, vous vous ennuyez.

MATHURIN.

Dis que je t'ennuye.

ROSE.

Si vous voulez, j'irai pour vous.

MATHURIN.

Eh non, eh non, eh non, je n'ai pas besoin de tes services : j'attends Pierre ici, il m'en fera avoir de la graine lui, il m'en fera avoir... (*A part.*) La malice, voyez-vous : je parie qu'elle attend.

ROSE, *à part.*

Il ne sortira pas.

SCÈNE VII.

MATHURIN, ROSE, PIERRE LEROUX.

ROSE.

Ah ! bonjour, monsieur Pierre.

PIERRE.

Bonjour, Rose, bonjour.

MATHURIN.

Je t'attendois.

ROSE.

Comment vous portez-vous, monsieur Pierre ?

PIERRE.

Fort bien.

MATHURIN.

Laisse-nous.

ROSE.

Mon père disoit que vous étiez à la ville.

PIERRE.

Non, c'est mon fils.

ROSE.

Oui , pour acheter de la graine.

PIERRE.

Non , c'est pour de l'argent qu'on me doit.

MATHURIN.

Tu nous laisseras parler peut-être.

PIERRE.

On m'a dit que tu me demandois.

MATHURIN.

Chut.... Qu'est-ce que tu fais-là , toi?

ROSE.

Moi , mon père ?

MATHURIN.

Oui , vas t'occuper ; vas nous cueillir une salade , épluche-la , lave-la , laisse-nous... Eh bien ! Pierre Leroux , comment vont les vignes ?

PIERRE.

Ah ! ah ! assez bien , si ce n'étoit les vers qui nous mangent.

MATHURIN.

Oh ! cela a été de tout temps ; qu'y faire ?

PIERRE.

Rien ; il n'y a que Dieu et le temps.

MATHURIN.

La méchanceté des hommes va de pis en pis.

PIERRE.

Quand cela sera au comble, il faudra bien une
fin.

MATHURIN.

Oui, pourvu que....

SCÈNE VIII.

MATHURIN, PIERRE.

MATHURIN.

AH ! la voilà partie. Oh ! ça Pierre Leroux , ce
n'est pas cela dont il s'agit.

PIERRE.

Dites.

MATHURIN, *apportant un arc.*

Connoissez-vous cela ?

PIERRE.

Cela, pargoi si j'e connois ça , c'est un arc.

MATHURIN.

Oui, c'est un arc ; mais encore. »

PIERRE.

Eh ! c'est le mien que j'ai donné à mon fils.

MATHURIN.

Cela suffit.

PIERRE.

C'est celui avec lequel j'ai gagné le prix.

MATHURIN.

C'est bon ; mais...

Théâtre. Op.-Com.

PIERRE.

Il y a bien trente ans.

MATHURIN.

C'est à merveille ; j'ai....

PIERRE.

J'ai encore la tasse d'argent.

MATHURIN.

Oui, oui, je l'ai vue.... Vous saurez que....

PIERRE.

Je ne l'ai pas sur moi.

MATHURIN.

Je vous en dispense. Je voulois...

PIERRE.

Je voulois vous la montrer.

MATHURIN.

Je n'en doute pas.

PIERRE.

C'est que...

MATHURIN.

C'est que... oui, vous avez raison, elle est belle, je l'ai vue. C'est une tasse qui a une anse, nous la reverrons ; mais j'ai autre chose à vous dire.

PIERRE.

Ah ! dites, dites.

MATHURIN.

Vous êtes veuf, et moi aussi ! nos femmes nous ont laissé à vous un garçon, et à moi une fille.

PIERRE.

Oui , qui est bien gentille.

MATHURIN.

Votre garçon me paroît aussi un gentil garçon ; j'ai un conseil à vous demander.

PIERRE.

J'écoute.

MATHURIN.

Si au lieu d'un garçon vous aviez une fille , et qu'il vint à l'entour de chez vous rôder quelque jeune gaillard , qui vint la voir en votre absence , vous m'entendez , qu'est-ce que vous feriez ?

PIERRE.

Ce que je ferois ? Si le garçon ne me convenoit point , je lui dirois : Tiens , un tel (son nom) , je vois toute ta manigance , et je te prie de ne plus faire comme cela , parce que cela me déplaît. D'abord ma fille n'est pas pour toi , parce que tu es un libertin . parce que tu es (enfin ce qu'il seroit) : s'il y revenoit , je me mettrois en colère , je battrois la fille , je battrois le garçon , je...

MATHURIN.

Oui , vous battriez tout le monde : mais si le garçon vous convenoit ?

PIERRE.

S'il me convenoit. (*Il rêve*) Ah ! ah !... pour lors... j'enverrois chercher le père , ou j'irois le trouver moi-même , Mathurin ; car c'est à ceux

qui ont affaire à aller trouver. Mais ne parlons pas de ça , je dirois au père tout ce qui se passe ; et que votre fils se tienne chez vous , ou je l'assomme. — Mais mon fils aime votre fille ; mais ils se conviennent ; mais ils sont d'âge ; mais voulez-vous la lui donner ? — Ah ! parlons. — Parlons, et nous parlerions.

MATHURIN.

Eh bien , Pierre Leroux , ce que vous dites qu'il faut que le père fasse , je le fais. Hier nous nous sommes quittés tard , je suis rentré ici : on ne voyoit pas bien clair , j'ai vu quelque chose là du long , là entre la table et la muraille ; cela marchoit à quatre pattes , j'ai cru que c'étoit un chien , j'y ai donné un coup de pied. Ho ! pataud , à la cour. Ma fille s'est jetée à mon cou. — Ah ! mon père , vous revenez bien tard : ah ! mon père , j'étois inquiète. Ah ! mon père. — Donne - nous de la lumière , lui ai-je dit.

PIERRE.

Eh bien ?

MATHURIN.

Eh bien , pendant qu'elle alloit en chercher , j'ai trouvé cet arc-là sous mes pieds.

PIERRE.

Ici.

MATHURIN.

Là.

PIERRE.

Ah , ah !

MATHURIN.

Ainsi je suis sûr que ce qui marchoit à quatre pattes n'est autre que votre fils. Il est inutile, je crois, de vous dire que cela ne me plaît pas : ainsi recommandez-lui bien de ne plus venir ici ; ou si je l'y trouve il s'en repentira. Il m'a joué un tour de chien, et moi je pourrois lui en jouer un qui ne lui feroit pas plaisir.

PIERRE.

Mais si nos jeunes gens s'aiment, et que nous puissions....

MATHURIN.

Ah ! parlons, parlons, je ne demande pas mieux.

PIERRE, *après avoir rêvé.*

Que donnerez-vous à votre fille en mariage ?

MATHURIN.

Tout, et rien ; et vous à votre fils ?

PIERRE.

Tout, et rien ; je n'ai que lui.

MATHURIN.

Je n'ai qu'elle.

PIERRE.

Je lui donne d'abord mes premiers attelages, mes premières charrues.

MATHURIN.

C'est-à-dire, vos anciennes.

PIERRE.

Oui ; ils les renouvelleront.

MATHURIN.

Et moi je lui donne le trousseau qu'elle a filé , tous les bijoux de sa mère , ses hardes , son linge , ses garnitures , ses coiffes , sa croix d'or , ses boucles d'or (elle les a déjà) , les gants de soie , le collier , le ruban ; je veux qu'elle paroisse.

PIERRE.

J'entends , nous leur donnerons peu de chose , que nous voudrons faire valoir beaucoup.

MATHURIN.

Comme ça se pratique.

PIERRE.

Vous ressouvenez-vous de notre vieux bailli ? Mes enfans , mes enfans (disoit-il avec sa petite canne) , le hasard commence les mariages , et la vanité les finit.

MATHURIN.

Vanité si vous voulez ; mais je les associerai à ma ferme.

PIERRE.

Et moi à la mienne.

MATHURIN.

A la fin de mon bail.

PIERRE.

Et moi aussi. Et combien avez-vous encore à aller ?

MATHURIN.

Trois ans. Et vous ?

PIERRE.

Et moi cinq.

MATHURIN.

Il faut cependant qu'ils vivent.

PIERRE.

N'avez-vous pas peur qu'ils manquent de quelque chose ? Mais il faut d'abord faire connoître aux jeunes gens ce que c'est que la dépense d'un ménage.

MATHURIN.

J'entends ; oui, leur rendre la vie un peu difficile.

PIERRE.

Moi, ce qui m'inquiète, c'est que je ne sais comment ils se tireront de cet embarras-là ; ils sont encore trop jeunes.

MATHURIN.

Trop jeunes ! Pierre Leroux, nature, jeunesse et santé, vous vous souvenez de la chanson.

PIERRE.

C'est sur moi qu'elle a été faite, et sur feu ma femme.

MATHURIN.

Je le sais bien.

PIERRE.

Je ne sais si je m'en ressouviendrai : il y a ma foi long-temps.

MATHURIN.

Oui, il y a long-temps : je n'étois pas plus haut que ça.

PIERRE.

CHANSON.

Avez-vous connu Jeannette ?
Avez-vous connu Jeannot ?
L'un et l'autre étoit plus sot
Qu'un mouton qui pâit l'herbette.
Un beau jour que dans les champs
Ils alloient tous deux cherchant
Leurs troupeaux qui vont paissants,
Ils s'accostent en dandinant,
Ils se parlent en ricanant,
Rien n'étoit si drôle.
Eh bien, dans le même été,
Ce fut le couple le plus futé ;
L'esprit, le bon sens, la parole.
Nature, jeunesse et santé
Sont trois bons maîtres d'école.

MATHURIN.

Comme on a chanté cela dans le village ! Eh bien, cet embarras-là vous a-t-il fait mourir ? Vous étiez cependant bien jeunes tous les deux.

PIERRE.

Ma pauvre Jeannette n'étoit pas sotte : mon fils est tout son portrait.

MATHURIN.

Ma fille la vaudra bien. Savez-vous qu'elle me gêne ? oui elle me gêne, elle me gêne... plus que feu ma femme. Si je bois, si je jure, si je dis

quelque drôlerie , elle me reprend : c'est comme sa mère , et pire encore ; car il faut respecter la jeunesse.

PIERRE.

Vous avez raison.

MATHURIN.

Enfin , c'est conclu , et le plus tôt sera le mieux.

PIERRE.

Le plus tôt , non ; j'ai mes vendanges à faire.

MATHURIN.

Eh , n'ai-je pas ma moisson ?

PIERRE.

C'est à cause de cela , ils en auront plus de cœur à nous aider ; remettons à l'hiver , aux Rois.

MATHURIN.

A l'hiver , c'est un mauvais temps.

PIERRE.

C'est le meilleur pour les mariages ; c'est encore ce que nous chantoit le bailli.

MATHURIN.

Votre bailli , votre bailli , avec ses grandes chansons , les trois quarts du temps il ne savoit ce qu'il disoit.

PIERRE.

Ecoutez , écoutez.

MATHURIN.

Je sais ce que vous voulez dire.

PIERRE.

Non, non.

MATHURIN.

Eh, tenez.

CHANSON.

Au printemps naissent les fleurs,
Dont les fruits parent l'automne;
Mais assis sur une tonne,
C'est l'hiver qui se couronne
Du tribut de leur faveur :
Ainsi l'hiver dans ses fêtes,
Doit s'embellir des instants,
Et se parer des conquêtes
Que l'amour prépare au printemps.

PIERRE.

Eh bien, vous voyez qu'il faut remettre à cet
hiver.

MATHURIN.

Une chanson n'est pas une raison.

PIERRE.

C'est la réponse à la nôtre, c'est la réponse à la
nôtre, c'est... Vous rêvez.

MATHURIN.

Oui, je rêve... Voulez-vous que je dise fran-
chement la vérité ?

PIERRE.

Sans doute.

MATHURIN.

Je suis un homme moi, je ne suis pas une femme, je ne peux pas avoir une fille pendue à mes côtés comme un trousseau de clés. Elle est sage, elle est sage, ah ! très-sage ; mais peut-être aime-t-elle votre fils ; et la sagesse d'une fille qui aime est plus mûre qu'il ne faut.

PIERRE.

Eh moi, eh moi ! N'ai-je pas les mêmes appréhensions... les mêmes, non, mais d'autres. Mon fils est vif, de bon cœur, mais prompt, et je crains qu'il ne lui prenne une fantaisie de courir et de quitter le pays.

MATHURIN.

Eh bien, finissez donc.

PIERRE.

Oh, nous serons toujours à même.

MATHURIN.

Eh, ne voyez-vous pas qu'ils vont vous tourmenter ?

PIERRE.

Bon, tourmenter ! il y a moyen à tout. La première fois que mon fils viendra ici, mettez-le à la porte ; il sera triste. Je lui dirai qu'est-ce que tu as ? Il est franc, il me racontera son chagrin. — Vas, je parlerai en père. — Ah ! je vous remercie. Je le traîne huit jours.

MATHURIN.

Eh bien , huit jours.

PIERRE.

• Après cela , ce sera vous qui n'aurez pas le temps de me parler : encore huit jours de gagné.

MATHURIN.

Encore huit jours de gagné.

PIERRE.

Ensuite nous parlons ; mais nous ne convenons pas de nos faits : encore huit jours.

MATHURIN.

Encore huit jours.

PIERRE.

Enfin nous voilà arrangés.

MATHURIN.

Eh bien , huit et huit font seize , et huit font vingt-quatre , et huit c'est...

PIERRE.

C'est trente-deux.

MATHURIN.

Nous voilà juste en pleine moisson.

PIERRE.

Ah ! ah ! alors c'est à nous à les occuper si bien pendant la moisson , et pendant les vendanges , que le soir ils n'aient envie que de dormir.

MATHURIN.

Enfin, voilà les vendanges finies.

PIERRE.

Ah ! qu'ils ne sont pas encore mariés. Il arrivera que vous aurez dit quelque chose de moi dans la village, ou j'aurai dit quelque chose de vous. L'éclaircissement entre nous commencera par des injures ; alors la rupture. alors les caquets, les femmes s'en mêleront, de là des rapports, des médisances, des calomnies. — Ne me parlez jamais de cet homme-là. — Ne me parlez jamais de cet homme-ci, qu'il s'aille promener lui et son fils. — Qu'il aille au diable lui et sa fille. Nos jeunes gens pleureront : ils s'en aimeront davantage ; et puis quelque honnête homme viendra s'entremettre, il nous raccommodera, et croira avoir bien de l'esprit ; et puis l'hiver ; et puis les Rois, et puis le mariage.

MATHURIN.

Cela nous donnera de la peine.

PIERRE.

De la peine ? de la peine ? Je n'en aurai pas plus qu'à tendre la corde de cet arc.

MATHURIN.

Vous n'en auriez pas mal.

PIERRE.

Pas mal... Ah ! que j'ai encore le poignet roide.
(Pierre se met en devoir de tendre la corde de l'arc, et le donne ensuite à Mathurin, qui fait le même jeu.)

SCÈNE IX.

ROSE , PIERRE , MATHURIN.

DUO.

MATHURIN.

Ah ! ah ! ah ! comme il y viendra,
Comme il y viendra :
La vieillesse a mis un terme
A cette vigueur-là.

PIERRE.

J'ai bien encor le poignet ferme ,
Soyez certain de cela.

MATHURIN.

Vous n'avez plus le poignet ferme ,
Soyez certain de cela.

PIERRE.

M'y voilà , non.

Bon , non.

MATHURIN.

Bon , bon , ahi , fort ,
Bon , bon , encor plus fort.

PIERRE.

Tenez , prenez , voyons , à vous.

MATHURIN.

Donnez , donnez , Pierre Leroux.

PIERRE.

Voyons , à vous.

MATHURIN.

Oui , c'est à nous , oui , c'est à nous ,
Qu'il appartient encor
Un plus heureux effort.

PIERRE.

Ah ! ah ! ah ! comme il y viendra :
La vieillesse a mis un terme
A cette vigueur-là.

MATHURIN.

J'ai plus que vous le poignet ferme ,
Soyez certain de cela.

PIERRE.

Vous n'avez plus le poignet ferme ,
Soyez certain de cela.

MATHURIN.

M'y voilà , non.
Bon , bon , bon ,
M'y voilà... non.

PIERRE.

Bon , bon , ahi , fort ,
Ahi , fort.

Eh bien , eh bien ! étoit-ce à vous
Que convenoit encor
Un plus heureux effort ?

MATHURIN.

Ce n'est plus nous ,
Ce n'est plus nous.
Ami , ami , laissons cela.

PIERRE.

Laissons cela.

ENSEMBLE.

La vieillesse nous dit : Holà ,

Laissons à nos enfants ,

Faire ce qu'on fait à vingt ans.

(*En se retournant , pendant la ritournelle , ils aperçoivent Rose qui peut les avoir écoutés ; ils se retirent , l'un d'un côté du théâtre et l'autre à l'autre : ils frappent du pied , ruminent et feignent la plus grande colère.*)

PIERRE.

Morbleu , elle nous a entendus.

MATHURIN.

Quelle imprudence !

PIERRE.

O ciel !

MATHURIN.

Pierre Leroux.

PIERRE.

Mathurin.

MATHURIN.

Vous êtes un coquin.

PIERRE.

Tu me le payeras.

(*Ils se promènent comme des furieux , Rose se lève , range sa chaise , les regarde , et commence le trio.*)

TRIO.

ROSE.

Mais , mais ils sont en courroux.
Oui , je les crois en colère ,
Mon père , mon père ,
Pierre Leroux.

PIERRE.

Oui , je me moque de vous ,
Je me ris de ta famille :
Ta fille , ta fille
N'est rien pour nous.

ROSE.

O ciel ! ô ciel !
Pourquoi , pourquoi ,
Dites-moi , dites-moi ,
Ah ! ah ! ah ! ciel !

PIERRE.

Je ris , je ris de ton courroux.

MATHURIN.

Si j'en croyois mon courroux ,
Oui , la main , la main me grille ,
Ma fille n'est pas pour vous.

PIERRE.

Oui , je me moque de vous.

ROSE.

Pourquoi vous mettre en courroux ?

MATHURIN , PIERRE , *à part.*

Bien , bien , bien.

ROSE.

Pourquoi vous mettre en colère ?

PIERRE.

Oui , je me moque de vous.

Je me ris de ta famille ;

Ta fille , ta fille

N'est pas pour nous.

MATHURIN.

Si ce n'étoit ma fille.

ROSE.

Mon père , mon père , Pierre Leroux ,

Mon père , mon père ,

Mais dites-moi donc pourquoi.

C'est de moi , c'est de moi.

Mais pourquoi ?

PIERRE.

Suis-je fou , suis-je fou ?

Pour vous , non , jamais.

MATHURIN.

C'est bien moi qui serois fou ,

Et ma fille

Est trop gentille ;

Ma fille n'est pas pour vous.

PIERRE.

Veux-tu , veux-tu sortir ?

Prends garde à toi :

Veux-tu sortir ?

(bis.)

ROSE.

Pourquoi sortir, pourquoi ?

Ah ! quel effroi !

Je vais mourir.

PIERRE, *à part.*

Bien, bien, très bien.

(Haut.)

Sors, sors, sors, sors.

MATHURIN, *à part.*

Bien, bien, bien.

(Haut.)

Sors, sors, sors.

S'il passe devant ma porte.

PIERRE.

Je veux que de mille coups....

ROSE.

Eh ! pourquoi tout ce courroux ?

PIERRE.

Et que le diantre m'emporte,

Je veux que mille coups,

Je veux que le diable emporte

Ta porte et tes verroux,

Si vous ne les payez tous.

ROSE.

Pourquoi vous mettre en colère,

Mon père, Pierre Leroux,

Pourquoi menacer de coups ?

Quelle fureur vous transporte !

MATHURIN.

S'il passe devant ma porte ,
Je veux que de mille coups ,
S'il approche de ma porte ,
Si Colas , si Colas vient... vient... vient ici ,
Oui , oui , oui , oui.

ROSE.

Colas , Colas , quoi ! c'est pour lui.
Colas ne vient pas chez nous ,
Ou du moins il n'y vient guère.
Mon père , mon père ,
Pierre Leroux.
Ah ! Pierre , ah ! Pierre ,
Ah ! mon père , apaisez-vous.

PIERRE , *à part*.

Bien , bien , bien , bien.

(*Haut.*)

Je veux que de mille coups ,
Je veux que le diable emporte
Ta porte et tes verroux.

MATHURIN.

Oui , s'il passe devant ma porte ,
Si je vais prendre un bâton ,
Tu sauras comme
J'assomme ;
J'ai le bras bon.

PIERRE.

Eh ! bien , eh ! bien , sors ,
Sors donc , sors donc.

ROSE.

Excusez, excusez,
Hélas ! pardon ;
Non , non , restez,
Non , non.

PIERRE.

Sors , sors ; il faut sortir,
Il faut sortir.

MATHURIN.

Sors , il faut finir,
Il faut finir,
Il faut finir.

ROSE.

Quel déplaisir !

SCÈNE X.

MATHURIN , ROSE.

MATHURIN , *saisissant un rateau.*

Et toi , si je sais que tu parles à son fils... Pourquoi la porte de cette ruelle est-elle toujours ouverte ? J'y vais mettre un cadenas... Si je sais que tu lui parles , vois-tu ce rateau , le manche est de cœur de bois de cormier , à pleine main ; c'est pour le servir. Qu'il y vienne , morbleu , qu'il y vienne ! Si je le trouve ici... Pour aujourd'hui , tu ne lui parleras pas. Je vais fermer la porte à double tour.

SCÈNE XI.

ROSE, *seule.**(Pendant la ritournelle , Rose cache le rateau.)*

ARIETTE.

DEMANDEZ-MOI

Pourquoi ,

Pourquoi cette colère :

Ils étoient de si bon accord...

Ah ! mon père ,

Mon père a tort ,

Il a grand tort , il a grand tort.

Voici l'instant que Colas va venir.

Hélas ! hélas ! que devenir !

Il verra dans mes yeux que je me désespère.

Hélas ! que devenir !

Ne se plus voir , il faut mourir.

Demandez-moi , etc.

Hélas ! j'étois si contente

Dans l'attente

De le voir

Ce soir.

Que faire ,

S'il va venir ?

Que faire ?...

Ah ! c'est à mon père

Que je dois obéir.

Demandez-moi , etc.

(On frappe.)

On frappe. Ah ! c'est Colas , ah ! c'est lui.

COLAS , *à travers la porte.*

Rose , Rose , c'est moi.

ROSE.

Ah ! c'est lui ; la porte est fermée à double tour.

COLAS.

Rose.

ROSE.

Je ne veux pas répondre , cela lui feroit trop de peine : il faudroit que je lui dise pourquoi la porte est fermée à double tour. Eh bien , tant mieux qu'elle soit fermée , j'en suis charmée : il auroit vu que je suis chagrine. Le cœur me bat , il n'appelle plus ! il est parti ! il est parti ! ah ! ah ! il s'est bien vite en allé ; je ne l'aurais pas cru ; ah ciel ! il pousse le contrevent ; ah ! le méchant , je vais me cacher.

SCÈNE XII.

ROSE , COLAS.

COLAS , *par la lucarne.*

ROSE , Rose... Elle n'y est pas.

ROSE , *cachée sur la rampe de l'escalier.*

Ah ! cela me fait peine.

COLAS.

Rose , voilà un bouquet... Elle n'y est pas , je vais le jeter à sa place , elle le trouvera. (*Il jette le*

bouquet qui tombe par terre.) Ah ciel ! le voilà par terre , elle peut marcher dessus , si je pouvois descendre , ah ! je descendrai bien. (Il accroche son chapeau au linteau de la lucarne , son chapeau tombe en dehors.) Bon , voilà mon chapeau tombé : qu'importe ? (Il descend , ramasse le bouquet , le met sur la table , sur la chaise , à la quenouille , à son côté. Pendant la ritournelle , Rose a l'air très embarrassée , et se montre de temps en temps.)

A RIETTE.

C'est ici que Rose respire ,
Ici se rassemblent mes vœux ;
Si j'étois maître d'un empire ,
Je le donneroïs pour ces lieux.
Ah ! Rosette , qu'on est heureux
Lorsqu'on soupire ,
Et lorsqu'on est deux !
Ce lin fut pressé de sa main ,
Sa bouche
Touche
Cette quenouille
Si joliment ,
Tant joliment !
Elle le mouille
En le filant.
Que je la baise !
Et cette chaise ;
Ici tout est , tout est charmant...
Ah ! Rosette ! Bouquet joli ,

Que j'ai accueilli

Pour elle,

Si de ma belle

Vous êtes accueilli ;

Si sa main sur son sein vous pose,

Dites-lui : Rose, charmante Rose,

Votre amant n'ose,

Il n'ose, il n'ose.

Il ne peut exprimer

Comme il sait vous aimer.

Ah ! Rosette, etc.

(*A la fin de la ritournelle, Colas cherche à sortir par la lucarne. Rose prend une pelotte de laine, et la lui jette. Il la voit, et descend.*)

Te voilà, te voilà, ah ! Rose, quoi, te voilà !

ROSE.

Va-t'en, va-t'en.

COLAS.

Dis-moi donc ?

ROSE.

Non, sors vite.

COLAS.

Pourquoi te cacher ?

ROSE.

Va-t'en, je t'en prie ; je ne t'écoute pas.

COLAS.

Ne crains rien, laisse-moi...

ROSE.

Non, je t'en prie, mon père....

COLAS.

J'étois à la ville.

ROSE.

Ah ! que je suis malheureuse de m'être montrée !

COLAS.

Qu'un seul mot.

ROSE.

Eh ! bien, quoi ?

COLAS.

Pour quelle raison, dis-moi....

ROSE.

Ah ! je t'en prie , je te le demande à genoux : sors vite. A ce soir , à ce soir.

COLAS.

Je t'obéis. Ah ! quelle cruauté !

ROSE.

Oui , oui , va-t'en.

(*Colas remonte sur la table , sur la cheville ; et près de passer par la lucarne , il la regarde pendant la ritournelle, et il redescend.*)

DUO.

COLAS.

M'aimes-tu , ah ! comme je t'aime ?

Je n'ai qu'un plaisir :

Je dis , elle m'aime.

ROSE.

M'aimes-tu , ah ! comme je t'aime ?

Je n'ai qu'un désir :

De l'être de même.

ENSEMBLE.

Le jour , la nuit ,

Ton image me suit :

Je te vois là , là. Ah ! comme je t'aime !

Es-tu comme moi ,

Quand je pense à toi ?

Adieu mon ouvrage ,

Je n'ai nul souci ,

Je suis sans courage ,

Et je reste ainsi.

M'aimes-tu , etc.

ROSE.

Oh ciel ! voilà mon père , je l'entends , vite , sauve-toi.

COLAS.

Ah ! que j'aurai bientôt... A ce soir.

ROSE.

Vite , mon père : ah ciel !

(*Colas a beau se hâter , il est forcé de rester sur la cheville , parce que la lucarne s'est refermée.*)

SCÈNE XIII.

ROSE , MATHURIN , COLAS.

MATHURIN.

ARIETTE.

Ah ! ah ! quelle douleur

Pour le cœur

D'une fille

Qui sèche , qui grille

De voir son amant !

Ah ! c'est un grand tourment.

Quel âge a donc la pauvre enfant ?

Seize ans, seize ans bientôt.

Eh ! tôt, tôt, tôt,

Qu'on la marie.

Ah ! papa , je vous prie ,

Où c'est fait de ma vie :

La pauvre petite en mourra.

Ah ! ah ! quelle douleur, etc.

(Pendant la ritournelle ; Mathurin ramasse la pelotte de laine que Rose a jetée à son amant.)

ROSE , à part.

Que je suis en peine ! comment va-t-il sortir de là ?

MATHURIN.

Elle a bien du soin. Comment auroit-elle soin d'un ménage ? elle n'a seulement pas soin d'une pelotte de laine... (Elle la prend d'un geste rude.) Je te... Ah , tu loupes , tu as de l'humeur... tu ne dis mot... ! Ah , tu es curieuse ! Ah , tu écoutes... ! Qu'est-ce que tu as entendu ? Rien , oui , rien... Je te donnerai ma fille , je te donnerai mon fils : nous t'avions bien vu , nous nous moquions de toi... Et sais-tu ce dont tu es cause ? C'est qu'à l'instant il a ordonné. (Il bâille par degrés.) Ah , ah ! il a ordonné à son fils de partir pour trois ans pour la province ; et c'est vrai , car je l'ai vu monter à cheval : il ne s'y tient pas mal. Ah , tu es curieuse , ah , tu boudes ;

tu ne dis mot ! oui , hin ! ha , tu boudes ! ah , c'est cruel ! ah , quelle douleur ! Ah , ah , ah ! tout cela m'ennuye ; cela me donne envie de dormir. Oui ; on va la marier , une paresseuse qui n'est capable de rien. ...

ROSE.

Mon père.

MATHURIN.

Une vaniteuse qui ne songe qu'à se mirer.

ROSE.

Mais mon père.

MATHURIN.

Sans soin , sans amitié , sans vigilance.

ROSE.

Pouvez-vous dire que je...

MATHURIN.

Qui laisse traîner jusqu'à sa laine. (*Elle sourit d'un air amer.*) Boire , manger , dormir et faire ses quatre repas , voilà ce qu'il lui faut.

ROSE.

Pouvez-vous me faire quelque reproche ?...

MATHURIN.

Qui n'a que l'amour en tête , qui n'aime que son Colas. Seulement le nom de Colas m'en dégoûteroit : Colas... un libertin , un vagabond qui est amoureux de toutes les filles , qui en conte à toutes celles qu'il voit ; mais il est parti. S'amouracher d'un garçon , et de qui encore ? Si je le trouve ici ;

mais il est parti , hi ! hi ! ah ! ah ! que je l'y trouve.
Allons chante , veux-tu chanter ?

ROSE , *faisant une poupée à sa quenouille.*

Je vais chanter.

MATHURIN.

Si , si , si , si , je m'endors , tu me réveilleras ,
entends-tu ? Tu me réveilleras dans une heure.
Tiens son diable d'arc ; s'il vient le rechercher , tu
le lui donneras.

ROSE.

Mon père , que n'allez-vous sur votre lit ?

MATHURIN.

Je , je , je ne veux pas dormir , chante , chante.

ROSE.

Mais si vous dormez.

MATHURIN.

J'entendrai bien si tu ne chantes pas.

ROSE.

S'il pouvoit s'endormir !

ARIETTE.

Il étoit un oiseau gris

Comme une souris ,

Qui , pour loger ses petits ;

Fit un p'tit

Nid ,

Sitôt qu'ils sont tous éclos ,

Bien à propos ,

Ils vont chantant , nuit et jour ,

Au bois d'amour,
Aimez, aimez-moi,
Mon p'tit roi ;
Donne-moi ta foi ,
Mon cœur est à toi.

Ah , ah , remontez vos jambes , car on les voit.

Quand ces oiseaux vont chantans ,
Dès le printemps ,
La violette a plus d'odeur ,
Plus de fraîcheur ;

Le papillon vole mieux ,
Dedans les cieux ,
Et Jeanneton dit , nuit et jour ,
Au bois d'amour ,
Aimez , aimez-moi ,
Mon p'tit roi.

Ah , ah , remontez vos jambes , car on les voit.

Ces oiseaux ont tant chanté
Pendant l'été ,
Que leur gosier et leur bec
Est tout à sec ;

Mais nous savons leurs chansons ,
Et nos garçons
S'en vont chantant , nuit et jour ,
Au bois d'amour ,
Aimez , aimez-moi ,
Mon p'tit roi.

Ah , ah , remontez vos jambes , car on les voit.

Colas soutenu par cette cheville en remontant ses

jambes, perd l'équilibre : il tombe sur la table, de la table, par terre, et il entraîne avec lui la selle et la bride qui sont sur une cheville à côté.)

Ah ciel, ah Colas !

MATHURIN.

Qui est-là ? qui est-là ? qu'est-ce que cela ? qu'est-ce que cela ? quel bruit ? quel vacarme ?

ROSE.

Mon père... Colas...

COLAS.

C'est moi, c'est moi.

MATHURIN.

Eh bien, qu'est-ce que tu veux, toi ? Qu'est-ce que tu veux ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Est-ce qu'on entre comme ça dans une maison ? J'ai cru que le toit... que l'enfer... que le diable... Qu'est-ce que tu demandes, voyons ?

COLAS.

Monsieur Mathurin.

MATHURIN.

Monsieur Mathurin. Eh bien ?

ROSE.

Ah ! certainement il s'est blessé. Ah, je me meurs, ah, je n'en peux plus. (*Elle se trouve mal.*)

COLAS.

Rose, Rose, vous vous trouvez mal.

MATHURIN.

Rose , Rose , laisse-là , laisse-là ce sot qui entre comme une bombe... Il lui a fait peur , j'ai eu peur moi-même. Ne crains rien , ma fille , c'est moi , c'est moi , c'est Colas.

COLAS.

C'est que je suis glissé , je suis tombé.

ROSE.

Vous ne vous êtes pas blessé ?

COLAS.

Non , bien au contraire.

MATHURIN.

Je veux mourir si je savois ce que c'étoit... Mais pourquoi viens-tu ici ?

COLAS.

Je venois...

MATHURIN.

Tu venois , parbleu , j'ai bien entendu que tu venois ; mais pourquoi viens-tu ?

COLAS.

Pour vous rapporter ce que...

MATHURIN.

Quoi ?

COLAS.

Cela.

MATHURIN.

Quoi , cela.

COLAS.

La voici , cette selle et cette bride que mon père vous a empruntées.

MATHURIN.

Je te jure que je n'en savois rien, mais quand...

COLAS.

Vous vous portez bien, monsieur Mathurin, et mademoiselle Rose

MATHURIN.

Oui, oui, nous nous portons bien tous. Allons, tourne-moi les talons, et ne remets plus les pieds ici.

COLAS.

Mais je n'ai pas fait un grand mal, parce que...

MATHURIN.

Non, non, mais adieu.

COLAS.

Est-ce que je vous ai offensé?

MATHURIN.

Non, non; mais je suis le maître chez moi, et je ne veux pas que tu y viennes.

COLAS.

Eh, la raison?

MATHURIN.

Demandes-la à ton père, tiens le voilà.

SCÈNE XIV.

COLAS, MATHURIN, ROSE, PIERRE.

Ah, ciel !

COLAS.

Ah ! grands dieux !

ROSE.

PIERRE.

J'avois oublié... Qu'est-ce que tu fais ici, toi ?

COLAS.

Mon père, je venois de la ville où j'ai reçu votre argent.

PIERRE.

Ce n'est pas le chemin de passer par ici.

COLAS.

Sitôt que le Monsieur a vu votre papier..

PIERRE.

Ce n'est pas cela que...

COLAS.

Il m'a compté tout de suite l'argent.

PIERRE.

Ce n'est pas cela que je te demande.

COLAS.

Tout l'argent, toute la somme entière ; j'ai vingt-deux écus de six livres, trois louis d'or en monnoie ; je vais, mon père....

PIERRE.

Mais dis-moi un peu...

COLAS.

Mon père ; il seroit charmé de vous connoître.

ROSE.

Vous m'avez fait cueillir une salade.

(*Les deux pères se donnent un regard d'intelligence.*)

MATHURIN.

Tais-toi.

PIERRE.

Tais-toi ; pourquoi es-tu ici , t'y ai-je envoyé ?

MATHURIN.

Si vous ne l'avez pas envoyé , il a donc plus de soin que vous ; car il m'a rapporté la selle et la bride que je vous avois prêtées.

PIERRE.

Qu'est-ce que c'est que cette selle et cette bride ?
qu'est-ce que cela veut dire ?

MATHURIN.

Les voilà.

PIERRE.

Une selle.

MATHURIN.

Oui.

PIERRE.

Une selle que j'ai empruntée ? moi ? j'en ai quatre chez moi.

MATHURIN.

Il me la rapporte cependant.

PIERRE.

Me diras-tu ce que cela veut dire ?

COLAS.

Je l'avois empruntée pour un de mes amis dans le village.

PIERRE.

Belles cachoteries, belles précautions, plutôt que de lui en prêter une des nôtres, enfin.

SCÈNE XV.

COLAS, ROSE, MATHURIN, PIERRE,
LA MÈRE BOBI.

LA MÈRE, *regardant la lucarne.*

AH ! ah, oui, c'est là.

COLAS, *d'un air satisfait.*

Bon, voilà la mère Bobi.

MATHURIN.

Eh ! bien, maman, qu'est-ce que tu veux ?

LA MÈRE.

Ce que je veux !

COLAS.

Oui, la mère, donnez-moi le bras.

LA MÈRE.

Ne me touche pas. Ah ! qu'on a bien raison de dire que c'est la négligence des pères qui déränge les enfants. A père négligent, enfant libertin ; (*regardant la fille*) et qui perd mère, perd sagesse. J'ai vu, j'ai vu que les pères conduisoient les en-

fants ; à présent ce sont les enfants qui conduisent les pères ; aussi le ciel est offensé.

MATHURIN.

De quoi ?

LA MÈRE.

De tout.

PIÈRE.

Peut-être de vous entendre.

LA MÈRE.

Je ne parle pas à toi , Pierre Le Roux , tu es trop sage.

ROSE.

Est-ce à moi , la mère ?

LA MÈRE.

Oui , petite effrontée ; si ta mère vivoit , comme je te ferois battre.

ROSE.

Mais vous êtes venue pour quelque chose.

LA MÈRE.

Oui , pour dire à ton père , pour dire à ton père qu'il y a plus d'aveugles que de clairvoyants.

ENSEMBLE.

Ah , ah , ah !

MATHURIN.

Grande nouvelle , ah , ah , ah !

LA MÈRE.

Ah ! ah , ris , montre tes dents , comme si tu voulais me mordre : il y a bien à rire pour toi. Tiens , si j'avois su ce que je sais , quand je t'ai nourri , je t'aurois plutôt laissé mourir de faim.

COLAS.

Et moi , la mère , quand vous m'avez sevré.

LA MÈRE.

Tais-toi , petit drôle , petit misérable qui seras maudit ; j'en demande à Dieu pardon , ce n'est pas cela que je voulois dire.

ROSE.

Ah ! la mère , vous maudissez.

COLAS.

Ah ! vous donnez des maudissons.

LA MÈRE.

C'est toi qui en es la cause : tiens , avec mon bâton , je te.... je te....

COLAS , à Rose.

A ce soir : je m'en vais , car elle est folle.

PIERRE.

Tais-toi.

LA MÈRE.

Folle , folle , je vais te faire voir comme je suis folle ; reste , fais-le rester , Pierre Leroux.

PIERRE.

Ici , reste puisqu'elle le veut.

COLAS.

Je ne demande pas mieux que de rester.

LA MÈRE.

Je le crois bien ; petit coquin , tu ne demandes pas mieux.

MATHURIN.

Eh bien , que voulez-vous nous dire ?

PIERRE.

A qui en voulez-vous ?

LA MÈRE.

Que vous devez rougir l'un et l'autre de ce que je veux dire.

PIERRE.

Oui , pour vous , de ce que vous ne le dites pas.

LA MÈRE.

Je ne le dirai que trop , mais je ne veux pas qu'on le batte.

MATHURIN.

Qui , dites donc ?

PIERRE.

Allons donc.

LA MÈRE.

Comment ? deux hommes de votre âge ; car toi , Gilles-Nicolas-Mathurin , tu es né... sept de janvier de l'année...

MATHURIN.

Après , après , nous savons notre âge.

PIERRE.

Oui.

LA MÈRE.

Je t'ai tenu , sans reproche , dans mon tablier.

MATHURIN.

Ensuite , dites , ou nous nous en allons.

PIERRE.

Nous vous laissons là.

ROSE.

Je crains bien.

COLAS.

Elle va nous parler des aveugles.

LA MÈRE.

Tu voudrais bien que tout le monde le fût. Souffrir que ce petit scélérat et cette effrontée se parlent, tant que la nuit dure, à la fenêtre.

ROSE.

Ah! comme c'est faux.

COLAS.

Ah! peut-on mentir?

ROSE, COLAS.

C'est faux, c'est faux.

ROSE.

Oui, c'est faux! mon père sait bien que je me couche en même temps que lui.

COLAS.

Je couche dans la chambre de mon père.

LA MÈRE.

Oui, et tu te lèves, et tu descends par la fenêtre du grenier, par la poulie : on t'a vu, tout le village le sait.

ROSE.

Peut-on dire des choses comme cela !

COLAS.

Si je savois ceux qui l'ont dit, ils auroient affaire à moi.

LA MÈRE.

C'est moi, c'est moi qui le dis; voyons si j'aurai affaire à toi.

COLAS.

Si vous radotez.

PIERRE.

Tais-toi encore un coup.

LA MÈRE.

Je radote : tiens , je n'aurois pas tout dit , mais je vais tout dire.

COLAS.

Je vous en défie.

ROSE.

Oh ciel ! pourquoi la défier ?

LA MÈRE.

Ne le battez pas , toujours. Comment , tout-à-l'heure , tu n'as pas frappé à cette porte ?

COLAS.

Il faut bien frapper pour entrer.

LA MÈRE.

Pour entrer ? que n'entrais-tu ! que n'entrais-tu ! Tu n'as pas fait le tour de la maison , tu n'as pas sauté dans la petite ruelle , tu n'as pas fourré tes pieds dans les trous de la muraille l'un après l'autre , tu n'as pas enjambé par-dessus le mur , et sauté dans mon jardin ?

COLAS.

Non , non , non.

LA MÈRE.

Non ! non ! Comment , je ne t'ai pas vu monter sur mon figuier ? La branche a cassé , ah ciel !.... mais rien ne le corrige , il s'est relevé comme un furieux. Tu n'as pas monté sur mon noyer et passé par la lucarne ? Tiens , la voilà pour me démentir.

COLAS.

Non , non , c'est faux.

LA MÈRE.

Ah , race de satan , tu me déments !

COLAS.

Oui , je vous déments.

LA MÈRE , *montrant le chapeau.*

Eh bien ! déments donc ton chapeau que tu as laissé tomber dans le jardin.

PIERRE.

Comment ?

COLAS.

Ah ciel !

ROSE.

Ah , grands Dieux !

MATHURIN.

Ah , parbleu , je ne m'étonne plus ; par le diable , j'ai cru que c'étoit l'enfer. Ah , Pierre Leroux , ah , Pierre Leroux !

ROSE.

Ah ! la mauvaise femme ; pouvez-vous ?

COLAS.

Demandez-moi , qu'est-ce que je vous ai fait ?
Oui , je m'en vas ; oui , mon parti est pris ; oui ,
je vais quitter le pays : je suis au désespoir.

LA MÈRE.

Voilà-t-il pas qu'il est au désespoir ? Ce petit
coquin-là me fera mourir de chagrin.

(Elle tire son mouchoir , et pleure.)

TRIO.

MATHURIN.

Ceci me paroît fort.

PIERRE.

J'en suis d'accord , j'en suis d'accord.

LA MÈRE , à Mathurin et à Pierre.

Moi , mon avis , dans tout ceci ,
C'est qu'il faudroit prendre un parti.

MATHURIN , PIERRE.

Il faut , il faut prendre un parti.

MATHURIN.

Qui l'auroit dit , qui l'auroit cru ?

MATHURIN , PIERRE.

Comme cet amour s'est accru !

MATHURIN.

Qui l'auroit dit , qui l'auroit cru ?
Voyez-les donc. Eh ! qui l'auroit cru ,
Comme cet amour s'est accru ?

PIERRE.

Voyez , voyez-les donc.
Ah ! qui l'auroit dit , qui l'auroit cru ?

LA MÈRE.

Moi , je me suis bien aperçu
Comme cet amour s'est accru.
Voyez-les donc ,
Voyez-les donc.

Ils me feront tous deux mourir.

MATHURIN , PIERRE.

Voyez , il perd la raison.
Mais , comment pouvoir nous défendre ?

MATHURIN.

Fléchirons-nous ? Il faut fléchir.

PIERRE.

Non , réfléchissons à loisir.

LA MÈRE.

Ils me feront tous deux mourir.

Ah ! ne le battez pas.

Ah ! ne le battez pas.

MATHURIN , PIERRE.

Que faire ,
Que faire ?

LA MÈRE, *à Rose et à Colas.*

Aussi, vous m'obstinez trop fort.
Pourquoi m'obstinez-vous si fort ?

COLAS.

Adieu, Rosette, je m'en vas.

ROSE.

Ne t'en vas pas, ne t'en vas pas.

COLAS.

Ne pleure pas, pense à Colas.

ROSE.

Ne t'en vas pas, ne t'en vas pas.

LA MÈRE.

Mais, mon fils Colas,
Ne pleure pas.

COLAS.

Adieu, Rosette, je m'en vas ;
Espérons tout, mon père est tendre.

ROSE.

Si tu pars, tu ne me retrouveras pas.

Je mourrai,

Car je suis trop tendre.

LA MÈRE.

J'apaiserai.....

ROSE.

Si je te perds, je veux mourir.

COLAS.

Quel déplaisir, quel déplaisir !

J'ai reçu de vous la vie ;
Je n'en eus pas d'autre bien.

PIERRE.

D'autre bien , d'autre bien.

COLAS.

Si Rosette m'est ravie ,
De vous je ne veux plus rien.

MATHURIN.

Laisse-le dire , il n'entend rien.

COLAS.

Je pars à l'instant ;
Voilà votre argent.

MATHURIN.

Pourquoi nous montrer cet argent ?

PIERRE.

Insolent , insolent.

COLAS.

Cinq et six , c'est huit , et trois c'est treize ,

Et neuf c'est seize ,

Ne vous déplaie.

Voilà votre argent.

Si Rose ne m'est unie ,

De vous je ne veux plus rien.

LA MÈRE.

Ainsi , pourquoi m'obstinez-vous ?

ROSE.

Ecoute-moi , écoute-moi.

COLAS.

Non, laisse-moi, non, laisse-moi.

MATHURIN, PIERRE.

Que ferons-nous,

Que ferons-nous?

Ne vous déplaîse,

Il perdra la raison.

MATHURIN.

Faites-lui serrer cet argent:

Laissez-lui prendre son argent.

LA MÈRE, *à Mathurin et à Pierre.*

Ecoutez-moi,

Ecoutez-moi.

Ne vous déplaîse,

Il vous rend votre argent.

PIERRE.

Insolent, insolent.

LA MÈRE.

Ah ! ne le battez pas.

MATHURIN.

Mais, voyez, il perd l'esprit.

PIERRE.

Il perd la raison.

MATHURIN, PIERRE.

Que ferons-nous, que ferons-nous?

Allons, il faut prendre un parti.

LA MÈRE.

Il faut prendre un parti.

Oui, oui, prenez votre parti.

Ah ! croyez-moi,

Mariez-les,

Mariez-les.

MATHURIN.

Les marier,

Les marier,

Et nos projets, où seront-ils,

Où seront-ils ?

Qu'en pensez-vous ?

PIERRE.

Eh ! mais pourquoi ?

Je vous le dis,

Ma foi, que ferons-nous ?

LA MÈRE.

Ils s'aiment tant,

Ils s'aiment tant,

Que c'est plaisir,

Que c'est plaisir ;

Il faut les voir,

Il faut les voir ;

Je les ai vus

Et entendus.

MATHURIN.

Mais, qui l'auroit cru,

Comme cet amour s'est accru ?

PIERRE.

Mais , qui l'auroit dit ,
Qui l'auroit cru ?

LA MÈRE.

Voyez-les donc ;
Mais , voyez-les donc.

PIERRE , MATHURIN.

Voyez , il a perdu la raison ;
Mais , comment pouvoir nous défendre.

LA MÈRE.

Voyez-les donc ,
Mais , voyez-les donc.

MATHURIN.

Eh ! bien , le conservez-vous ?
Il faut ici ,
Dans tout ceci ,
Prendre un parti ,
Et c'est ainsi.

PIERRE.

L'avez-vous cru ,
Comme il est résolu ?

MATHURIN.

Fléchissons-nous ? Il faut fléchir.

PIERRE.

Non , réfléchissons à loisir.

LA MÈRE.

Ils me feront tous deux mourir.

COLAS.

Adieu, Rose, je m'en vas.

ROSE.

Ne t'en vas pas, ne t'en vas pas.

COLAS.

Ne pleure pas, pense à Colas.

ROSE.

Ne t'en vas pas, ne t'en vas pas.

Hélas! hélas!

LA MÈRE.

Mais, mon fils Colas,

Ne pleure pas.

Je calmerai, j'apaiserai.

COLAS.

Adieu, Rose, je m'en vas ;

Espérons tout, mon père est tendre.

ROSE.

Si tu pars, tu ne me reverras pas.

Je mourrai, car je suis trop tendre ;

Si je te perds, je veux mourir.

COLAS.

Quel déplaisir ! quel déplaisir !

PIERRE.

Sors d'ici à l'instant, et va m'attendre à la porte.

MATHURIN.

Et toi, monte à la chambre tout à l'heure.

PIERRE.

Impertinent !

MATHURIN.

Petite sotte !

PIERRE.

Ce grand pleureur !

MATHURIN.

Grande niaise !

LA MÈRE.

Va , mon fils , va.

SCÈNE XVI.

PIERRE , MATHURIN , LA MÈRE.

PIERRE.

CELA dérange toutes nos mesures.

MATHURIN.

Il est temps ; il n'y a hiver qui tienne ,

LA MÈRE.

C'est bien naturel , c'est bien naturel.

PIERRE.

Je ne m'attendois pas qu'il m'attendriroit.

LA MÈRE.

C'est bien naturel , c'est bien naturel ; tenex ,
mes enfants.

SCÈNE XVII.

MATHURIN, PIERRE, LA MÈRE, COLAS,
ROSE.

VAUDEVILLE.

LA MÈRE.

Fournissez un canal au ruisseau,
Dont les eaux portent le ravage ;
Secondez les efforts d'un rameau,
Dont la feuille enrichit un treillage :
Soyez prudent , et croyez-moi ;
Je pense qu'en cette aventure ,
Il faut seconder la nature ,
Puisqu'elle nous fait la loi.

COLAS.

Ah ! mon père ,
Vous n'aviez tout au plus que vingt ans
Quand on fit votre mariage ;
Au lieu d'un vous aurez deux enfants.
Soyez sûr que , dans notre ménage ,
Si votre bien dépend de moi ,
Vous, le vôtre de ma future ,
L'amour, l'amitié, la nature ,
Seront pour nous une loi.

ROSE.

Il m'est cher, vous, mon père, encor plus ;
Si nos jours ne couloient ensemble,
Ses désirs deviendroient superflus :
Même nœud nous unit, nous rassemble,
Et nos enfants feront en moi
Pour vous la leçon la plus sûre ;
L'amour instruiroit la nature,
Si jamais j'oubliois sa loi.

PIERRE.

Mon ami, nous avons résolu
De jeter bien loin cette fête ;
Leur amour autrement l'a voulu ;
Je crois que j'avois plus de tête :
Mais contre un fils on sent en soi
Un quelque chose qui murmure ;
On ne peut braver la nature,
Elle nous fait toujours la loi.

MATHURIN.

Mes enfants, il fera jour demain,
Allons tous cinq nous mettre à table ;
Là nous verrons, le verre à la main,
Pour l'hymen l'instant favorable :
Viens, maman, à présent c'est moi
Qui dois rendre la marche sûre ;
Il faut s'conder la nature
Sitôt qu'elle fait la loi.

FIN DE ROSE ET COLAS.

TABLE

DES PIÈCES ET DES NOTICES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

NOTICE sur Anseaume.	3
LES DEUX CHASSEURS ET LA LAITIÈRE, comédie en un acte, par Anseaume.	43
LE TABLEAU PARLANT, comédie-parade en un acte, par le même	7
NOTICE sur Poinsinet.	107
LE SORCIER, comédie lyrique en deux actes	115
NOTICE sur Sedaine.	185
LE ROI ET LE FERMIER, comédie en trois actes, par Sedaine.	193
ROSE ET COLAS, comédie en un acte, par le même	267

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

REGISTRAR

3218









BIBL